

Sommaire

18 (2002) Numéro 3

L'étranger dans la ville

ISBN : 2-911627-32-6

Coordonné par **Lamia MISSAOUI** , **Pierre TRIPIER** et **Marie-Antoinette HILY** | publié en ligne le 12 octobre 2004

Ce numéro rassemble des articles de chercheurs américains et français se rapportant aux travaux de l'École de Chicago : d'abord parce qu'il est toujours très stimulant de revisiter et de clarifier des approches théoriques et empiriques d'un vaste mouvement qui prend ses marques dans une ville devenue " emblématique " des migrations ; mais surtout parce qu'il s'agit d'éclairer des positions qui restent dans le champ d'une sociologie des migrations d'une grande utilité méthodologique et théorique, à condition - comme le font les auteurs - de les aborder de façon critique, en évitant les interprétations réductrices. Hier à Chicago et aujourd'hui partout, la désignation de cet autre, immigrant ? migrant ? qui parcourt l'Europe, l'Amérique, l'Afrique... en ses villes, ses quartiers, est problématique. Dès lors pour les chercheurs qui se sont livrés au travail de relecture du courant sociologique issu des recherches de l'École de Chicago, les questions qu'ils posent portent, autant dans les articles théoriques qu'empiriques, sur les processus de changement. Il s'agit là de remettre en chantier la question de la place de l'étranger et des transformations qu'il anticipe dans les sociétés



Articles

 publié en ligne le 9 juin 2006

Éditorial

Par **Marie-Antoinette HILY** , **Lamia MISSAOUI** et **Pierre TRIPIER**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [[texte](#) [intégral](#)]

Nous proposons dans cette nouvelle livraison de la REMI des articles de chercheurs américains et français se rapportant aux travaux de l'École de Chicago : d'abord parce qu'il est toujours très stimulant de revisiter et de clarifier des approches théoriques et empiriques d'un vaste mouvement qui prend ses marques dans une ville devenue « emblématique » des migrations ; mais surtout parce qu'il s'agit d'éclairer des positions qui restent dans le champ d'une sociologie des migrations d'une grande utilité méthodologique et théorique, à condition — comme le font nos auteurs — de les aborder de façon critique, en évitant les interprétations...
[Lire la suite...](#)

 publié en ligne le 9 juin 2006

La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races
Par **Jean-Michel CHAPOULIE**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [[texte](#) [intégral](#)]

L'étude des relations entre les races, prises au sens culturel, est un aspect longtemps négligé de la tradition sociologique de Chicago entre 1910 et 1960. Pourtant Park, dès le début du XX e siècle, les étudie comme des relations réciproques entre groupes ethniques majoritaires et minoritaires. Cet article insiste sur le caractère hypothétique, pour Park, de sa théorie du cycle de relation entre migrants et descendants des fondateurs des États-Unis. Il donne cinq arguments qui vont dans ce sens. Le caractère hypothétique est justifié par les travaux de deux des plus proches élèves de

Park : E. Franklin Frazier qui montra la difficile entrée des Noirs américains...
[Lire la suite...](#)

publié en ligne le 9 juin 2006
Migration et tradition pragmatique en sociologie : une relation nécessaire ?
Par **Pierre TRIPIER**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [texte intégral]

La sociologie pragmatique s'est formée aux États-Unis en voyant le fondement de la vie collective dans la constitution de la personnalité de chacun par l'interaction avec les autres. C'est à partir de ce noyau social que les règles, mœurs et institutions deviennent intelligibles. Cette approche s'éloigne de toute transcendance : elle privilégie les données faibles, qui proviennent des processus d'apprentissage et des comportements individuels. Pour cette sociologie, la situation de l'Amérique du Nord qui voit des bateaux entiers débarquer des paysans fuyant les communautés rurales européennes et s'adapter à un univers inconnu : la ville...
[Lire la suite...](#)

publié en ligne le 9 juin 2006
De l'urbain au social : le « cycle des relations raciales »
Par **Véronique de RUDDER**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [texte intégral]

C'est au regard de l'orientation et de l'état de la recherche sur les relations interethniques en France que l'auteur s'interroge sur les usages que l'on peut faire aujourd'hui des analyses, des concepts et des positions scientifiques des sociologues fondateurs de l'École de Chicago. En partant de la définition du " cycle des relations raciales ", formulée par Park en 1926, et des corrections qui lui ont été apportées par la suite, l'auteur discute du rôle des conflits interethniques, de celui des politiques et des institutions, du problème de la réduction du social à l'urbain et de la société à l'État national. La...
[Lire la suite...](#)

publié en ligne le 9 juin 2006
Violence, respect et sexualité chez les revendeurs de crack portoricains d'East Harlem
Par **Philippe BOURGOIS**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [texte intégral]

Le vécu des hommes portoricains de la seconde génération qui participent à l'économie clandestine des ghettos illustre l'influence de la question du genre sur la souffrance sociale. Cet article s'intéresse à la manière dont les hommes portoricains des ghettos, confinés aux marges d'une nation ouvertement hostile à leur culture et que leur force de travail n'intéresse plus, reconstruisent leur conception de la masculinité par le biais de la violence interpersonnelle, du parasitisme économique et de la domination sexuelle. En nombre croissant, ces hommes désespérés et frustrés se sont réfugiés dans une culture protestataire de rue dont le fondement...
[Lire la suite...](#)

publié en ligne le 9 juin 2006
Gitans et jeunes de « bonnes familles » dans les trafics de drogues
Par **Lamia MISSAOUI**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [texte intégral]

Cet article relate l'apparition d'une nouvelle forme sociale caractérisée par l'entrée des " jeunes de bonnes familles " dans les trafics transfrontaliers de drogues, à partir d'incitations en provenance des milieux gitans catalans et andalous. Cela nous montre comment se généralisent et se

banalisent les activités des trafiquants de psychotropes : ce n'est plus le repliement, l'étanchéité classique des contours familiaux mafieux qui, le long de réseaux ainsi bien protégés, mais à distance des sociétés locales, facilitent la circulation des psychotropes interdits ; c'est la forte insertion dans des milieux sociaux locaux de haute...

[Lire la suite...](#)



Notes de recherche

publié en ligne le 9 juin 2006
Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes
Par **Alain HAYOT**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [[texte](#) [intégral](#)]

Cet article se veut un exposé problématique de la capacité de l'ethnologie à comprendre l'espace urbain contemporain, en particulier les variations culturelles et les frontières symboliques qui lui donnent du sens. On notera que l'anthropologie urbaine est en plein essor et pour un chercheur qui a débuté dans cette discipline (Carreno, Hayot et Lesme, 1974), à l'époque où triomphait la macrosociologie urbaine, il y a là quelques motifs de satisfaction. Encore est-il nécessaire de bien s'entendre sur la portée et le sens d'une telle démarche. On a en effet trop souvent l'habitude de présenter l'intérêt de l'ethnologie pour la ville au pire comme une...

[Lire la suite...](#)

publié en ligne le 9 juin 2006
Les recherches sur les « lieux sensibles » aux États-Unis
Par **Sophie BODY-GENDROT**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [[texte](#) [intégral](#)]

Au cours des années 1920, les sociologues de l'École de Chicago sont devenus légitimement célèbres pour leurs études sur la déviance, la délinquance juvénile et la criminalité. L'histoire de la criminalité à Chicago est marquée par les vagues successives d'immigration (Coulon, 1992 : 57). Les sociologues ont voulu voir dans les quartiers — et non seulement dans les individus —, des caractéristiques susceptibles d'expliquer le caractère criminogène de certains lieux. En 1929, Clifford Shaw, Frederic Zorbaugh, Leonard Cottrell et Henry McKay publient une étude sur la délinquance urbaine, *Delinquency Areas*, après avoir recensé les domiciles d'environ...

[Lire la suite...](#)

publié en ligne le 9 juin 2006
Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui
Par **Ruth HOROWITZ**
Volume 18 (2002) - Numéro 3 [[texte](#) [intégral](#)]

Les plus importants programmes de recherche des interactionnistes et des pragmatistes de l'École de Chicago des années 1920-1930 se préoccupaient des questions d'inégalité urbaine, de pouvoir et de démocratie. Certaines études, telles que le *Jackroller* de Shaw (1930), mettaient l'accent sur les phénomènes d'immigration récente, de pauvreté, de conflits culturels et de désorganisation collective. Un livre comme *The Gold Coast and the Slum* de Zorbaugh (1929) analysait finement les relations entre milieux sociaux différents. Il montrait comment les classes supérieures construisent des barrières pour tenir à distance les autres groupes du même voisinage. Dans ces...

[Lire la suite...](#)


[imprimer](#)
[signaler par mail](#)
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
de correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


Recherche

La REMI adhère à



Article

Éditorial

Migrants dans la ville

 par [Marie-Antoinette Hily](#) , [Lamia Missaoui](#) et [Pierre Tripiet](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Texte intégral

Nous proposons dans cette nouvelle livraison de la *REMI* des articles de chercheurs américains et français se rapportant aux travaux de l'École de Chicago : d'abord parce qu'il est toujours très stimulant de revisiter et de clarifier des approches théoriques et empiriques d'un vaste mouvement qui prend ses marques dans une ville devenue « emblématique » des migrations ; mais surtout parce qu'il s'agit d'éclairer des positions qui restent dans le champ d'une sociologie des migrations d'une grande utilité méthodologique et théorique, à condition — comme le font nos auteurs¹ — de les aborder de façon critique, en évitant les interprétations réductrices.

Ce qu'a vécu l'Amérique du Nord en son temps nous aide encore aujourd'hui à comprendre d'autres situations migratoires, notamment en Europe. Ce ne sont évidemment pas les mêmes constructions des États-nations, ce n'est pas non plus le même eldorado qui attire des populations différentes, mais ce sont surtout des situations similaires qui retiennent l'attention, et notamment le pouvoir qu'ont ces lieux riches de provoquer des croisements incessants entre diverses populations, d'inviter volontairement ou non aux débarquements, à l'installation, voire à la construction de destins de personnes.

Ce sont ces mouvements qui ont préoccupé les chercheurs de Chicago, lesquels nous ont livré des méthodologies dérivées de l'histoire antique et de la biologie, inspirées par la compréhension des relations complexes entre groupes et individus qui arrivaient massivement dans les villes industrielles. Cela explique le nombre important de recherches qui ont été lancées dans le Chicago de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles. Pour ces chercheurs, voir, reconnaître, admettre sur les bases de sa propre réalité l'autre, qui arrive, passe, s'installe, c'est aussi affirmer qu'un des moteurs de la démocratie réside dans sa capacité de faire place aux minorités. Cet étranger, ce migrant, cet immigré..., dont il est question, surgit comme différent et peut, avec d'autres, inventer de nouveaux milieux ; et c'est bien l'attention portée aux formations sociales les plus diffuses, les plus désignées comme « identitaires » qui sont les plus révélatrices de nos déséquilibres.

L'École de Chicago nous a appris que la problématique de l'étranger nécessite des approches

sociologique et anthropologique qui sont indissociablement liées pour identifier la multiplicité et la complexité des échanges, dans des dispositifs sociétaux qui font sens pour tous.

Mais concevoir des collectifs les plus à distance des normes dominantes comme source privilégiée de renouvellement des civilités locales, c'est affirmer qu'il existe, entre le politique et l'économique, une place spécifique pour la production du social. Les ravages nés du refus de la reconnaissance de la complexité, de la richesse et de la légitimité des micro-différenciations sociales, qu'il s'agisse purement et simplement de leur négation au nom du projet égalitaire, ou de leur dissimulation par le recours à l'abstraction du plus grand collectif, identité nationale par exemple, ont produit ces dernières décennies trop de violences et d'arbitraires pour que le sociologue évite de prendre position dans toute démarche plaçant l'être réel au centre des dispositifs d'analyse du changement.

Dans cette logique, c'est la mise en évidence des complexités, des nuances, des relations sociales et non plus de l'« ethnicité » prise en soi comme une autonomie culturelle, désignant un groupe clos, porteur de traits culturels, que tentent de saisir certains des articles que nous publions. La mise en scène de l'étranger les amène à décrire la diversité des niveaux et des formes de l'interaction entre populations désignées comme différentes, indigène y compris. La différence s'observe dans l'échange même, dans l'interaction, dans les multiples et immédiates formes de métissages toujours en acte dans nos sociétés, plus qu'au cœur de « l'identité » autre.

La ville peut être vue comme une *scène urbaine*, à travers des *situations et des moments* où se révèlent les rapports sociaux et l'intervention de l'État dans ses politiques. Mais la nature d'une ville n'est pas seulement affaire de politique ; les possibilités inhérentes à la co-présence sont aussi affaires de citoyens. La ville produit du local, mais érige aussi des frontières entre collectifs que l'on tient à distance ou qui se tiennent à distance, éloignés des évidences culturelles qui font normes. Ce sont ces frontières entre identité et altérité souvent de circonstance ou de situation mais souvent aussi plus imperméables qui sont révélatrices de déséquilibre. L'expression « territoire de la cité » est à cet égard significatif où la frontière est à la fois « géographique », « sociale », « économique » et « culturelle ».

Hier à Chicago et aujourd'hui partout, la désignation de cet autre, immigrant (?) migrant (?) qui parcourt l'Europe, l'Amérique, l'Afrique... en ses villes, ses quartiers, est problématique. Dès lors pour les chercheurs qui se sont livrés au travail de relecture du courant sociologique issu des recherches de l'École de Chicago, les questions qu'ils posent portent, autant dans les articles théoriques qu'empiriques, sur les processus de changement. Il s'agit donc pour eux de remettre en chantier la question de la place de l'étranger et des transformations qu'il anticipe dans les sociétés.

Notes

1 Les auteurs de ce numéro ont participé au colloque international intitulé « Chicago : d'hier à aujourd'hui » organisé par le Laboratoire PRINTEMPS, Université de Versailles-St Quentin en Yvelines.



 **Pour faire référence à cet article**

Hily Marie-Antoinette , Missaoui Lamia et Tripier Pierre (2002). "*Éditorial*". Revue Européenne des Migrations Internationales , Volume 18 , Numéro 3 .
Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document2644.html>

imprimer 
signaler par mail 

[Accueil](#) > [Sommaires](#) > [Volume 18](#) > [Numéro 3](#) > [Articles](#) > Article

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752
MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers
Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68
<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#) 
[signaler par mail](#) 
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


Recherche

La REMI adhère à



Article

La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races

 par [Jean-Michel Chapoulie](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Jean-Michel Chapoulie : Professeur de Sociologie, Université de Paris-Sorbonne, Directeur du centre de Recherches sociologiques et historiques sur l'Éducation.

Mots-clés : [Concept](#) , [Ecole de Chicago](#) , [Recherche](#) , [Relations inter-raciales](#) , [Ville](#) , [Ville](#)

Résumé : L'étude des relations entre les races, prises au sens culturel, est un aspect longtemps négligé de la tradition sociologique de Chicago entre 1910 et 1960. Pourtant Park, dès le début du XX e siècle, les étudie comme des relations réciproques entre groupes ethniques majoritaires et minoritaires. Cet article insiste sur le caractère hypothétique, pour Park, de sa théorie du cycle de relation entre migrants et descendants des fondateurs des États-Unis. Il donne cinq arguments qui vont dans ce sens. Le caractère hypothétique est justifié par les travaux de deux des plus proches élèves de Park : E. Franklin Frazier qui montra la difficile entrée des Noirs américains dans une complète assimilation, même lorsqu'ils appartiennent à la petite bourgeoisie, difficulté dont témoigne la rareté des mariages avec des Blancs ; et E.C. Hughes qui dut abandonner son hypothèse de l'assimilation des Canadiens francophones à la culture anglo-saxonne et envisager, comme futur probable du Canada, une culture métissée.

Abstract : The Chicago Tradition and the Study of Race Relations. -- The study of race relations, in the cultural meaning of the term, is a long-neglected aspect of the Chicago sociological tradition between 1910 and 1960. Yet since the beginning of the twentieth century, Park had studied them as reciprocal relations between majority and minority groups. This article emphasizes the hypothetical nature of Park's theory of the cycle of relations between migrants and the descendants of the founders of the United States. He presents five propositions to this effect. Their hypothetical character is borne out by the work of two of the students who were closest to Park. E. Franklin Frazier shows the difficulty of Black Americans to fully assimilate, even when they belong to the petty bourgeoisie, as indicated by their few marriages with Whites. E. C. Hughes was obliged to abandon his hypothesis regarding the assimilation of French Canadians to Anglo-Saxon culture was led to propose a hybrid culture as the likely future for Canada.

Extracto : La tradición de Chicago el estudio de las relaciones entre las razas . -- El estudio de las relaciones entre las razas, en el sentido cultural del término, fue un aspecto que la tradición sociológica de Chicago descuidó durante un largo periodo entre 1910 y 1960. Sin embargo, Park, desde el inicio del siglo XX, las estudia como relaciones recíprocas entre grupos étnicos mayoritarios y minoritarios. Este artículo insiste sobre el carácter hipotético que tenía para Park su teoría del ciclo de relación entre inmigrantes y descendientes de los fundadores de los Estados Unidos. El autor propone en ese sentido, cinco argumentos. El carácter hipotético de los escritos de Park fue justificado por los trabajos de dos de sus estudiantes. E. Franklin Frazier, puso en evidencia la dificultades de los negros americanos para realizar una asimilación exitosa, aun en casos de pertenencia a la pequeña burguesía. De ello rinde cuenta precisamente la rareza de matrimonios con blancos. El otro estudiante es E.C. Hughes, quien debió abandonar su hipótesis de una asimilación de los canadienses franco parlantes frente a la cultura anglosajona para proponer, como el futuro más probable para Canadá, la elaboración de una cultura mestiza.



Sommaire

[Le cadre d'analyse de Park](#)

[L'héritage de Park](#)

[Conclusion](#)



Texte intégral

En retenant comme thème de cet article la contribution de la tradition de Chicago à l'étude des relations entre les races, je me proposais d'attirer l'attention sur ce qui me semblait à la fois le plus central et le plus élaboré, mais aussi le plus mal connu en France dans les recherches de cette tradition. L'examen montre que les choses ont commencé à changer, puisque certains travaux récents sont consacrés à ce thème. La raison profonde en est à l'évidence que les chercheurs en sciences sociales dont ce n'est pas la spécialité découvrent lentement et péniblement depuis une quinzaine d'années non seulement que la question des relations entre races et cultures concerne directement la France, mais qu'elle l'a concernée depuis un bon siècle sans que les sciences sociales s'en soient souciées. Pour emprunter le vocabulaire de Park, la France se trouve, comme d'ailleurs la plupart des pays où s'est développée une grande industrie, sur une frontière ethnique et raciale. Une remarque de Park dans un essai de 1926 peut suggérer l'actualité qu'ont aujourd'hui ses essais sur les relations entre races et cultures : « Nous avons importé de la main-d'œuvre comme si c'était une simple marchandise, écrit Park, et de temps en temps nous sommes déçus lorsque nous découvrons, comme cela se produit invariablement, que les travailleurs étaient des êtres humains comme nous » (Park, 1926/ 1950 : 150).

Puisque les sociologues de la tradition de Chicago ont depuis presque un siècle étudié ces phénomènes, et la conviction est présente que leurs recherches ont abouti à des « résultats » qui méritent encore aujourd'hui d'être connus, je me propose de remplir le rôle d'intermédiaire culturel et d'indiquer ce qui est, selon moi, leur contribution centrale à l'étude des relations entre races et cultures : un cadre de référence dont W. I. Thomas et R. Park ont fourni la formulation première¹. J'indiquerai plus loin pourquoi on ne peut pas utiliser facilement les présentations de la sociologie de Park et de ses successeurs que l'on trouve chez les

spécialistes américains des contacts de races et cultures. J'examinerai ensuite rapidement les relations de ce cadre de référence avec une partie des recherches empiriques ultérieures de deux des « élèves » de Park les plus influents, E. Franklin Frazier et Everett Hughes. Un peu à l'arrière-plan, on trouvera des éléments de réflexion sur deux questions au centre de mes recherches sur l'histoire des sciences sociales² : quelle est la nature des accomplissements des sciences sociales ? Quelle est la relation entre ces recherches et la société qui les a produites ?

Le cadre d'analyse de Park

On ne sera pas surpris que le rôle d'intermédiaire culturel impose d'abord de rappeler le sens d'un mot. Le terme *race* peut inquiéter certains. Je rappellerai donc que ce terme — ou plutôt le terme anglais correspondant — ne renvoie pas à une définition biologique, mais à une définition strictement sociale : comme le remarquait un élève de Park, Everett Hughes, en 1967 : « La seule chose évidente à quelqu'un de complètement extérieur est que la *race* dans ce pays est une invention linguistique ; naturellement il y a beaucoup d'histoire derrière celle-ci, comme derrière toute invention linguistique » (Hughes, 1967)³. Au moins à partir des années vingt, le terme *race* renvoie pour Park et ses proches à une définition non pas biologique, mais sociale, et c'est un premier indice du fait que la réflexion de la sociologie américaine avait déjà un raffinement incomparablement supérieur à la nôtre dans l'appréhension de cet ordre de phénomènes.

La raison de ce raffinement n'est pas mystérieuse : la première interrogation de la société américaine sur elle-même, quand naît la sociologie aux États-Unis, autour de 1890, porte sur la coexistence de populations diverses sur le sol des États-Unis. C'est le thème de *Hull House Maps and Papers* publié par Jane Addams et ses proches en 1895, du *Philadelphia Negro* de Du Bois (1899), du *Paysan Polonais* de Thomas Znaniecki (1918). C'est aussi le thème principal du manuel de Park et Burgess, *l'Introduction to the Science of Sociology* (1921) auquel je m'arrêterai.

La majeure partie de cet ouvrage est consacrée à la présentation d'un cadre conceptuel destiné à l'analyse des contacts entre populations différentes présentes sur un même territoire. Celui-ci repose sur un ensemble de notions — interaction, contrôle social, etc. — trop éloignées de nos terminologies et de nos modes de pensée ordinaires pour qu'il puisse être présenté ici en détail. On peut cependant donner une idée d'ensemble du cadre d'analyse que Park et Burgess offraient aux étudiants en thèse en avançant qu'il s'agit d'une sorte d'abstraction inspirée par la situation historique qui était celle des États-Unis : un vaste territoire où s'était installée une émigration de peuplement ininterrompue sur plus d'un siècle, et sur lequel une organisation politique se mettait lentement en place (Karl, 1983). La concurrence de ces diverses populations en ce qui concerne les emplois et le logement était un phénomène évident pour tout observateur⁴. Le point de vue organisant cette perception est celui des Anglo-saxons protestants, blancs, originaires du Nord ; le groupe politiquement hégémonique.

Ni pour Park ni pour ses contemporains, les relations entre ces populations arrivées par vagues successives d'immigration n'étaient caractérisées par une grande stabilité : il leur semblait donc approprié de les considérer comme des phénomènes soumis à des évolutions rapides et de rechercher les régularités dans le déroulement des processus et non dans des états stables et tendant à se répéter. Park et Burgess proposent une classification de ces

processus. Le premier d'entre eux, la concurrence (*compétition*) — pour l'occupation d'un territoire, l'accès aux emplois, etc. — relève de ce que Park appelle l'ordre écologique : le domaine des relations qui ne supposent nécessairement ni contact direct ni communication entre les populations concernées. Les trois autres types de processus — conflit, compromis, et assimilation — impliquent au contraire des formes de communication et relèvent de ce que Park appelle l'ordre moral⁵. L'étude de la dimension symbolique de ces formes de communication est l'un des principaux centres d'intérêts de Park, qui fut l'un des introducteurs en sociologie de la démarche que nous désignons maintenant par le terme « travail de terrain » (*fieldwork*).

Comme souvent chez Park, la définition de certaines notions n'est qu'esquissée⁶. Il en va ainsi pour la notion d'assimilation. Il faut rappeler — parce que les lecteurs des trente dernières années semblent l'ignorer — que le terme « assimilation » renvoie moins à une idée de spécialiste de sciences sociales qu'au thème d'un des principaux débats publics de l'époque : en 1919, sur « l'américanisation » des émigrants, ou plus généralement sur l'avenir des émigrés européens et asiatiques et après 1920, sur celui des Noirs. Explicitement formulée seulement dans l'article de 1926 cité précédemment (mais sous-entendu dans *l'Introduction to the Science of Sociology*), une hypothèse sur l'évolution des relations entre ces populations est avancée par Park : cette évolution se conformerait à un « cycle de relations » qui ferait inexorablement passer les relations d'un de ces processus à l'autre.

L'une des infortunes dont a souffert la sociologie de Park est cependant l'excessive identification, si ce n'est sa réduction, à cette proposition : c'est en effet à celle-ci que se limite souvent depuis vingt-cinq ans l'exposé de l'approche de Park, ce qui conduit d'ailleurs inévitablement à la déclarer obsolète, non scientifique, etc.⁷. La discussion autour de l'interprétation des essais de Park ne peut évidemment aboutir à aucune conclusion incontestable. Je soutiens seulement ici que ceux qui se sont inspirés des essais de Park dans des recherches empiriques n'ont pas été obnubilés par l'idée de démontrer l'exactitude de cette proposition et qu'une lecture des essais de Park qui n'est pas focalisée autour de l'hypothèse de ce cycle suggère d'autres idées bien plus fécondes pour des recherches empiriques.

De proches héritiers intellectuels de Park, comme Hughes ou Frazier, n'attachaient d'ailleurs pas une grande importance à ce cycle⁸. Ni d'ailleurs souvent Park lui-même qui se réfère volontiers au cas des Juifs en Europe. Une remarque dans un manuscrit de Park montre qu'il n'avait pas une vision dogmatique de cette proposition : « Ce cycle, écrit Park, est une hypothèse, et la seule façon acceptable dans tous les cas de travailler avec une hypothèse est de chercher quand et dans quelles circonstances celle-ci n'est pas exacte »⁹. On peut avancer que l'intérêt porté à l'hypothèse d'un « cycle de relation entre les races » est l'une des expressions de la prégnance dans les débats publics aux États-Unis de la question de l'avenir des différentes composantes de la population et de l'état de leurs relations, et spécialement de l'avenir des relations des Noirs avec les autres composantes de la société américaine.

La difficulté d'interprétation des recherches américaines sur les relations entre races et cultures dépasse la question de la place à accorder au cycle des relations entre les races. Tout ce qui touche aux relations de race est, au moins depuis 1920, une question brûlante pour les sciences sociales aux États-Unis car directement liée à un débat politico-moral central. En conséquence, l'appréciation des analyses de sciences sociales, contemporaines ou passées, qui relèvent de ce domaine, dépend des jugements constitués sur tel ou tel aspect sensible à ce moment, même si cet aspect n'est pas central pour les analyses considérées. L'appréciation des essais de Park a ainsi souffert de la « découverte » à la fin des années soixante que l'on

pouvait aussi analyser l'évolution de la population Noire comme un phénomène d'« ethnogenèse » (curieusement : car Park était sans doute presque seul de son temps à être attentif à cet aspect¹⁰), ainsi que de la découverte que l'héritage culturel africain n'était pas aussi négligeable que l'avaient longtemps affirmé avec Park à peu près tous les chercheurs de sciences sociales. Cette focalisation des appréciations portées sur les analyses sur quelques points sensibles par rapport aux débats du moment des États-Unis rend souvent difficilement utilisables par le lecteur non initié à ces débats les présentations des essais de Park et de ses successeurs par les chercheurs américains¹¹. On peut ajouter aussi qu'une partie du cadre de référence proposé par Park a été intégré dans les catégories de base de ce domaine d'études et que ce n'est donc plus directement aux essais de celui-ci qu'est associée, par exemple, l'idée que les relations de races et non les groupes en eux-mêmes sont l'objet d'étude central de ce domaine.

J'ai passé jusqu'ici sous silence une propriété de la perspective proposée par Park qui ne frappe plus le lecteur d'aujourd'hui, car elle renvoie au contexte intellectuel de l'époque dans laquelle celle-ci s'est développée, mais qui était excessivement importante aux yeux de Park et de ses premiers lecteurs. Park récuse à peu près toute idée d'inégalité biologique entre les races : il considère les différences entre populations éventuellement observables à un moment donné comme le produit de l'environnement ou des environnements successifs¹². En cela Park s'oppose aux convictions qui sont encore très répandues dans les sciences sociales au début des années vingt, même si, sous l'influence des anthropologues boasiens, les convictions racistes reculent chez les chercheurs de sciences sociales à partir du début du siècle. Les ouvrages de plusieurs des « élèves » de Park, comme Charles Johnson, E. Franklin Frazier, mais aussi ceux de Clifford Shaw et de Henry McKay sur la délinquance, contiennent ainsi parfois de longues démonstrations du fait que la race ou l'appartenance ethnique n'ont aucune valeur pour l'explication de comportements spécifiques (comme les ruptures familiales ou la délinquance).

J'ai fait allusion à deux autres caractéristiques importantes du cadre d'analyse proposé par Park que je rappelle ici seulement pour mémoire. Premièrement, ce ne sont pas les races ou les groupes ethniques en eux-mêmes, mais les relations de race qui sont l'objet central de cette perspective. Deuxièmement, ce n'est pas la régularité de ces relations qui doit être analysée, mais la régularité des évolutions, car la société est en perpétuel devenir. Je développerai un peu plus longuement trois autres propriétés importantes de ce cadre d'analyse.

Troisièmement : le cadre d'analyse de Park accorde une attention centrale aux conflits entre groupes. Au moins à la fin de sa vie, ces conflits, y compris les émeutes raciales, sembleront à Park l'un des intermédiaires inévitables aux changements sociaux¹³. La perspective proposée par Park s'oppose sur ce point à celle qui inspire l'immense majorité des recherches sociologiques dans ce domaine après 1945, centrées sur les attitudes et les préjugés dans leurs expressions individuelles¹⁴. Ces recherches ont porté en conséquence davantage sur les groupes en eux-mêmes que sur les relations, davantage focalisées sur les réactions individuelles que sur les comportements collectifs, moins attentives aux conflits que convaincues que l'amélioration progressive des relations passe par l'atténuation de ceux-ci, et tournées davantage vers la compréhension de l'état des relations de races plutôt que vers l'explicitation des processus de changement.

Quatrièmement : Park considérait, même si le point reste à l'arrière-plan dans ses essais, que la base des mouvements de population qui entraîne les contacts entre races et cultures est

essentiellement économique : c'est la recherche de travail qui a mis en mouvement depuis le début du XIX^e siècle une partie des populations du monde. Park utilise l'expression « expansion de l'Europe », empruntée à l'anglais James Bryce, pour désigner ce phénomène de grande ampleur qui se développe depuis plusieurs siècles mais dont il percevait dans les années trente l'accélération, à juste titre comme devait le confirmer la suite. Derrière cette interprétation, d'un des phénomènes majeurs depuis la fin du XIX^e siècle, se trouve une réflexion, commune à Park et à une partie des chercheurs de sciences sociales de l'époque, sur l'opposition entre sociétés fondées sur les contacts intimes tels qu'il en existe dans la famille, et sociétés caractérisées par les contacts impersonnels caractéristiques de l'univers des affaires, de la politique et des villes (Park, 1939b in Park, 1950 : 116). Cette réflexion débouche sur l'attention portée aux contributions respectives de la famille et de diverses institutions — écoles, églises, presse, etc. — à l'adaptation des groupes issus de l'immigration dans la société qui les accueille, et aux différences entre les générations successives issues d'une même immigration.

Cinquièmement : si le point de départ est l'exemple historique des États-Unis du début du XX^e siècle, la réflexion de Park se situe dans un cadre comparatif que celui-ci n'a cessé d'élargir au fil des années ; ce cadre englobe certes les Asiatiques de la côte Pacifique des États-Unis et les groupes ethniques soumis au même processus d'urbanisation que les Noirs ruraux du sud, mais également des exemples connus par Park à l'occasion de ses visites des années 1920-1935 comme l'Inde, la Chine, les Iles Hawaï¹⁵, l'Afrique du Sud, le Brésil, ainsi que des exemples historiques auxquels Park se réfère fréquemment : les Juifs d'Europe, le mouvement des Nationalités en Europe centrale, la Grèce antique, etc. C'est en s'appuyant sur des comparaisons effectuées dans ce cadre large que Park a avancé ses analyses des conséquences de la différenciation sociale sur les relations entre races, du rôle de la conscience de race, des préjugés de race comme sens de la position relative des groupes, des comportements de ceux qui se trouvent marginaux par rapport aux communautés de race.

Les analyses de Park dans le domaine des contacts entre races et cultures sont incomparablement plus élaborées et subtiles que celle qu'il propose pour d'autres sujets, y compris pour l'étude des villes¹⁶. C'est en effet dans ce seul domaine que Park (qui était devenu professeur de sociologie à 50 ans) a réalisé directement des recherches participant lui-même à la collecte et à l'interprétation d'un matériel documentaire (Park, 1922). La recherche avait été financée par la Fondation Carnegie, sur les formes d'adaptation de divers types d'immigrés (en collaboration avec W.I. Thomas)¹⁷, et sur l'émigration asiatique de la Côte Pacifique des États-Unis¹⁸. On doit y ajouter les travaux, inspirés par Park, de la commission d'enquête consécutive à l'émeute de Chicago de 1919 (dont l'auteur principal fut un élève de Park, Charles Johnson). Park était par ailleurs le seul chercheur de sa génération à posséder une connaissance quasi ethnographique de la condition des Noirs du sud rural¹⁹. À partir du début du siècle, il n'a cessé de scruter les évolutions des comportements individuels et collectifs de la population Noire, les événements qui la concernent et les réactions suscitées par ces évolutions : soit notamment les tentatives de Booker Washington pour organiser un développement économique et culturel à l'écart des Blancs au début du siècle, la Grande Migration des Noirs ruraux du sud vers les villes du Nord après 1915 ; la Harlem Renaissance des années vingt, etc. Ses essais, mais plus encore ses brouillons et sa correspondance, témoignent de l'acuité de sa perception.

Bien qu'il ne s'agisse pas ici de présenter une appréciation critique du point de vue de Park, il est sans doute utile de rappeler qu'il a laissé de côté une partie de la dimension politique des relations de races : il tend à voir la concurrence entre celles-ci comme un phénomène non

organisé et à passer sous silence les actions collectives des Blancs en la matière. Il a également négligé les possibilités d'intervention de l'État fédéral sur les relations de races. On peut mettre ces omissions en relation avec les propriétés de son point de vue que j'avais relevées en commençant : c'est seulement après la Première Guerre mondiale que se développent les interventions de l'État fédéral aux États-Unis dans différents domaines ; par ailleurs Park était selon ses termes, un « démocrate jeffersonien » profondément hostile à ces interventions (Matthews, 1977 : 183). L'appartenance de Park au groupe anglo-saxon protestant, le groupe de statut le plus élevé, ne le prédisposait peut-être pas non plus à porter attention aux actions concertées du gouvernement fédéral en faveur du maintien en l'état des relations de races.

La présentation synthétique que je viens d'en donner risque de suggérer que le cadre d'analyse de Park préexistait aux recherches empiriques, voire que ni celles-ci, ni les évolutions et les événements qu'il observe ne l'auraient modifié. Je laisserai de côté la question des inflexions qu'il apporte à son cadre d'analyse entre le début et la fin de sa carrière et j'examinerai seulement la relation de celui-ci aux recherches ultérieures.

L'héritage de Park

Entre 1930 et les années soixante (au moins) de nombreuses recherches empiriques ont adopté le cadre de référence de Park et constituent donc une mise à l'épreuve de celui-ci. On y trouve les travaux de ceux qui furent à un moment ou un autre ses élèves ou ses proches, comme Charles Johnson, E. Franklin Frazier, Everett Hughes, Bertram Doyle, William O. Brown, Edgar Thompson, Donald Pierson, Andrew Lind, voire Ira de A Reid, pour nommer le troisième grand sociologue Noir de la génération née autour de 1900, ou Romanzo Adams, un diplômé de l'Université de Chicago presque de la génération de Park. On peut aussi mentionner Louis Wirth et Herbert Blumer qui, sans réaliser eux-mêmes véritablement de recherches empiriques dans le domaine, ont développé des critiques souvent incisives sur ces sujets et inspiré une partie des travaux des chercheurs de la génération suivante, comme Tamotsu Shibutani et Lewis Killian. Pour montrer le fonctionnement du cadre de référence élaboré par Park, j'examinerai rapidement une petite partie de la contribution des deux élèves de Park qui furent en leur temps les plus influents dans le domaine, E. Franklin Frazier et Everett Hughes²⁰.

S'il a consacré, à l'inverse de Park, à peu près la totalité de sa carrière à l'étude d'un seul cas, les Noirs américains, E. Franklin Frazier avait acquis en la matière une expérience plus large que quiconque dans sa génération²¹. Peu apprécié des organismes de financement de son temps en raison notamment d'opinions jugées trop « radicales », il a cependant mené à bien un nombre impressionnant de travaux empiriques sur des aspects essentiels de l'existence des Noirs américains. Sa première notoriété fut établie par un ensemble de recherches sur la famille Afro-américaine des États-Unis et sa constitution historique (Frazier, 1932 ; 1939). Ces analyses, qui contiennent une argumentation massive en faveur d'une interprétation environnementaliste des singularités des comportements familiaux des Noirs américains, ont été longtemps la référence centrale sur le sujet²².

Après ces premières recherches, Frazier a contribué à un vaste programme d'étude des comportements des jeunes Noirs des années quarante, à côté de Charles Johnson, Lloyd Warner et Ira de A Reid (Frazier, 1940), puis, dans un livre plus polémique publié d'abord en

français, il a analysé les comportements de sa propre classe, la petite-bourgeoisie Noire (Frazier, 1955), avant de donner une nouvelle formulation à la problématique de l'expansion de l'Europe (Frazier, 1957) et d'étudier les églises comme institutions de la communauté Noire américaine²³.

Les recherches sur ces deux institutions majeures pour l'adaptation des immigrants ruraux, que sont la famille et la religion, témoignent de la relation étroite qui unit la sociologie de Frazier et celle de Park. L'héritage de Park est d'ailleurs revendiqué dans l'essai de Frazier qui constitue son allocution en tant que président de l'Association américaine des sociologues²⁴. Cet essai développe une présentation de ce qui constitue l'un des apports de Frazier à l'enrichissement de la perspective de Park : l'attention aux incidences de la structure de classe sur les relations de race et leurs évolutions. Les années vingt avaient été marquées par l'occultation quasi complète de la notion de classe sociale dans la sociologie américaine (Gilkeson, 1995 ; Chapoulie, 1998). Contrairement à Park qui manifestait une certaine ambivalence à l'égard de la notion qu'il n'utilise d'ailleurs que dans ses essais sur les relations de races (Chapoulie, 1998), Frazier, dont les penchants politiques étaient moins conservateurs²⁵, introduisit des raisonnements en terme de relations de classe dans certains articles publiés dans des revues destinées à un public large au cours de la période qui précède son rattachement professionnel à la sociologie²⁶. Un peu plus tard, pour mettre en évidence la différenciation interne de la population Noire, Frazier fut l'un des premiers à élaborer un classement par groupes de métiers de la population qui lui permit, à partir des recensements de population, de montrer l'inégale différenciation selon ce critère de la population des grandes villes, et d'étudier la répartition spatiale de ces groupes de métiers dans la ville de Chicago (Frazier, 1930). La construction d'un instrument permettant la vérification d'une des hypothèses de Burgess reflète aussi évidemment l'évolution interne des sciences sociales à cette époque vers un emploi plus systématique des techniques statistiques.

Dans les années suivantes, les analyses de Frazier accordent une place croissante à la prise en compte de la structure de classe de la communauté Noire. Plusieurs essais de Frazier proposent des analyses du jeu complexe entre les relations de races, la structure de classe et les effets de l'organisation sociale des communautés Noire et Blanche. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, Frazier avance que les Noirs, employés dans certaines institutions à côté de Blancs de classes moyennes, et qui ont un mode de vie de classe supérieure (en raison de leur position dans leur propres communautés et des standards liés à cette position dans la société américaine), tendent de ce fait à rester isolés des Blancs à côté desquels ils travaillent, qui ont eux-mêmes un mode de vie et des comportements de classe moyenne (Frazier, 1949). Si l'on reconnaît une idée avancée par Park — les relations personnelles et intimes sont le « grand solvant moral » qui mine les barrières de races (Park, 1926) — on voit la complexité supplémentaire que Frazier apporte dans sa mise en œuvre.

Une autre contribution de Frazier passe sans doute un peu inaperçue aujourd'hui. Une partie de ses efforts au cours de ses dernières années fut consacrée à distinguer la diversité des modes de relations possibles entre groupes de races ou, si l'on préfère, à préciser le sens du terme assimilation. L'exemple des Noirs américains le conduisit ainsi à distinguer entre l'intégration à la vie économique qui, selon ses observations, connaît des évolutions substantielles pendant et après la guerre de 1939-1945, l'acculturation (processus selon lequel la culture est adoptée par un groupe ethnique), l'assimilation (qui suppose une complète identification à un groupe) et le mélange des races par mariage (« *amalgamation* »). Contrairement à l'interprétation qui est souvent donnée de ses analyses, le dernier essai (posthume) de Frazier montre combien celui-ci resta jusqu'à la fin de sa carrière

profondément incertain quant au devenir des Noirs américains, et donc loin d'admettre une théorie du cycle des relations entre les races (Frazier, 1962). Cet essai, destiné au congrès mondial de sociologie de Washington en 1962, y fut lu après la mort de l'auteur par Franklin Edwards.

Frazier y insiste judicieusement (comme la suite devait le démontrer) sur l'importance de l'émergence d'une classe moyenne dans les villes. Concluant sur la situation des Noirs des ghettos où nombre d'entre eux sont « non employés » et « non employables », et sur les compensations fréquemment recherchées par ceux-ci dans les drogues, les sectes religieuses ou nationalistes, Frazier remarque que « nul ne peut prédire l'aboutissement avec certitude de la rude épreuve de la civilisation américaine à laquelle ont été soumis les Noirs dans les villes » (Frazier, 1962 : 139).

Si Frazier partage avec Park l'exemple central de sa réflexion sur les relations entre les races — le cas des Noirs des États-Unis — celui qui apparaît souvent aujourd'hui comme l'héritier le plus direct de Park, Everett Hughes, se pencha au contraire sur un cas singulier, marginal par rapport aux exemples historiques au centre des recherches américaines sur les relations entre races et cultures : les relations entre les groupes francophones et anglophones au Canada.

L'analyse de cet exemple, que poursuivit Hughes jusqu'à la fin de sa carrière, commença à la fin des années trente par l'étude d'une petite ville du Québec, où s'implantaient des industries relevant d'entreprises issues du Canada anglophone (Hughes, 1943). Comme il l'a lui-même raconté, Hughes abandonna rapidement le modèle d'une évolution inéluctable vers l'assimilation auquel ne semblait pas se conformer l'évolution des relations entre Canadiens français et anglais²⁷. Cet exemple suggérait au contraire l'importance éventuelle de l'action des groupes ethniques sur eux-mêmes et leur propre contribution à la définition de leur avenir.

Un peu plus tard, revenu à Chicago, Hughes s'engagea dans des recherches sur ce qui était alors un problème d'actualité aux États-Unis : l'intégration des travailleurs Noirs dans la main-d'œuvre de la grande industrie, notamment au niveau des emplois semi qualifiés. Hughes réalisa plusieurs enquêtes à caractère ethnographique sur différentes usines pour comprendre les difficultés de l'introduction dans la main-d'œuvre de ces « étranges créatures », comme l'écrit une fois Hughes avec ironie, que sont les femmes et les Noirs²⁸. Ces recherches intègrent l'apport des analyses réalisées dans l'entourage de Warner, notamment celles de la *Hawthorne*, et sont attentives à des phénomènes jusque-là laissés de côté, comme les effets du contexte extérieur à l'usine, ou dans l'usine, le rôle des contremaîtres et celui du syndicalisme dans les réactions des différents types de travailleurs à l'entrée de nouveaux venus. Même si le petit nombre et la brièveté des comptes rendus publiés à l'issue de ces recherches ne permettent pas de mesurer l'apport d'une approche ethnographique aussi bien que ne le permettent d'autres travaux de sociologie du travail inspirés par Hughes, ils indiquent l'une des directions dans laquelle conduisait le cadre analytique de Park : l'étude minutieuse sur une base ethnographique de la division ethnique du travail dans les ateliers, les usines, les institutions ou les professions. Des essais de synthèse de Hughes tirent les conclusions de ces travaux et suggèrent de nouvelles pistes de recherche (Hughes, 1945 ; Hughes et McGill Hughes, 1952).

Conclusion

En proposant cette vue d'ensemble de la perspective de Park pour l'étude des contacts de races et de cultures, j'ai d'abord montré que celle-ci ne se réduisait pas à quelques propositions « de fait » que l'histoire ou le « progrès » des sciences sociales rendraient maintenant obsolètes. J'ai soutenu qu'il s'agissait d'un cadre de référence souple — défini par des catégories d'analyse et par une liste de questions. J'ai suggéré que les ajouts et réaménagements auxquels ont contribué les successeurs de Park lorsqu'ils ont été confrontés à des phénomènes nouveaux ou précédemment négligés, n'ont pas été indépendants des évolutions internes des sciences sociales, notamment de la systématisation des méthodes de documentation à partir des années trente, ou des changements de contexte socio-politique, comme ceux qui conduisirent à accorder davantage d'attention à des phénomènes structurels comme les relations de classe. Si l'on revient à la caractérisation que j'avais avancée au début — le cadre de référence de la sociologie des relations de races et cultures de Park comme abstraction, à partir du point de vue du groupe politiquement hégémonique, de l'expérience historique des États-Unis de l'époque —, on peut avancer que le développement des recherches a conduit à prendre en compte certains des phénomènes que ce point de vue rendait initialement aveugle.

La plupart des travaux que l'on trouve sous le label de la tradition de Chicago partagent le souci de lier l'analyse des phénomènes les plus concrets qui ne peuvent être saisis que par une démarche ethnographique et celle des phénomènes globaux qui caractérisent les sociétés contemporaines — ce que Park désignait par référence à son expérience du journalisme, comme les « *Big News* ». Mais au-delà de cette caractéristique commune, les différentes recherches ne forment certainement pas un ensemble unifié dont on pourrait extraire une théorie organisée (mais on sait aussi que celles-ci ne résistent jamais bien au temps dans notre discipline). Il s'agit plutôt d'un ensemble composé de recherches de terrain menées dans le cadre légué par les prédécesseurs, utilisé sans respect particulier pour leurs propositions substantielles, et d'essais qui proposent des généralisations qui n'ont été que très partiellement soumises à l'épreuve de la vérification empirique. Dans ce domaine de recherche comme dans les autres, le caractère composite des travaux mis sous ce label constitue à la fois la faiblesse et la force de la tradition de Chicago.

La contribution de la tradition de Chicago à l'étude des contacts de race et de culture semble assez typique de ce que sont, dans les meilleurs des cas, les apports de ce genre d'entreprises collectives à un domaine de recherche. Une partie du cadre de référence proposé par Park est passé insensiblement dans la culture commune des chercheurs de ce domaine aux États-Unis et se retrouve donc dans les principes de base des études actuelles : l'accent sur les relations et non sur les groupes substantiels, le souci comparatiste ne sont ici que des exemples. Une autre partie, à peu près totalement oubliée, est cependant susceptible de fournir des idées pour des recherches de terrain, et d'être ainsi réintroduite à l'occasion comme « nouvelle », comme d'autres l'ont déjà remarqué (Lal, 1983).

Notes

1 La contribution de Thomas à ce domaine d'étude a été ici laissée de côté de manière un peu arbitraire, mais aussi parce que l'influence de Thomas sur les recherches empiriques des années postérieures est passée en partie par l'interprétation qu'en donne Park. Les formulations de Park sont d'ailleurs plus générales et plus facilement utilisables dans des recherches sur des terrains divers que celles de Thomas.

- 2** Cet article s'appuie sur un ensemble de recherches sur l'histoire de la sociologie aux États-Unis, qui repose notamment sur le dépouillement des archives de Park, Burgess et Hughes déposées à la Joseph Regenstein Library de l'Université de Chicago.
- 3** E.C. Hughes : *Race and Language*, Lecture Florida State, 19 janvier 1967 in J. Regenstein Library, Université de Chicago, Archives E.C. Hughes, carton 109, dossier 16.
- 4** Ces points sont abondamment mis en évidence dans le rapport de la *Chicago Commission of Race Relations* (1922).
- 5** L'idée de traduire le terme qui désigne le second de ces processus, « accommodation » par le terme français identique semble bizarrement se répandre actuellement en France et donne un air mystérieux au compromis (Il s'agit probablement d'une dérivation malheureuse d'un sens rare relevé par le dictionnaire Robert : accommodation : action d'accommoder ou de s'accommoder).
- 6** Park reconnaît d'ailleurs clairement l'imprécision du terme dans un essai rarement cité, postérieur à la publication de *Introduction of the Science of Sociology* : l'article « Assimilation » de *Encyclopaedia* (Park, 1930 b).
- 7** Par exemple, l'ouvrage classique de Steinberg, 1981 (qui a par ailleurs d'autres mérites) réduit Park au rôle de théoricien du *Melting Pot*. Steinberg oublie d'ailleurs significativement l'un des processus distingués par Park. Le caractère approximatif des lectures de Park (que relevait déjà Hughes dans les années cinquante) a été sans doute favorisé par le style de ses essais — reposant souvent sur de libres associations d'idées — et par les lectures non historiquement contextualisées, ainsi que par l'organisation thématique, et non chronologique, du principal recueil, *Race and Culture* (1950). La réduction de la sociologie de Park à ce cycle se retrouve dans des présentations françaises récentes : voir par exemple Schnapper, 1998 : 194-195.
- 8** Il est facile de montrer qu'il en va de même pour Blumer et Wirth.
- 9** Robert Park, manuscrit non daté [entre 1930 et 1944], in archives Park, Joseph Regenstein Library, carton 5, dossier 2. L'ouvrage de Lyman (1972) propose l'analyse à ma connaissance la plus détaillée de l'idée de cycle de relations entre les races de Park. Ma divergence avec cette interprétation, qui s'appuie sur une vue d'ensemble de la sociologie de Park (à l'inverse de la plupart de celles qui sont en général derrière l'invocation de ce cycle) tient à ce que je ne crois pas qu'on parvienne à une bonne appréciation de la perspective de Park en couchant ses essais sur le lit de Procuste de la philosophie. Je ne suis évidemment ni le seul ni le premier à critiquer la réduction de la sociologie des relations entre les races de Park à ce cycle : voir Lal, 1990 ; McKee, 1993 : 110-111 pour des exemples récents.
- 10** L'attention à cet aspect apparaît pour la première fois dans un article de Singer (1962) qui n'eut d'écho qu'un peu plus tard.
- 11** Après la publication de l'ouvrage de Myrdal, en 1944, ce fut pour une longue période sur le fatalisme de Park — sa conviction que les changements des dispositions législatives n'étaient pas susceptibles de modifier le cours des relations entre les races — que se focalisèrent les critiques.
- 12** Je n'ignore évidemment pas qu'on trouve chez Park dans un article de 1913 une formulation malheureuse, et souvent relevée plus tard, qui évoque le « tempérament racial » des Noirs. Voir sur ce point Matthews, 1977 : 172.
- 13** Ce point est souligné dans une lettre envoyée à Horace Cayton en 1943 : « Si des conflits

se produisent comme conséquence de leurs efforts [celui des Noirs] pour obtenir leur place, ce sera parce que les Blancs en prennent l'initiative. De tels conflits se produiront probablement et sont plus ou moins inévitables mais leur situation sera ensuite meilleure », cité in Matthews, 1977 : 189. Matthews cite également une autre lettre à son ancienne assistante Winifred Raushenbush où Park ne se déclare l'adversaire des émeutes que si les Noirs doivent toujours perdre.

14 Ces recherches constituent pour partie la postérité intellectuelle des ouvrages de Myrdal, 1944 et d'Adorno et *al.*, 1950.

15 Les Iles Hawai pour Park fournissent encore plus que la Côte Ouest l'exemple du mélange des populations par intermariage.

16 Comme le remarque Hughes dans une lettre à James Short, Park n'a pas fait autre chose qu' « en visiter » (Archives Hughes, carton 55, dossier 19).

17 La contribution de Park à cette recherche est contestée : l'ouvrage est maintenant parfois attribué au seul W.I. Thomas (qui, en 1921, était interdit de signature par la fondation Carnegie en raison des conditions de son éviction de l'Université de Chicago). S'il ne fait aucun doute que la contribution d'Herbert Miller fut très limitée, il n'est pas sûr qu'il en aille de même pour celle de Park. Le témoignage de Winifred Raushenbush, alors l'assistante de Park et qui travailla avec Park et Thomas sur le livre (in Archives Park, addenda, dossier 9) insiste au contraire sur l'implication directe de Park dans cette recherche. Vers 1975, Hughes semblait juger cependant impossible de mettre en avant celle-ci dans le contexte de l'époque (qui avait vu la « découverte » de la contribution de Thomas à l'ouvrage) : voir Raushenbush, 1979 : 86-94.

18 Un terme prématuré fut mis à cette recherche collective par son mécène, l'*Institute of Social and Religious Research* ; un compte rendu très partiel fut publié dans un numéro spécial du *Survey Graphic* de 1926.

19 Voir notamment quelques-uns des articles récemment publiés dans le recueil de Lyman, notamment « *Negro Home Life and Standards of Living* », 1913 in Lyman, 1992 : 262-275. L'importance de l'expérience de l'univers des Noirs du sud est soulignée dans une lettre de la fille de Park, Margaret Park-Redfield, qui avait été elle-même formée comme ethnologue (in Archives Matthews, Joseph Regenstein Library Chicago).

20 Une évaluation de l'influence apparente dans ce domaine des différents auteurs et ouvrages se trouve dans l'article de Bahr, Johnson et Seitz, 1971.

21 Rappelons que Frazier (1897-1962), qui appartient à la génération de ceux qui ont accompagné la mise en place de l'organisation qui est encore aujourd'hui celle de la sociologie américaine, est le premier Noir élu président de l'Association américaine de sociologie, en 1948.

22 Depuis les années soixante, différentes recherches historiques ont conduit à l'abandon d'une partie des hypothèses à peu près unanimement admises jusque-là sur l'absence d'héritage africain chez les Afro-américains : voir Blassingame (1972), Gutmann (1976). Cette évolution concernant les faits considérés comme acquis n'implique évidemment pas que les analyses de Frazier ne contiennent pas d'idées fécondes pour de nouvelles recherches. Une biographie récente de Frazier (Platt, 1991) attribue une partie de l'oubli dont a souffert l'œuvre de Frazier ces trente dernières années à la réinterprétation de ses analyses par N. Glazer et P. Moynihan qui inspirèrent une politique fédérale en matière de relations entre les races qui n'apparaît pas rétrospectivement comme un grand succès.

23 Le compte rendu de cette recherche a été publié après la mort de Frazier, en 1964. Je laisse ici de côté un des livres les plus diffusés de Frazier (1949a), qui constitue plutôt une synthèse d'ensemble qu'une analyse reposant sur un matériel de première main.

24 Cet essai, très réservé à l'égard de Warner et des recherches sur les attitudes inspirées de Myrdal qui étaient à la mode à l'époque, n'explicite aucune critique à l'égard de Park. Frazier reproche cependant implicitement à Park une insuffisante attention aux actions à dimension politico-économique de la communauté blanche expressément destinées à contrôler la communauté noire, notamment en matière d'habitat, d'emploi, etc.

25 Frazier avait notamment dans les années vingt collaboré à la revue *Messenger* fondée par le journaliste et leader syndical A. Philip Randolph qu'on peut qualifier de marxiste indépendant (sur les convictions politico-sociales de Frazier voir Platt, 1991).

26 Frazier, rappelons-le, a enseigné différentes matières, puis a été professeur de travail social à Atlanta avant d'entreprendre une thèse en sociologie à l'Université de Chicago.

27 Selon son témoignage, Hughes arriva à Montréal avec deux hypothèses concernant les canadiens francophones, qui découlaient de sa formation à l'Université de Chicago : 1°) les francophones étaient un groupe d'immigrants en cours d'assimilation ; 2°) ils constituaient une minorité nationale. Hughes renonça rapidement à la première affirmation, à laquelle adhéraient « spontanément » certains de ses étudiants (des anglophones). À travers ses lectures, il découvrit que les francophones n'étaient pas une minorité revendiquant le rattachement à la France ou leur autonomie politique : ils revendiquaient avant tout l'autonomie culturelle et l'égalité avec les anglophones. La culture anglophone ne leur apparaissait pas supérieure à la leur et rien n'indiquait qu'ils adhéraient à l'idée qu'une culture nationale uniforme était souhaitable ou inévitable.

28 Des comptes rendus partiels de ces recherches furent publiés — Hughes, 1946 a ; 1946 b ; Hughes, Hill, 1946 — mais non l'ouvrage final que Hughes envisageait d'écrire, dont on trouve cependant un plan et des esquisses dans les archives de Hughes à l'Université de Chicago : voir les cartons 98 et 99. Dans le carton 98, dossier 9, se trouve notamment un « Plan for race in industry book ».



Bibliographie

ADORNO Theodore, W., FRENKEL-BRUNSWICK Else, LEVINSON Daniel and SANFORD R. (1950) *The Authoritarian Personality*, New York, Harper and Brothers.

BAHR Howard M., JOHNSON Theodore J. and SEITZ Ray M. (1971) « Influential Scholars and Works in the Sociology of Race and Minority Relations, 1944-1968 », *The American Sociologist*, 6 (4), pp. 296-298.

BLASSINGAME John W. (1972) *The Slave Community. Plantation Life in the Antebellum South*, New York, Oxford University Press.

CHICAGO COMMISSION OF RACE RELATIONS (1922) *The Negro in Chicago. A Study of Race Relations and a Race Riot in 1919*, Chicago, University of Chicago Press.

DU BOIS William, BURGHARDT E. (1899) *The Philadelphia Negro : A Social Study*,

Philadelphia, The University of Pennsylvania Press.

FRAZIER E. Franklin (1925) « Durham : Capital of the Black Middle Class », in Alain Locke (ed) : *The New Negro*, New York, A. and C. Boni, pp. 333-340.

FRAZIER E. Franklin (1928) « La Bourgeoisie Noire », *Modern Quarterly*, 5 (November) ; also in V. F. Culverton (ed) : *Anthology of the Negro Literature in America*, New York, The Modern Library, 1930 : 329-388.

FRAZIER E. Franklin (1932) *The Negro Family in Chicago*, Chicago University of Chicago Press.

FRAZIER E. Franklin (1939) *The Negro Family in the United States*, Chicago University of Chicago Press.

FRAZIER E. Franklin (1940) *Negro Youth at the Crossways : Their Personality Development in the Middle States*, Washington, (DC) American Council of Education.

FRAZIER E. Franklin (1949 a) *The Negro in the United States*, New York, MacMillan.

FRAZIER E. Franklin (1949 b) « Race Contacts and the Social Structure », *American Sociological Review*, 14 (1), pp. 1-11.

FRAZIER E. Franklin (1953) « Theoretical Structure of Sociology and Sociological Research », *British Journal of Sociology*, 4 (December), pp. 292-311.

FRAZIER E. Franklin (1955) *Bourgeoisie Noire*, Paris, Plon.

FRAZIER E. Franklin (1957) *Race and Culture Contacts in the Modern World*, New York, A Knopf.

FRAZIER E. Franklin (1962) « Conditions of Negroes in American Cities », *Transactions of the Fifth World Congress of Sociology*, Washington, DC, Vol III, pp. 133-139.

FRAZIER E. Franklin (1964) *The Negro Church in America*, New York, Schocken (Liverpool University Studies in sociology).

GILKESON John S. (1995) « American Social Scientists and the Domestication of "Class" 1929-1955 », *Journal of The History of The Behavioral Sciences*, 31 (July), pp. 331-346.

GUTMAN Herbert G. (1976) *The Black Family in Slavery and Freedom*, Oxford, Basic Blackwell.

HERSKOVITS Melville J. (1941) *The Myth of the Negro Past*, New York, Harper and Brothers. Trad. F. *L'Héritage noir : mythe et réalité*, Paris, Présence africaine, 1966.

HUGHES Everett C. (1943) *French Canada in Transition*, Chicago, University of Chicago Press. (Traduction française par Jean-Charles Falardeau : *Rencontre de deux mondes. La Crise d'industrialisation du Canada Français*, Montreal, Parizeau, 1945 ; réédition en 1972 par Les Éditions du Boreal Express, Montreal).

HUGHES Everett C. (1945) « Dilemmas and Contradictions of Status », *American Journal of Sociology*, 50 (5) : 353-59. (Traduction française in *Le Regard sociologique*, Paris 1995, Éditions de l'EHESS, pp. 187-197).

HUGHES Everett C. (1946 a) « The Knitting of Racial Groups in Industry », *American Sociological Review*, 11 (5) : 512-19. (Traduction française in *Le Regard sociologique*, Paris 1995, Éditions de l'EHESS : 251-263).

HUGHES Everett C. (1946 b) « Race Relations in Industry », in W. F. Whyte (ed.) : *Industry and Society*. New York, McGraw-Hill, 1946, pp. 107-122.

- HUGHES Everett C. (1963 a) « The Natural History of a Research Project : French Canada », *Anthropologica*, 5 (2), in Hughes, 1971, pp. 530- 542.
- HUGHES Everett C. (1963 b) « Race Relations and the Sociological Imagination », *American Sociological Review*, 28 (6): in Hughes, 1971, pp. 478-495.
- HUGHES Everett C. (1971) *The Sociological Eye. Selected Papers*, Chicago, Aldine.
- HUGHES Everett C., MACGILL HUGHES Helen (1952) *Where Peoples Meet : Racial and Ethnic Frontiers*, Glencoe, The Free Press.
- HUGHES Everett C., HILL, MOZELL C. (1946) « The Negro Man and his Work. Social Differentiation among the Negro Male Worker », *The Southwest Journal*, 1946, 2 (2), p. 129-139.
- HUGHES Everett C., HILL, MOZELL C. (1985) *Hull House Maps and Papers, by Residents of Hull House, a Social Settlement. A Presentation of Nationalities and Wages in a Congested District of Chicago, Together with Comments and Essays on Problem Growing out of the Social Conditions*, New York, Crowell.
- KARL Barry D. (1983) *The Uneasy State. The United States from 1915 to 1945*, Chicago, University of Chicago Press.
- LAL Barbara Ballis (1983) « Perspectives on Ethnicity : Old Wine in New Bottles », *Ethnic and Racial Studies*, 6 (2), pp. 154-173.
- LAL Barbara Ballis (1990) *The Romance of Culture in an Urban Civilization. Robert E. Park on Race and Ethnic Relations in Cities*, London, Routledge.
- LYMAN Stanford M. (1972) *The Black American in Sociological Thought*, New York, Putnam.
- LYMAN Stanford M. (ed.) (1992) *Militarism, Imperialism and Racial Accomodation. An Analysis and Interpretations of the Early Writings of Robert E. Park*, Fayetteville, The University of Arkansas Press.
- MCKEE James B. (1993) *Sociology and the Race Problem. The Failure of Perspective*, Urbana (Ill.), University of Illinois Press.
- MATTHEWS Fred H. (1977) *Quest for an American Sociology : Robert E. Park and the Chicago School*, Montréal Mc Gill-Queen's University Press.
- MYRDAL Gunnar (1944) *An American Dilemma : The Negro Problem and Modern Democracy*, New York, Harper and Row.
- PARK Robert E. (1913) « Negro Home Life and Standards of Living », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 49 (September), pp. 147-163, in Lyman 1992, pp. 262-275.
- PARK Robert E. (1922) *The Immigrant Press and Its Control*, New York, Harper.
- PARK Robert E. (1926) « Our Racial Frontier on the Pacific », *Survey Graphic*, LVI (May), pp. 192-96 (in *Race and Culture*, Glencoe, Illinois, The Free Press, 1950, pp. 150).
- PARK Robert E. (1930 b) « Social Assimilation », *International Encyclopaedia of Social Sciences*, vol 2, pp. 281-283.
- PARK Robert E. (1939 b) « The Nature of Race Relations », in Edgar T. Thompson (ed), *Race*

Relations and the Race Problem, Durham, Duke University Press, pp. 3-45, in *Race and Culture*.

PARK Robert E. (1950-1955) *The Collected Papers of Robert Ezra Park*, ed by Everett C Hughes, Charles S. Johnson, Jitsuichi Masuaoka, Robert Redfield, Louis Wirth, Glencoe (Ill) : Free Press; Vol 1, *Race and Culture*, 1950; Vol II, *Human Communities : The City and Human Ecology*, 1952 ; Vol III, *Society : Collective Behavior, News and Opinion, Sociology and Modern Society*, 1955.

PARK Robert E., BURGESS Ernest (1921) *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press.

PARK Robert E., MILLER Herbert A (1921) *Old World Traits Transplanted*, New York, Harper.

PLATT Anthony M. (1991) *E. Franklin Frazier Reconsidered*, New Brunswick, Rutgers University Press.

RAUSHENBUSH Winifred (1979) *Robert Park. Biography of a Sociologist*, Durham, Duke University Press.

SCHNAPPER Dominique (1998) *La relation à l'autre*, Paris, Gallimard.

SINGER L. (1962) « Ethnogenesis and Negro-Americans Today », *Social Research*, 29 (4), pp. 419-432.

STEINBERG Stephen (1981) *The Ethnic Myth. Race Ethnicity, and Class in America*, Boston, Beacon Press.



Pour faire référence à cet article

Chapoulie Jean-Michel (2002). "La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races". *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 18, Numéro 3, p. 9-24. Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document1600.html>

imprimer 

signaler par mail 

[Accueil](#) > [Sommaires](#) > [Volume 18](#) > [Numéro 3](#) > [Articles](#) > [Article](#)

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752
MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers
Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68
<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#) 
[signaler par mail](#) 
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)

Recherche

La REMI adhère à



Article

Migration et tradition pragmatique en sociologie : une relation nécessaire ?

 par [Pierre Tripier](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Pierre Tripier : Professeur émérite de Sociologie, Laboratoire Printemps, Université de Versailles-Saint Quentin-en-Yvelines, 47-49 Boulevard Vauban, 78045 Guyancourt Cedex.

Mots-clés : [Assimilation](#) , [Concept](#) , [Identité collective](#) , [Recherche](#) , [Relations interculturelles](#) , [Sociologie](#) , [Ville](#) , [Ville](#)

Résumé : La sociologie pragmatique s'est formée aux États-Unis en voyant le fondement de la vie collective dans la constitution de la personnalité de chacun par l'interaction avec les autres. C'est à partir de ce noyau social que les règles, mœurs et institutions deviennent intelligibles. Cette approche s'éloigne de toute transcendance : elle privilégie les données faibles, qui proviennent des processus d'apprentissage et des comportements individuels. Pour cette sociologie, la situation de l'Amérique du Nord qui voit des bateaux entiers débarquer des paysans fuyant les communautés rurales européennes et s'adapter à un univers inconnu : la ville nord-américaine, constitue un vrai laboratoire des conduites humaines. On y trouve en germe une vision territoriale des relations à autrui se manifestant dans les concepts de définition de la situation, compétition, conflit, accommodement et assimilation. Ils forment la trame légère d'une sociologie compréhensive et vivante.

Abstract : Is there a Necessary Relationship between Migrations and the Pragmatic Tradition of Sociology ? -- North American pragmatic sociology assumes collective life as being the effect of relationship between selves who build themselves in the interaction with others. Rules, mores and institutions grow up from this first social knot. This conceptualization of society doesn't need any transcendence and makes use of weak data, like learning processes and behavior of individuals. US conjuncture at the beginning of Twentieth Century was a laboratory situation to study human behavior. When boats came full of European peasants fleeing their rural communities and adapting themselves to an unknown situation : north American cities. To understand this situation a territorial vision of the relationship between self and others is needed. This vision requires concepts like definition of the situation, competition, conflict, accommodation and assimilation. These concepts frame a living and comprehensive sociology.

Extracto : ¿ Es necesaria la relacion entre las migraciones y la tradicion pragmatica en sociologia ? -- Los fundamentos de la sociología pragmática norte americana toman sus raíces en el principio según el cual la vida colectiva se funda ante todo sobre el encruce de las personalidades, quienes se construyen en la interacción con otros. Si se tiene en cuenta esta origen, las reglas, costumbres e instituciones parecen derivadas de este núcleo social primero. Esta manera de pensar la sociedad se separa de toda trascendencia y utiliza sobre todo datos frágiles, los cuales nacen en los procesos de aprendizaje y en las conductas individuales. Para esta sociología, la situación de los Estados Unidos a principios del siglo veinte, la llegada de buques enteros de campesinos europeos huyendo sus comunidades rurales y adaptándose a la ciudad norte americana, un universo desconocido de ellos, constituye un verdadero laboratorio para estudiar las maneras de ser humanas. Permite el nacimiento de una visión territorial de las relaciones al otro, que produce los conceptos de definición de su situación, de competición, conflicto, acomodación y asimilación. Estos conceptos construyen el marco de una sociología dinámica y comprensiva.



Sommaire

[Le sens de la dynamique historique](#)

[Compétition, conflit, accommodement, assimilation](#)

[Conclusion](#)



Texte intégral

Rompant avec une première époque de la sociologie américaine (Vidich et Lyman, 1985), où l'état normal des comportements individuels et collectifs était l'adhésion sans réserve au christianisme réformé, l'esprit pragmatique est séculier et doit aller à la recherche des faits, sans s'embarrasser de leurs principes logiques :

« Aux débuts des années mil huit cent soixante-dix un noyau de jeunes gens de Old Cambridge prirent l'habitude de se réunir régulièrement et se nommèrent, mi par ironie, mi par défi "Le club de métaphysique", car l'agnosticisme était alors fortement partagé et s'attaquait superbement à toute métaphysique. [...] Chauncey Wright, qui était alors considéré comme une célébrité en philosophie, ne manquait pas une seule de nos réunions. J'étais sur le point de l'appeler notre coryphée, mais il pourrait mieux être décrit comme notre maître en boxe, que nous — particulièrement moi — affrontions en recevant de lui de sérieux horions. [...] Wright, James et moi étions des scientifiques, analysant les doctrines métaphysiques à partir de leur aspect scientifique plutôt qu'examinant leurs architectures idéelles. Le genre de notre pensée était très anglais. J'étais le seul à avoir été initié à la philosophie par la lecture de Kant, [...] mais même mes idées avaient l'accent anglais. [...] Nos échanges métaphysiques étaient confiés à des mots volants [...] aussi, lorsque le club devait se dissoudre, j'écrivis un petit essai dans lequel je compilais certaines des idées que j'avais défendues lors de nos rencontres, sous le titre de "pragmatisme". [...] Ce papier fut reçu avec

une chaleur inattendue (par le public) » (Pierce, 1935 : 1-157).

Parmi ces jeunes gens, l'un fera une très brillante carrière judiciaire puisqu'il achèvera son existence professionnelle à quatre-vingt onze ans en quittant la Cour Suprême des États-Unis dont il fut juge pendant 30 ans. Il s'agit d'Oliver Wendell Holmes Jr., qui semble à bien des égards important pour notre propos puisqu'il entreprendra une des premières études pragmatiques sur le droit et, pour répondre à cette question établit ce qui sera un modèle pour l'étude des professions. Holmes s'est rendu célèbre jusqu'aujourd'hui, où il sert de référence dans les analyses sur l'évolution du droit aux États-Unis, par la phrase d'ouverture de son ouvrage *The Common Law* : « L'évolution de la loi n'a jamais été logique : elle est le fruit de l'expérience » (Maclouf, 2000). Il défend le point de vue suivant : beaucoup de commentateurs de la loi considèrent celle-ci comme dépendante de la volonté du souverain et reposant sur une logique qui lui est propre, la logique juridique. Mais il faut renverser cette proposition, car la loi dépend en définitive, dans la conception américaine, de ce que décident les juges. C'est donc une étude à la fois cognitive dans la mesure où interviennent leurs conceptions de la doctrine et de l'opportunité, de la situation dans laquelle ils jugent et s'est déroulé l'incident jugé ; et professionnelle, dans la mesure où la façon dont la loi sera dite, donc évoluera, est incompréhensible si on ignore comment se compose et se recrute le milieu même des juges .

Pour Holmes, « *la loi est ce qui est accepté et renforcé par la cour de justice. Il ne s'agit pas de la volonté du souverain mais ce que les juges prétendent qu'il est (..) la seule question pour les avocats et procureurs est la suivante : comment le juge va agir ?* » (Mills, 1964 : 110). Il nous paraît que dans cette démarche est annoncée une sociologie s'éloignant des types idéaux construits pour justifier l'existence, individuelle ou collective, d'une profession.

En effet nous quittons ici les impératifs déontiques pour des points de vue empiriquement plus faciles à vérifier et on marque bien, en même temps, la différence entre un monde de principes moraux et institutionnels et le monde effectif dans lequel se déroulent les activités humaines : si la corporation des juges dit qu'elle obéit à la volonté du souverain et à la logique juridique, le chercheur pragmatiste doit comprendre comment cette obéissance et cette logique sont mises en œuvre, en chemin il découvrira que le juge réinterprète ce rôle, au vu de son expérience et de sa lecture de la loi et pourra s'interroger sur les pourquoi et comment d'une rhétorique d'affirmation de son rôle qui en donne une version idéale.

Cette insistance sur les pratiques va marquer la dernière polémique opposant les tenants de la tradition de Chicago et le courant structuro-fonctionnaliste, incarné avant tout par Parsons. En effet, les premiers travaux de cet auteur, jusque et y compris sa « somme » sur le système social (Parsons, 1951) sont pleins de polémiques sous-jacentes visant à imposer une sociologie plus déductive fondée sur ce que les économistes appellent une « réalité stylisée », c'est-à-dire un type idéal, une version épurée des faits collectifs, des processus et des dynamiques historiques. Le fondement de ces discussions se trouve dans un affrontement avec les théories de Mead et leur « noyau dur », celui de l'« atome de socialité ».

On se souvient en effet que l'approche de Mead établit une théorie générale de l'ordre social qui, loin de traiter la société comme une structure, une totalité, part du plus petit segment social possible, la relation entre deux individus, selon un raisonnement qui se résume ainsi :

– l'« atome de sociabilité », premier lien social, est schématisé par une « conversation de gestes » dans laquelle un individu (homme ou animal) fait un mouvement vers un second

individu, que celui-ci interprète, dont il anticipe la suite et auquel il répond.

– Cette conversation muette suppose que le système nerveux central ait enregistré les informations permettant l'interprétation et l'anticipation du geste d'autrui.

– Aucune information sur le monde extérieur n'est disponible chez le nouveau-né. La relation avec autrui constitue son stock d'informations, construit sa façon d'être au monde, de vivre en communauté, d'agir.

– C'est sa capacité à jouer avec les règles de vie en commun, d'inventer des réponses à une situation, d'être à la fois « moi », (répondre aux injonctions de l'« autrui généralisé » qu'est la communauté dans laquelle il vit), et à la fois « je » (construire, à partir de ces réponses routinières, des actions inédites) qui distingue l'homme de l'animal. Les conversations entre « je » et « moi » forment le « soi », c'est-à-dire l'être humain tel qu'il est effectivement.

« Le soi est moins une substance qu'un processus par lequel la conversation par gestes a été intériorisée par l'organisme. Ce processus n'existe pas par lui-même ; il est simplement une phase de toute l'organisation dont dépend l'individu. [...] Le processus qui lie un organisme aux autres dans les interactions qui se déroulent constitue le soi, dans la mesure où ce processus est transporté dans la conduite de l'individu par la conversation du "je" et du "moi". [...] (Chez l'homme), le processus social, avec ses différentes implications, est réellement assumé dans l'expérience de l'individu ; ainsi, ce qui a lieu se réalise avec plus d'efficacité (que chez l'animal), car, en un sens, l'individu l'a déjà répété.

La nature même de la conversation par gestes demande que l'attitude de l'autre soit modifiée par celle du premier qui réagit au stimulus de cet autre. Dans la conversation par gestes entre animaux, on peut noter ce jeu d'attitudes car l'individu non seulement s'adapte à celle des autres, mais encore les modifie. La réaction d'un individu, dans une telle conversation par gestes, transforme continuellement, à quelque degré, le processus social lui-même. C'est cette modification du processus qui est du plus grand intérêt dans l'expérience de l'individu. Il adopte l'attitude d'autrui envers son propre stimulus, et, en l'adoptant, il remarque qu'il modifie sa réaction, laquelle, à son tour, conduit à de nouveaux changements [...].

Aucun individu ne peut réorganiser toute la société ; mais l'homme affecte continuellement la société par sa propre attitude, parce qu'il prend l'attitude du groupe envers lui et y réagit » (Mead, 1963 : 152-153).

Une fois finies les années d'apprentissage, les conversations entre « moi » et « je » s'estompent. Le « soi » achevé s'interprète lui-même en tant que « je », interprète son action comme simple invention ou réaction à la situation, en gommant tout ce qui, dans cette action, est redevable des interactions avec autrui, à cet immense stock de connaissances, règles, normes, manières de voir, de ressentir et d'agir qui lui ont été, partiellement, transmises par son entourage.

Ce mouvement de « naturalisation », d'« enfouissement » des règles de conduite intériorisées préside aux interprétations individualistes de l'action, expliquant pourquoi l'ordre social apparaît sous la forme de relations individuelles ; ordre existant avant les individus, même si ceux-ci, grâce à leur créativité, le bouleversent.

La théorie de Mead explique, à partir de cet atome social, la permanence et le changement dans une société ; la permanence par le renforcement que chaque communauté donne à ses actions répétitives en les instituant ; le changement car chaque communauté (qu'il appelle aussi autrui généralisé) se transforme (1) dans l'interaction avec les autres communautés (2) grâce à la créativité de ses membres mais aussi aux relations qu'ils entretiennent en se rencontrant.

Considérant que chacun est le fruit des interactions qu'il a vécues, au moins pendant les années d'apprentissage, les chercheurs de Chicago auront tendance à transposer les contraintes que Darwin avait jugées majeures dans l'analyse sociologique élaborée par Mead. Les ressources territoriales, les phénomènes de nombre, d'invasion et de rejet deviendront pour eux des variables fortes dans l'explication des phénomènes sociaux.

Mais la qualité des groupes compte aussi ; une qualité qui n'est pas seulement héréditaire puisqu'elle se construit aussi dans de multiples interactions. Comme l'avait pressenti Darwin, celles-ci forgent la particularité des individus, des groupes et des communautés. Aussi jouent-elles, pour les groupements humains, le rôle du hasard ; elles permettent à ces groupements de se doter de qualités potentielles, utilisées, peut-être plus tard, si l'environnement change, si un danger, une invasion, un conflit, les menacent.

Les interactions avec autrui ne sont pas seulement d'ordre conflictuel, menaçant. Pour Park et ses disciples, le conflit n'est qu'un moment dans la relation entre les groupes et entre les personnes, car peuvent survenir d'autres relations, de transaction, d'accommodement réciproque, ou cette assimilation, cette disparition des différences, cette culture nouvelle née de l'interaction, que le « *Melting Pot* » américain illustre si bien.

Le modèle de l'atome de sociabilité joue son rôle ici dans le contact avec des voisinages, des métiers, des pédagogies différents. L'image d'une communauté unique d'un « autrui généralisé » monolithique laisse la place à la présence de plusieurs communautés, de plusieurs milieux et d'une multitude de « mondes ». On ne peut pas expliquer la réaction d'une personne devant une autre personne en termes généraux, il faut se référer à son parcours antérieur, à son expérience. Elle lui permettra de définir la situation dans laquelle elle se trouve, et dans laquelle se trouve son vis-à-vis. Cette définition de la situation (de soi et de l'autre), organise les relations entre les personnes mais aussi entre les groupes, vicinaux, ethniques ou professionnels.

La définition de soi et des autres permet de comprendre la façon dont chacun va agir et réagir dans une situation de co-présence et comment vont se créer ainsi de la coordination et de la désorganisation provenant de la compréhension, du malentendu ou de l'incompréhension de la façon dont l'autre définit la situation.

Ceci explique aussi que se développent, notamment dans les villes, des mécanismes d'apprentissage qui empiètent très loin sur l'âge adulte. On doit ainsi voir dans l'insistance que mettent les chercheurs de l'École de Chicago à étudier les immigrants non seulement un reflet

de la situation contemporaine du peuplement des États-Unis, mais aussi une excellente illustration de leur théorie.

Le migrant, qui est en période d'apprentissage plus longtemps que d'autres, permet d'examiner, chez lui et grâce à lui, de façon presque expérimentale, comment se transforme une personnalité, déjà adulte, au contact d'autres communautés.

Donc les individus, les groupes font preuve de créativité, tout en se modifiant au contact des autres. Ils se dotent, sans le savoir peut-être, de traits culturels qui joueront leur rôle lorsqu'il faudra affronter le changement ou qui les empêcheront de le faire.

On rejoint ici l'autre versant de la sociologie pragmatique : donner de l'importance au temps et à son caractère irréversible. Transposée à l'échelle humaine cette préoccupation temporelle permet de mieux situer les analyses interactionnistes : si ce sont les interactions et la créativité des individus et des groupes qui expliquent leur survie ou la position qu'ils occupent, dans l'espace géographique ou social, il ne saurait y avoir d'explication sociologique d'une situation, d'un événement, sans l'élucidation des interactions qui l'ont produit. L'analyse sociologique est historique.

C'est contre ce point de vue que va se révolter Parsons. En effet, cette sociologie meadienne interdit tout propos généralisateur puisqu'elle sous-estime très largement deux des ressorts de l'universalisme sociologique conçu par lui : le langage et les institutions.

Dans ses exposés, Mead mélange allègrement des exemples animaux et des exemples humains ; il montre, contre bien des tendances de la biologie de son époque que certaines parties de ce que l'on appelle l'instinct animal est en fait un apprentissage, faits désormais reconnus grâce aux énormes progrès de l'éthologie. Mais ceci constitue pour Parsons un crime de lèse majesté, aussi propose-t-il de substituer au modèle de l'atome de sociabilité, celui de la « double contingence » :

« Toute analyse empirique de l'action suppose la prise en compte des capacités biologiques. [...] même les orientations de l'action les plus élémentaires du niveau animal suppose un début de symbolisation [...]. Au niveau humain un pas est fait de l'action orientée par les signes à la vraie symbolisation. [...] Dans les situations classiques d'apprentissage animal, celui-ci est devant des alternatives entre lesquelles il fait une sélection et développe des attentes que certaines indications viennent confirmer. [...] Quels que soient les origines et les développements des systèmes de symboles il est certain que l'élaboration des systèmes élevés de l'action humaine ne sont pas possibles sans un système symbolique relativement stable. [...] Ce système symbolique partagé qui fonctionne en interaction est ce que nous appelons une tradition culturelle » (Parsons, 1951 : 9-11)

À partir de ces prémices, Parsons va proposer d'analyser l'interaction dans une relation entre rôle et status, eux-mêmes organisés par un système culturel, lequel se maintient grâce à l'action des institutions. Il n'est pas étonnant que dans ce schéma le système social devienne complètement synchrone, il n'a aucune dynamique propre, celle-ci lui vient de l'extérieur, dans un mouvement linéaire d'évolution. Mais l'insistance sur les rôles et status, sur les

institutions et la culture conduit à surestimer les règles formelles, les présupposés et injonctions culturelles. Dans son illusion de pouvoir tenir un discours exhaustif sur la société et son évolution, le sociologue structuro-fonctionnaliste durcit les réalités tout en les appauvrissant, en les réduisant à leur idéal ou à leur stéréotype.

A contrario, le courant de l'École de Chicago s'inscrit dans une démarche synthétisée par cet extrait de Simmel :

« Le moment présent dans l'évolution de la science sociale semble correspondre à l'état où se trouvèrent les sciences de la vie organique lors des commencements des recherches microscopiques. Jusqu'alors les recherches avaient été limitées aux organes corporels se distinguant nettement et ayant une certaine grandeur, organes dont la fonction et les formes présentaient des différences accusées. À ce moment-là pour la première fois se révéla la liaison qui existe entre le processus vital et les plus petits des éléments qui leur servent de base, les cellules ; et en même temps se révéla l'identité existant entre celui-ci et les actions innombrables et continues qui se produisent entre ces éléments.

Ce n'est qu'en approfondissant la façon dont les cellules s'attirent ou se repoussent, se détruisent les unes les autres ou produisent entre elles des réactions chimiques que l'on peut graduellement comprendre comment un corps prend sa forme, la conserve ou l'altère. Une science ne tenant compte que du cœur et des poumons, de l'estomac et des reins, du cerveau et des organes moteurs, grands organes dans lesquels les acteurs essentiels de la vie et leurs réciprocitys d'action se sont réunis en des formes distinctes et des fonctions macroscopiques, n'aurait jamais pu concevoir l'ensemble de la vie [...]. Aujourd'hui la science sociale en est généralement encore à cette période où elle observe seulement les plus grandes formes sociales, celles qui sautent aux yeux, et c'est en se basant sur celles-ci qu'elle veut édifier dans son ensemble la connaissance de la vie sociale... » (Simmel, 1981 : 223-224).

Ainsi, il existe dans la vie collective des données faibles ou molles et des données fortes ou dures. Toutes les données, qui sont produites en relation avec des phénomènes institués, légalisés, juridicisés, qui se rapprochent davantage des textes que des pratiques peuvent être considérées comme dures. Socialement situées, elles donnent lieu à des comptages, des mesures, on en suit les proportions. On en repère statistiquement l'évolution. Dans l'état collectif qui précède une action ou qui forme son contexte, les institutions, les lois, les mœurs et les coutumes sont considérés comme ayant un poids spécifique de grande importance. Nous considérons qu'ils pèsent autant que les contraintes comme la rareté des ressources ou le nombre de concurrents. Cependant les résultats collectifs de recherche ont montré, que c'est en étudiant les processus mis en place par ces lois, ces règlements et ces institutions que l'on comprenait leur fonctionnement, plutôt qu'en les interrogeant directement. Ce qu'apporte l'approche pragmatiste n'est pas une négation des données fortes mais de leur relative importance. Ce point avait déjà été développé par Darwin, quand il avait remarqué que ce ne sont pas les caractéristiques les plus visibles d'une famille qui distinguent les espèces qui la composent. En somme que les traits différenciateurs sont souvent des données faibles ou muettes.

Il en serait de même dans l'écologie humaine, les faits les plus visibles, ceux qui sont codifiés dans les lois et règlements, qui auraient les honneurs des philosophies politiques et, de ce fait, tiennent le haut de la scène, ne seraient pas les plus importants dans le mouvement historique étudié par les approches pragmatistes. Un prodigieux exemple de ce qui est ici avancé a été développé par J.P. Briand et J.M. Chapoulie dans leur ouvrage sur le primaire supérieur. Alors que, pendant soixante-dix ans, une discussion enflammée porte sur la scolarisation des garçons, c'est l'éducation des filles, leur entrée dans le primaire supérieur, qui sera grosse de la modernisation ultérieure de la société et de la place relative des familles. À l'époque, ce processus est muet, un structuro-fonctionnaliste ne l'aurait jamais perçu (Briand et Chapoulie, 1994).

Dans cette démarche pragmatique, la découverte est valorisée, or celle-ci consiste avant tout à faire parler des données muettes, à considérer symétriquement les données faibles et les données fortes.

Le sens de la dynamique historique

Comment rendre compte de façon pragmatiste du mouvement historique sans tomber dans d'énormes banalités, sans faire penser que le destin des peuples consiste à suivre la voie tracée par les plus riches d'entre eux ou attendre l'épuisement du concept d'une époque pour voir apparaître la suivante, ou le passage d'un mode de production à un autre ? Pour mieux illustrer ce qui se jouerait dans la dynamique historique, rappelons que, dans le sens de l'avancement des sciences évoqué par Simmel, celles de la nature ont progressé en s'intéressant aux individualités. E. Mayr nous le rappelle : en biologie « *on a très rarement affaire à des classes d'identité, presque toujours on doit étudier des populations consistant en individus, chacun unique à sa façon. Cela est vrai à tous les niveaux hiérarchiques : de la cellule aux éco-systèmes de nombreux phénomènes biologiques sont caractérisés par des variances élevées. La vitesse d'évolution ou les taux de spéciation diffèrent d'un cas à l'autre par trois à cinq ordres de grandeur, degrés rarement atteints par les objets du monde physique...* » (Mayr, 1989 : 394) et que ne pourrait-on dire de l'espèce humaine ?

L'approche pragmatique du devenir historique sera donc individuelle : c'est en suivant les parcours des personnes, la façon dont ils avancent dans leur chemin vocationnel, les coïncidences de leur cycle de vie avec les événements de la vie privée et publique, professionnelle et familiale que l'on va le mieux parler des mouvements historiques.

Dans les itinéraires biographiques apparaissent les efforts infructueux et ceux couronnés de succès, le roman des vaincus et celui des vainqueurs, la succession des familles dans des places et leurs départs dans d'autres status, les mouvements des personnes dans les villes et leur passage de quartier en quartier. Parce qu'on étudie des individualités en mouvement, on résout le problème lancinant du changement social. Comme dans le « *De Motu* » de Galilée, le changement, le mouvement n'est pas conçu comme une exception mais bien l'état normal.

On saisit la dynamique de l'histoire en retraçant les sentiers parcourus par les individualités que l'on étudie. Le paysan polonais sera ainsi pisté par Thomas et Znaniecki, de son village où il vit confiné par le respect des notables et l'obéissance à l'autorité du prêtre, à la ville polonaise où, libéré de ces liens, il s'enivre de liberté et entre dans une période de désorganisation sociale, pour ensuite réorganiser ses relations aux autres dans les quartiers polonais de Chicago, reconstruisant alors, quelquefois de façon mythique, les éléments de

solidarité qu'il avait connus dans son enfance.

Sous l'influence pensée de Dewey, ce mouvement n'est pas seulement pensé comme un parcours sur une sinusoïde morale, il est aussi vu comme une évolution cognitive : « *Chaque organisme distinct, structure ou formation, chaque groupement de cellules ou d'éléments, doit être étudié comme un instrument d'ajustement ou d'adaptation à une situation environnante particulière. Son sens, son caractère, sa valeur, sont connus quand et seulement quand on détecte la nature de l'arrangement qui permet de survivre dans les conditions particulières d'une situation spécifique* » (1938 : 81).

Ce cognitivisme adaptatif semble guider l'approche des sociologues pragmatiques, ainsi Thomas et sa conception la plus centrale, celle de définition de la situation.

De tous les concepts de Thomas, c'est celui de « définition de la situation » qui a connu la plus grande postérité, probablement parce qu'il s'est trouvé relayé, dans les générations successives de sociologues, par R.K. Merton qui l'utilise dans un texte ayant trouvé grâce aussi bien aux yeux des structuro-fonctionnalistes que des partisans de l'individualisme méthodologique. Ce texte, traitant de la prédiction créatrice, commence par ces mots : « *Dans une série de travaux auxquels les universitaires sont à peu près les seuls à se référer, le doyen des sociologues américains W.I. Thomas, a formulé un théorème essentiel pour les sciences sociales : "Quand les hommes considèrent certaines situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences". Si ce théorème et ses incidences étaient mieux connus, moins rares seraient ceux qui comprennent le fonctionnement de notre société* » (Merton, 1987 : 169).

Cependant les familiers des travaux de Thomas ne manqueront pas de remarquer le caractère réducteur de la version que Merton donne de ce théorème, réduction qui a peut-être assuré son succès. En effet, pour l'auteur de *The Unadjusted Girl*, la définition de la situation ne se fait pas à l'initiative d'une personne, cette définition est à proprement parler réciproque. Quelqu'un définit une situation et agit en conséquence, mais cette définition peut se heurter à une contradiction, faite par autrui, par son entourage ou encore par les mœurs ou les lois. Elle encourt alors le risque d'être démentie ou même sanctionnée, non seulement à cause des résultats de son action mais aussi en vertu des principes qu'elle a mis en œuvre, avec la bonne foi de l'ignorance, ou la perversité de la rationalisation.

« L'individu ne trouve jamais passivement de situations toutes faites similaires à des situations passées ; il lui faut définir consciemment chaque situation comme étant similaires à certaines situations passées s'il veut lui appliquer la même solution [...]. Et c'est précisément ce que la société attend lorsqu'elle exige de lui une organisation de vie stable. [...] L'uniformité de comportement est une uniformité de règles observées consciemment » (Thomas et Znaniecki, 1998 : 59).

C'est probablement parce que la sociologie doit prendre en compte de façon importante les aspects cognitifs, les façons de concevoir la définition de la situation par chacun, qu'elle peut rendre compte à sa façon des véritables dynamiques historiques :

C'est justement pour restituer cette histoire en acte que R.E. Park, ancien journaliste, ancien secrétaire d'un leader noir, insistait pour que les étudiants et les chercheurs connaissent le

monde extérieur, se transforment en capteurs, en transporteurs de celui-ci, qu'ils aillent partout, qu'ils multiplient les rencontres, et particulièrement dans les mondes avec lesquels ils n'étaient pas familiers : « *Je veux que vous crottiez vos chaussures dans la boue du slum (quartier des mendiants et des nouveaux immigrants) et que vous les essuyiez dans les moquettes de Gold Coast* » (quartier des milliardaires), disait-il en se méfiant de ceux qui étudiaient les couches sociales moyennes, pas assez dépaysantes.

La tradition du travail de terrain « décalé » à la manière des classifications de Darwin se maintiendra à Chicago puisqu'à la génération suivante E. Hughes recommandait : « *Si vous voulez étudier le médecin, consultez son plombier, si vous voulez vous renseigner sur la prostituée, interrogez l'infirmière qui la soigne* » (Bulmer, 1984)

Park faisait peu de théories, mais avait de fortes convictions morales ce qui n'est pas étonnant pour un fils de pasteur. Il avait toujours l'impression qu'un étudiant ou un chercheur, lui apportant une information inédite, viendrait défaire une théorie trop bien agencée. Ses chercheurs étaient des gens d'expérience, ancien camionneur, ancien chef de bande, ancien travailleur social spécialisé dans les gangs ; il recevait également des élèves frais émoulus de Chicago et des marginaux, avec une préférence pour ces derniers.

E. Burgess, qui partageait avec lui la direction du Département, était lié aux milieux huppés de Chicago, dont les dons avaient permis la création de la première revue de sociologie des USA, pendant longtemps la seule qui servit de moyen d'expression à la société savante l'*American Sociological Association*. Ces dons permettaient de posséder une des meilleures bibliothèques où les sciences de la vie étaient aussi bien représentées que les sciences sociales et humaines, de publier aussi les thèses des étudiants et les travaux de chercheurs, de remarquables monographies qui restent encore comme des classiques. Quelques-unes sont traduites en français, comme « Le Ghetto » de Wirth ou « Le Hobo » d'Anderson.

La force d'un département dans les circonstances de Chicago était bien dans le mélange des traditions, la gradation de l'initiation, la proximité de la recherche vivante, la possibilité de la diffuser très vite, mais aussi dans l'existence d'une bibliothèque avec en stock toutes les traditions scientifiques.

Est-ce à dire que Park et Burgess n'apportèrent aucune contribution conceptuelle à la sociologie ? Il faut leur reconnaître à la fois des apports à la sociologie de la ville et de ses habitants et à la sociologie des relations intercommunautaires.

La place de cette dernière se comprend aisément dans le paysage intellectuel si l'on tient compte du moment fondateur de la nation américaine : l'arrivée sur le *Mayflower* d'une communauté puritaine, unie, égalitaire et débarquant dans un milieu étranger après avoir quitté une Angleterre hostile.

Le fait que leur nation soit issue d'une communauté dissidente imprègne jusqu'aujourd'hui les mentalités des habitants des États-Unis en leur faisant voir la ou les sociétés comme un conglomérat de communautés différentes. Cela était peut-être encore plus vrai au début du siècle quand des vagues d'immigrants, venant d'abord des pays protestants européens (Allemagne, Suède), puis des pays catholiques ou orthodoxes (Irlandais, Italiens, Polonais, Russes, Serbes, etc.) arrivaient par dizaines de milliers. Observant comment se comportent les anciens habitants vis-à-vis des plus nouveaux, les sociologues de Chicago remarquaient des régularités, dont ils pouvaient d'ailleurs suivre la réalité sur les plans mêmes de leur ville

en y reportant les mouvements de population. Ils ne pouvaient aucunement s'engouffrer dans l'opposition métaphysique qui contrastait dans les pays européens communauté et société et attribuait à la première tous les charmes de l'interconnaissance et de l'équilibre social, puisqu'ils voyaient arriver par bateaux entiers des personnes dont le seul rêve était de fuir à tout jamais leur village natal et se fondre dans les relations choisies qu'offre la ville.

Dans ce monde mouvant, soumis à un incessant flux de population, des dynamiques irréversibles et structurelles se mettent en route qui affectent les relations des personnes cohabitant sur les mêmes territoires ou sur des espaces voisins.

Ces processus d'interaction peuvent être plus ou moins antagonistes. Reprenant une distinction de Simmel, Park et Burgess distinguent quatre concepts qui les caractérisent : *la compétition, le conflit, l'accommodement et l'assimilation*.

Compétition, conflit, accommodement, assimilation

Si l'interaction est la relation structurante la plus répandue entre les humains, la compétition apparaît comme sa forme la plus générale. Il faut entendre par là une façon d'être dans une société aux ressources rares et aux actions multiples. Il y a rivalité pour s'approprier les premières et pour utiliser d'autres êtres humains pour accomplir les secondes, mais cette rivalité peut être impersonnelle, s'imposer entre des personnes qui s'ignorent, qui ne se rencontreront jamais. La compétition est l'interaction sans contact, sans intercommunication.

« La compétition tend invariablement à créer un ordre collectif impersonnel dans lequel chaque individu, étant libre de poursuivre ses propres fins, et, dans une certaine mesure, étant poussé dans cette poursuite, transforme autrui en moyen pour atteindre ses buts [...]. Ce caractère externe des relations entre humains est un aspect fondamental de la vie en société [...]. La société est faite d'individus spatialement séparés, distribués territorialement et capables de se mouvoir par eux-mêmes. Cet accès à la locomotion indépendante est la base et le symbole de toutes les autres formes d'autonomie. La liberté est avant tout liberté de se mouvoir et l'individualité est inconcevable si elle est privée de la capacité et de l'opportunité d'acquérir une expérience individuelle grâce à la conduite d'actions autonomes. [...] La compétition crée l'ordre social et écologique. Elle détermine la distribution territoriale et professionnelle des individus. Elle produit la division du travail et l'organisation de l'interdépendance des individus et des groupes » (R.E. Park et E. Burgess, 1970 : 187-189).

Si la compétition apparaît aux deux auteurs de l'École de Chicago comme une sorte de socle commun à toute humanité, ne supposant pas cependant des interactions de face à face qui puissent les modifier, il n'en est pas de même des trois autres classes de relation entre personnes : le conflit, l'accommodement et l'assimilation. Ces trois figures de l'intercommunication se trouvent dans un continuum d'apaisement, de pacification des relations. Mais cela ne veut pas dire, aux yeux de leurs auteurs, qu'il s'agisse d'une évolution irréversible. Même si l'histoire naturelle de certaines communautés ethniques aux États-Unis montre le passage du conflit à l'assimilation, il faut se garder de faire de cette conjonction historique une loi de développement, comme le montre, à l'époque de Park et Burgess, le sort

de toutes les communautés qui n'ont pas seulement des dissemblances linguistiques ou culturelles avec la majorité de la population ou son élite mais aussi des différences de pigmentation de l'épiderme. « Les contacts sociaux ne provoquent des relations conflictuelles nulle part de façon si aiguë que dans les rapports inter-raciaux, surtout quand les relations raciales sont renforcées par des différences de couleur. Nulle part non plus [...] les réponses aux contacts sociaux ne sont aussi évidentes et, dans le même temps aussi difficiles à définir et analyser » (R.E. Park et E. Burgess, 1970 : 240, Traduction : P.T.).

Dans une société, le conflit est rarement ouvert et il enrôle rarement des populations importantes numériquement. Il faut donc entendre le conflit dans un sens local et montant rarement aux extrêmes. Même si le conflit est réduit, il garde le caractère structurant que lui avait reconnu Simmel. Park et Burgess articulent ce concept à celui de définition de la situation : le conflit signifierait à chacun de quels droits il dispose, de quelle latitude il jouit, qui contrôle le territoire sur lequel il se trouve.

La lutte des classes, de Marx et de ses disciples, apparaît alors comme une forme particulière d'un conflit territorial, où la définition de la situation par le salarié, notamment les droits qu'il réclame en échange de son travail peuvent lui être contestés de façon ferme, voire brutale, par son employeur ou par L'État.

Les accommodements sont ces formes sociales qui permettent d'anticiper les dissensions et d'éviter les situations de conflit ouvert. Les accommodements sont organisés par les rites de salutation, les règles de préséance, l'intériorisation de la présence de l'autre. La situation d'accommodement est similaire à celle de l'adaptation écologique des biologistes, une co-présence d'espèces différentes leur permettant de survivre en équilibre. Mais son origine est humaine, elle s'organise sur un fond de conventions, mœurs, règles et lois qui permettent à des personnes habitées par des conceptions différentes d'occuper le même espace ou de faire appel à un juge pour qu'il les départage :

« L'accommodement est l'issue naturelle d'un conflit. Dans l'accommodement l'antagonisme entre des éléments hostiles se trouve, pour un certain temps, régulé. Le conflit, qu'il prenne la forme d'une guerre, d'une grève ou de simples échanges d'insinuations aussi polies que dévalorisantes, finit toujours, inmanquablement, dans un nouvel ordre social ou accommodement. Cet accommodement s'obtient par la modification du statut réciproque des participants au conflit » (R.E. Park et E. Burgess, 1970 : 305).

La Sociologie de Chicago, au tournant du siècle, est surdéterminée par une forte croyance dans le modèle nord-américain du « Melting pot », croyance qui, à l'instar de la recherche sur le Paysan Polonais, incite à en découvrir les dynamismes : chercher à comprendre comment l'ordre social peut naître d'une mosaïque de peuples qui, ayant abandonné leurs relations avec le pays d'origine et certaines de ses traditions, acquière peu à peu une nouvelle culture que son arrivée même ne manque pas de modifier.

L'assimilation serait ce point, qui une fois atteint, marque la fin des divergences et l'existence d'une compréhension mutuelle. Les conflits s'apaisent puisque la racine de leur existence a disparu. Désormais devenus américains, les migrants éprouvent un patriotisme encore plus brûlant que les anciens habitants et la nouvelle génération fonde ses différences sur d'autres

critères que l'ancienne appartenance nationale. Park et Burgess vont étendre à d'autres situations, plus générales, le contact provoquant l'assimilation :

« L'assimilation est un processus de fusion, d'interpénétration dans lequel les personnes et les groupes font leur les souvenirs, les sentiments et les attitudes d'autres personnes ou groupes. Comme ils partagent les mêmes expériences et la même histoire ils se trouvent unis par de mêmes repères culturels [...]. Dans l'accommodement les changements d'attitude peuvent être brusques et revêtir une forme révolutionnaire, comme on peut le constater historiquement en examinant les conversions. Par contre les modifications d'attitude dans le processus de conversion ne sont pas seulement graduelles, mais peu perceptibles dans le temps court, alors qu'elles apparaissent très importantes quand on observe une période de temps suffisamment longue. [...] Le procès d'assimilation est typiquement inconscient : une personne peut facilement être incorporée dans le mode de vie d'un nouveau groupe sans y prêter attention ni pouvoir reconstituer l'enchaînement d'événements qui l'y ont conduit » (R.E. Park et E. Burgess, 1970 : 360-361).

Conclusion

Sans avoir pu l'approfondir davantage, on voit bien comment certains traits de la philosophie pragmatiste, telle qu'elle avait été élaborée par le Club de Métaphysique de Harvard imprègnent l'approche interactionniste.

Si le monde est fait à partir d'interactions, organisées à partir des différentes définitions de la situation et des différentes réactions qu'elles suscitent, le passé est toujours présent, avec ses légendes, ses mythes, son histoire reconstruite, ses normes et ses prescriptions, mais la créativité individuelle, de nouvelles rencontres, bouleversent à tout moment l'ordre des choses. Désormais, si le passé est présent mais aussi construit par les définitions réciproques de la situation (dans lesquelles la projection sur l'avenir probable de soi et de ses vis-à-vis joue un rôle très important), toute théorie générale de la société devient alors un effort inutile.

Pour cette approche des collectifs humains, la seule certitude est que l'ordre social est fondé sur des interactions, son aspect étant à chaque fois particulier. S'il en résulte des invariants, ce sont ceux que fournissent les sciences du vivant. Seule la recherche de terrain, le stock de connaissances amassées dans des protocoles rigoureux, peut permettre des généralisations circonspectes d'une réalité aussi susceptible de changements : leur auteur n'est jamais à l'abri d'une interaction qui, lui montrant une exception, le conduirait à abandonner son modèle d'explication.

Aussi, dans cette perspective théorique, chercher à devenir un maître à penser, à dire la vérité sur le monde, à faire une théorie générale sur la société, est une entreprise trompeuse. Seule l'action, comme l'affrontement dans l'art de la guerre, condense, à un moment donné, dans un endroit donné, la réalité des choses, et son explication exhaustive suppose la maîtrise de tant de paramètres qu'elle en devient impossible.

Les interactionnistes ne nient pas les autres paradigmes ; ils se contentent de les relativiser,

de prendre avec eux une distance telle que la vision d'une bonne société disparaît. Ils ne nient ni les violences du marché, ni celles de l'exécutif tout-puissant. Ils participent aux mouvements visant une meilleure égalité, comme en témoignent les biographies de Thomas et de Park, mais la vigilance du savant doit le prémunir de substantifier les solutions proposées comme remède, dont sa propre transformation en homme politique rationnel.

Comme chacun développe l'art de se présenter à autrui, surtout dans les villes où de multiples communautés coexistent et où les individus voyagent entre plusieurs, la présentation de soi devant le sociologue fait partie de ces multiples façons d'être avec autrui, de construire son discours dans le dialogue, en guettant chez autrui des réactions favorables, de sentir l'argument légitime, l'argument séducteur. La distance que les interactionnistes prennent vis-à-vis du discours que les professions, les communautés ethniques ou locales, tiennent sur elles-mêmes a pour base ce paradigme et se confond avec la logique dialogique.

On comprend mieux pourquoi les données longitudinales, dont l'histoire de vie, jouissent d'un privilège épistémologique dans cette configuration scientifique : l'histoire de vie permet de reconstituer les interactions qui, aux yeux d'une personne, ont compté dans son existence. L'histoire de vie met en scène des groupes plus ou moins amples, en interaction, qui ont forgé une partie du destin des personnes que l'on interroge. On peut, en les contrôlant par d'autres données longitudinales, saisir les multiples ramifications qui relèvent de leurs contacts privés et publics : la genèse d'une action, d'une conviction, d'une vision du monde. L'explication historique mêle alors le subjectif et l'objectif dans une analyse déictique : elle montre la réalité du doigt.



Bibliographie

ANDERSON Nels (1993) *Le Hobo, sociologie du sans abri*, trad. F., Paris, Nathan, 305 p.

BRIAND Jean-Pierre et CHAPOULIE Jean-Michel (1994) *Les Collèges du Peuple : l'enseignement primaire supérieur et le développement de la scolarisation prolongée sous la Troisième République*, Paris, INRP, édition du CNRS et de l'École Normale Supérieure de Fontenay-Saint Cloud.

BULMER Martin (1984) *The Chicago School of Sociology*, Chicago U.P.

DEWEY John (1938) *Logique. La théorie de l'enquête*, Paris, PUF.

MACLOUF Pierre (2000) Crise de la « *common law* » et « nouvelle régulation juridique », à propos de Mary Ann Glendon et du débat sur la transformation du droit aux États-Unis, *Archives de Philosophie du Droit*, 44, pp. 333-357.

MAYR Ernst (1989) *Histoire de la Biologie : Diversité, évolution et hérédité*, trad. F., Paris, Fayard.

MEAD George Herbert (1963) *L'Esprit, le soi, la société*, trad. F. Paris PUF.

MERTON Robert King (1987) La Prédiction créatrice in *Éléments de théorie et de méthode sociologiques*, Brionne, Montfort.

MILLS C. Wright (1964) *Sociology and Pragmatism : The Higher Learning in America*, Londres,

N.Y. Galaxy Books.

PARK Robert Ezra et W. BURGESS Ernest (1970) *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago U.P.

PARSONS Talcott (1951) *The Social System*, N.Y., Free Press.

PIERCE Charles (Santiago) Sanders (1935) What Pragmatism is, in *Collected Papers* Cambridge (Mass.) Belknap Press, 5 Tomes.

SIMMEL Georg (1981) Essai sur la sociologie des sens, in *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF.

THOMAS William Isaac et ZNANIECKI Florian (1998) *Le Paysan Polonais en Europe et en Amérique*, 5 volumes dont le N° 3 (Récit de vie d'un migrant) est traduit en français, Paris, Nathan.

VIDICH Arthur J. et M. LYMAN Stanford (1985) *American Sociology : Wordly Rejections of Religion and Their Directions*, Yale U.P.

WIRTH Louis (1980) *Le Ghetto*, trad. F. Grenoble, PUG.



Pour faire référence à cet article

Tripier Pierre (2002). "Migration et tradition pragmatique en sociologie : une relation nécessaire ?". *Revue Européenne des Migrations Internationales* , Volume 18 , Numéro 3 , p. 25-40.

Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document1604.html>

imprimer 

signaler par mail 

[Accueil](#) > [Sommaires](#) > [Volume 18](#) > [Numéro 3](#) > [Articles](#) > Article

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752
MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers
Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68
<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#) 
[signaler par mail](#) 
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


Recherche

La REMI adhère à



Article

De l'urbain au social : le « cycle des relations raciales »

 par [Véronique de Rudder](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Véronique de Rudder : Chargée de recherche, Unité de Recherche Migrations et Société (URMIS). CNRS/ Universités Paris 7 et Paris 8. Université Paris 7 Denis Diderot, casier 7027, 2 Place Jussieu. 75251 Paris Cedex 05. <http://www.unice.fr/urmis-solliis>

Mots-clés : [Concept](#) , [Ecole de Chicago](#) , [épistémologie](#) , [Recherche](#) , [Relations interethniques](#) , [Ville](#) , [Ville](#)

Résumé : C'est au regard de l'orientation et de l'état de la recherche sur les relations interethniques en France que l'auteur s'interroge sur les usages que l'on peut faire aujourd'hui des analyses, des concepts et des positions scientifiques des sociologues fondateurs de l'École de Chicago. En partant de la définition du " cycle des relations raciales ", formulée par Park en 1926, et des corrections qui lui ont été apportées par la suite, l'auteur discute du rôle des conflits interethniques, de celui des politiques et des institutions, du problème de la réduction du social à l'urbain et de la société à l'État national. La portée des concepts formés par et pour la recherche et celle de la distance du chercheur à son objet sont ensuite abordées dans une perspective épistémologique.

Abstract : From the Urban to the Social : the "Cycle of Race Relations" -- The author discusses how the analyses, concepts and scientific positions of the sociologists who founded the Chicago School can be applied to research on interethnic relations in France as they exist today. Taking as her point of departure the "cycle of race relations" formulated by Park in 1926, including subsequent modifications made to the model, she examines the role of interethnic conflict, as well as that of policies and institutions. Also discussed are the problems that are inherent in the reduction of the social to the urban, on one hand, and society to the nation-state on the other. The wider significance of the concepts developed through and for the author's study, and the issue of the distance of the researcher in relation to her subject are then discussed relation to the author's epistemological perspective.

Extracto : De lo urbano a lo social : el "ciclo de las relaciones entre razas" -- Observando la orientación y el estado de las investigaciones francesas sobre las relaciones interétnicas el autor se pregunta como utilizar hoy las análisis, los conceptos y las posturas científicas de los fundadores de la Escuela de Chicago. Fundándose sobre el "ciclo de las relaciones entre razas" tal que fue planteado por Park en 1926 y las correcciones que le fueron luego añadidas, el autor discute sucesivamente del papel de los conflictos interétnicos, del de las políticas y de las instituciones y al mismo tiempo el problema de la reducción de lo social o lo urbano y de la sociedad al estado nacional. Al final el autor toma un enfoque epistemológico para valorar los límites del uso de concepciones que nacieron para la investigación y en ella, y valorar también la distancia que debería guardar el investigador con su objeto de estudios.



Sommaire

[Les types d'interaction chez Park](#)

[La théorie du « cycle des relations raciales » et ses avatars](#)

[L'empirique et le théorique](#)

[Neutralité et engagement](#)



Texte intégral

Nous voudrions ici nous interroger — à la lumière du développement des recherches en France sur les relations interétniques — sur quelques-unes des propositions théoriques de l'École de Chicago, leur actualité et leur fécondité pour la recherche contemporaine, en France tout particulièrement.

C'est, sans surprise, sur le « cycle des relations raciales », que nous nous appuyons, sans pour autant nous y restreindre. Notre objectif est de tenter de concevoir l'usage autre que commémoratif que nous pouvons avoir aujourd'hui de la façon dont nos prédécesseurs américains ont perçu et analysé (voire anticipé) le devenir des populations, « arrivantes » au sein de la société « globale ». Sans reprendre le détail de leurs propositions, certaines ayant d'ailleurs beaucoup varié entre les années dix et quarante, nous essaierons de repartir des propositions des auteurs fondamentaux, de prendre en considération les inflexions majeures de leurs propositions théoriques, pour nous interroger sur les limites de validité que nous pouvons aujourd'hui accorder à la façon dont ces auteurs ont envisagé l'incorporation des migrants et des minorités « raciales » dans la société globale, mais aussi, plus pleinement, sur leur manière de construire sociologiquement ces questions et de concevoir les moyens d'y répondre.

La ville de Chicago, comme on sait, connut en quelques années à la fois l'arrivée d'une puissante vague d'immigrants européens et — on y prête généralement moins d'attention — la « montée » massive de Noirs libérés de l'esclavage du sud vers le nord¹. L'œuvre pionnière en matière de relations entre anciens installés et nouveaux arrivants concerne les seuls immigrants polonais (Thomas et Znaniecki, 1918-1920). Mais une bonne part des propositions qui y sont exposées a formé la matrice analytique de l'étude des *Race Relations*, telles que les ont, les premiers, conceptualisées les auteurs qui se rattachent ou que l'on rattache de près ou de loin à l'École de Chicago. Il faut souligner que, contrairement à ce qui s'écrit souvent en

France, l'expression *Race Relations*, pour ces auteurs, couvre toutes les interactions entre populations majoritaires, « natives » ou « anglo-conformes » (on dirait aujourd'hui « WASP ») et toutes sortes de groupes minoritaires : étrangers, étrangers juifs, Asiatiques, Noirs - socialement définis (ou non) comme des « races » au moment où ils écrivent². La notion d'*Ethnic Relations* n'apparaîtra que plus tard et progressivement, dans le souci de distinguer la situation singulière et durablement inégalitaire des Noirs, du fait de leur couleur (ou « uniforme racial »), de celle des autres minoritaires que « seules » distinguent des pratiques culturelles associées à l'origine étrangère récente³.

C'est en général à Park que l'on attribue la contribution théorique la plus complète et la plus aboutie au champ des *Race Relations* au sein de l'École de Chicago. En fait, Park apparaît à bien des égards comme celui qui, au fil du temps, « fédère » des résultats de recherches disparates. Son apport propre, indéniable, comme son influence durable, sont directement tributaires de son rôle professoral. D'une part, il s'est, avec constance, évertué à intégrer les conclusions des nombreux travaux qu'il a d'abord dirigés avant, plus généralement, de les inspirer ; d'autre part, il a tenté d'affiner ses propres thèses synthétiques (celles qu'il maintiendra pour l'essentiel tout au long de sa vie) tout en cherchant à ouvrir prospectivement (voire programmatiquement) de nouveaux champs d'investigation nécessaires. On peut d'ailleurs lire aisément, au fil des ans, le passage progressif de son optimisme premier, bien plus actif qu'il ne le reconnaît, vers un pessimisme plus désorienté, sans doute, que désengagé.

On sous-estime peut-être, d'ailleurs, le rôle et le poids de l'orientation en valeur comme ceux de l'affectivité, dans l'apport théorique que l'on reconnaît (ou que l'on conteste) de façon générale, aux auteurs de Chicago. Et l'on prend sans doute fort curieusement bien trop au pied de la lettre leur protestation d'indépendance et de détachement (« fanatique », selon l'expression de Hughes). Celle-ci s'inscrit dans le contexte aisément identifiable du financement des recherches universitaires par des fondations privées et des institutions en charge des politiques sociales. Elle fonctionne à la fois comme moyen de se ménager les plus grandes marges possibles de faire et de penser, et comme outil de légitimation professionnelle (nous reprenons ici, à leur propos, les outils d'analyse des chercheurs de Chicago). Mais nous reviendrons sur cette question qui relève, à nos yeux, de l'engagement.

Avant de nous (re) centrer provisoirement, comme annoncé, sur le « cycle des relations raciales », il est peut-être encore nécessaire de souligner non pas seulement le caractère pionnier, mais fondateur, de William Isaac Thomas.

Sa proposition concernant la « définition de la situation » (Thomas, 1923), comme objet de discorde ou / et de transaction potentielle — puisqu'un groupe admet ou conteste la « définition de la situation » qu'un autre tente d'imposer — trop souvent édulcorée par des interprétations subjectivistes ou seulement « rabattues » sur la notion de « prophétie créatrice » (Merton, 1965) demeure, jusqu'à aujourd'hui, d'une fécondité heuristique sous-utilisée. Considérer les univers de représentations et de significations collectives en tant qu'éléments intervenant *objectivement* dans les interactions permet — bien mieux que tant d'analyses en termes de préjugés, de stéréotypes ou d'antagonismes entre cultures et « modes de vie — de concevoir des relations virtuellement ou effectivement conflictuelles, comme de comprendre leur négociation.

L'importance, en immigration, des relations primaires comme « sas » vers une intégration plus large, si elle a pu être relativisée par la prise en compte d'autres facteurs, n'a jamais (ni aux

États-Unis, ni ailleurs) été démentie. Pour la France, tout au moins, l'importante recherche menée par Alain Girard et Jean Stœtzel (1953) après la Seconde Guerre mondiale, comme celle, plus modeste et plus récente (De Rudder, Guillon et Taboada-Leonetti, 1990), ont confirmé l'hypothèse de Thomas selon laquelle plus les relations primaires⁴ sont nombreuses et denses, plus s'étendent et s'approfondissent les relations secondaires avec les « hors-groupes » comme avec les institutions du pays d'installation. Corrélativement, la suspicion de Thomas à l'égard des politiques autoritaires d'assimilation, comme directement contre-productives au regard du but recherché, reste, au moins, à méditer.

Quant à son analyse de la « désorganisation-réorganisation » sociale (sans doute moins cyclique que structurale) comme inhérente, sinon préalable, aux processus d'émigration, elle demeure — pour peu que l'on ne cède pas à la tentation, trop fréquente, de la travestir en une vague loi de l'adaptation — féconde. En France, les recherches menées, d'abord conjointement par Pierre Bourdieu et Abdelmalek Sayad (1977), puis par ce dernier, seul (1991) sur les migrations algériennes vers la France, ont illustré, alors même que ni l'un ni l'autre de ces auteurs n'y fait référence, la productivité de cette proposition, ici dans le cadre de la situation coloniale et post-coloniale.

Les types d'interaction chez Park

En 1926, Park propose une application particulière aux groupes qu'il nomme « raciaux » (c'est-à-dire qui sont perçus ou se perçoivent comme différents, que ce soit par leur origine nationale, leur culture ou leur « race ») d'une théorie plus générale des relations entre groupes sociaux distincts, déjà explicitée en 1921.

Park modélise en quatre « types d'interaction » le processus, qu'il présente de façon ambiguë comme à la fois linéaire et cyclique, conduisant à l'incorporation des immigrants (incorporation qu'il nomme « assimilation », nous verrons plus loin l'ambiguïté du terme). Chaque type représente, selon lui, un approfondissement de l'interaction entre immigrants (ou groupes « raciaux ») et natifs⁵.

– *La compétition.* Les références au naturalisme évolutionniste de ce qui se définit d'abord comme une « écologie urbaine » conduisent logiquement Park à décrire la concurrence comme un phénomène universel, propre à toute vie organique, y compris sociale, dans laquelle les individus comme les groupes sociaux rivalisent pour acquérir des ressources matérielles (espace, revenus, sécurité...), politiques (pouvoir, influence...) ou symboliques (réputation, prestige...). Mais même si elle n'est en aucun cas réservée aux relations entre groupes ethniques ou « raciaux », la compétition prend à ses yeux, dans les conjonctures d'immigration⁶, des formes particulières. Ainsi, la période d'arrivée (dite d' « invasion », sur le plan territorial) entraîne-t-elle, selon lui, une rivalité économique particulièrement vive en matière d'emploi et d'habitat. Il décrit cette phase comme une « interaction sans contact » ou du moins comme une relation limitée aux rapports instrumentaux liés à l'inévitable interdépendance économique. Il s'agit, selon lui, d'une interaction impersonnelle, en fait abstraite, caractérisée, comme « de l'extérieur », par une réorganisation de la division du travail et de la distribution territoriale.

Mais il insiste aussi sur les limitations que le « préjugé racial » introduit dans ce jeu concurrentiel. Dans la mesure où les représentations collectives et les stéréotypes parviennent à conserver au groupe dominant ses positions privilégiées, la vivacité, sinon la violence, de la

compétition est pour partie reportée sur les groupes minoritaires, à la fois entre eux, et à l'intérieur de chacun d'eux, dans un jeu de transposition et de diffraction de la rivalité.

– *Le conflit* est la suite logique et inéluctable de la compétition, dans la mesure où, avec le temps, les individus comme les groupes prennent conscience que ce qui les oppose est simultanément ce qui les associe.

L'étape conflictuelle, marquée par des relations plus ou moins violentes, constitue un approfondissement essentiel de l'interaction, parce qu'elle fait entrer les minoritaires⁷ dans la vie sociale, culturelle et politique au sens large, et parce qu'elle contraint majoritaires et minoritaires à reconnaître l'existence d'un espace (au sens propre comme au sens métaphorique) et d'enjeux communs, donc à penser et à formaliser leurs relations.

Park s'intéressera notamment aux effets cohésifs intra-minoritaires du conflit, dans la mesure où celui-ci tout à la fois exprime et stimule la prise de conscience des intérêts propres à tel ou tel groupe (en particulier, pour les Noirs, la *Race Consciousness*). La formulation d'exigences communes et l'organisation collective (associations, presse, institutions, ...) qui s'ensuivent, jouent selon lui à la fois une fonction d'intégration interne et un rôle de socialisation global.

– L'étape d'*accommodation* est celle d'une *adaptation* réciproque des groupes en présence. À la concurrence silencieuse muée en antagonisme ouvert succèdent l'ajustement, le compromis, la régulation des antagonismes par la loi, l'adoption de nouvelles normes, la ritualisation, qui s'imposent comme nouveau consensus. La rivalité n'a pas disparu, mais elle est réglée, contrôlée. Cet état d'équilibre, qui assure aux individus une certaine sécurité, s'établit néanmoins en fonction de l'état des rapports de forces, et l'organisation sociale « pacifiée » issue du conflit peut relever d'un ordre social inégalitaire et défavorable aux plus faibles.

La phase dite indifféremment d' « adaptation » ou d' « accommodation » est ainsi d'une stabilité très variable dans la durée, et est en fait, par nature, précaire. Elle n'en constitue pas moins un temps essentiel du cycle des relations raciales dans la mesure où individus et groupes modifient en profondeur leurs perceptions réciproques et leurs relations.

L'*accommodation* implique la reconnaissance de l'interdépendance et induit des transformations culturelles ; elle « peut être considérée », selon la formule de Park, « telle une conversion religieuse, comme une sorte de mutation ». En reprenant les termes de Thomas, on pourrait dire qu'elle instaure des définitions de la situation mieux partagées que celles, antagoniques, qui prévalent dans la période de conflit.

Cette notion d'*accommodation* demeure néanmoins problématique. Elle signale le partage du sentiment d'appartenance à un même ensemble social (en tout cas sociétal), mais elle s'applique aussi bien aux règles de « l'étiquette » qui régissent les relations entre maîtres et esclaves qu'à la formation des ghettos d'immigrants, voire, simplement, des diverses « aires morales » dans la ville. Les unes comme les autres semblent jouer tout uniment le même rôle : « régler » la distance sociale et éviter ainsi les conflits.

– Park évoque l'*assimilation*, à plusieurs reprises, comme le terme plus ou moins (mais de moins en moins, au fil du temps) inéluctable du « cycle ». Pour autant, il ne propose guère pour ce vocable une définition proprement sociologique⁸. Sans doute évoque-t-il, assez abstraitement, « l'interpénétration et la fusion » entre les groupes. Mais il admet que celles-ci

prennent du temps et sont moins tributaires que le conflit ou l'accommodation des événements ou des conjonctures. On peut retenir que, pour Park, comme d'ailleurs pour Thomas et Znaniecki, l'assimilation n'implique pas l'abandon de toute différence culturelle, mais leur affaiblissement et, surtout, leur relativisation du fait de l'adoption progressive de valeurs et d'objectifs partagés. La formation d'une communauté d'intérêts, de sentiments et de conscience historique, qui caractériseraient l'assimilation, lui paraît favorisée par le partage de la langue, de la culture, des techniques..., telles qu'elles sont inculquées, notamment, par les institutions et, surtout, par l'école (Park 1919). Surtout, l'assimilation serait marquée par l'approfondissement des relations interpersonnelles et une certaine intimité (les mariages intercommunautaires et la procréation lui en paraissent d'ailleurs à la fois la condition et la sanction).

La théorie du « cycle des relations raciales » et ses avatars

Le « cycle des relations raciales », d'abord considéré par Park comme « progressif et irréversible » a fait l'objet de nombreuses applications, discussions, remaniements, contestations... Au sein même de l'École de Chicago, elle a été testée par divers auteurs sur des populations et des situations empiriques fort diverses, ce qui a conduit à d'importantes variations autour du modèle initial, que Park lui-même considérait plutôt comme une hypothèse que comme une « loi », et à un certain nombre de reformulations ultérieures (et parfois d'abandon).

Les débats les plus cruciaux concernent la conclusion du processus d'interaction ethnique ou « raciale ». Il y a, dans la proposition du « cycle », une ambiguïté déjà signalée que Park lui-même a entretenue. Soit on le considère comme un processus évolutif et linéaire, marqué par des « étapes », soit on le regarde plutôt comme une typologie, chaque mode d'interaction possédant ainsi sa propre consistance et une certaine autonomie. En fait, l'interprétation du « cycle » souffre, encore aujourd'hui, de la lumière violente que projette sur lui sa fin supposée, l'« assimilation ». Park et ses collègues des années dix et vingt se montraient « optimistes » quant à l'issue des relations entre groupes « natifs » dominants et collectivités migrantes ou « raciales ». Ils supposaient inéluctable, sur le moyen ou long terme, la fusion historique entre ces diverses composantes. S'ils se montraient conscients qu'il était impossible de prévoir le temps nécessaire à sa réalisation, le *melting pot* leur paraissait — à l'encontre de l'idéologie dominante de leur époque — l'aboutissement nécessaire de la composition hétérogène et « sédimentaire » de la nation américaine. Alain Coulon (1992) signale qu'en 1937, dans une préface à un ouvrage sur les mariages mixtes, Park est lui-même revenu sur ce sujet, indiquant que le terme du cycle pouvait en fait prendre non pas une, mais trois formes différentes : « l'assimilation complète, ou l'élaboration d'un système de castes comme en Inde, ou au contraire la persistance d'une minorité raciale comme c'est le cas des Juifs en Europe ».

C'est l'évolution du « problème noir » dans les villes nord américaines qui a contraint à la révision de la proposition : le temps passant, le partage de la culture n'a pas entraîné la fusion « raciale » attendue et espérée. La mobilité ascendante des Noirs est faible, leurs ghettos, à l'opposé des quartiers d'immigrants, se sont plutôt renforcés que décomposés et leur marge de liberté résidentielle ne s'est guère accrue.

La révision la plus importante, sans doute, du « cycle des relations raciales », est venue de E. Franklin Frazier (1939). Constatant la pérennité de l'inégalité des Noirs américains par rapport

aux Blancs, migrants et non-migrants, l'auteur remet d'abord en cause le caractère linéaire du processus décrit par Park, et insiste sur sa modalité réellement *cyclique*. L'absence d'égalité juridique et sociale, autrement dit des droits et des chances, induit en effet selon lui la répétition des phases de conflit et d'accommodation sur plusieurs générations. Plus globalement encore, il « déconstruit », en quelque sorte, le « cycle des relations raciales » à partir de son aboutissement supposé, l'assimilation. Ses observations lui suggèrent en effet, une autre façon de considérer les liens entre le culturel, le social et le politique. Car la barrière raciale, entérinée par les lois, les règlements et les pratiques ordinaires de ségrégation et de discrimination, entrave le processus « naturel » de fusion progressive. En dépit de leur « américanisation », les Noirs se voient globalement refuser l'assimilation complète. Pour le dire en d'autres termes, leur assimilation culturelle ne paraît guère garante de leur intégration sociale et politique. Frazier considère que deux processus distincts sont conjointement indispensables à la réalisation de l'assimilation, définie comme « amalgame ».

« L'acculturation » c'est-à-dire le partage des pratiques et valeurs culturelles (langue, coutumes, codes, normes...) en est une condition nécessaire mais non suffisante. Car seule l'égalité des droits juridiques, politiques et sociaux et celle des chances autorisent sur cette base, une réelle identification collective.

La sous-estimation des facteurs proprement politiques et du rôle actif, voire violent, des Blancs dans le maintien des barrières « raciales » est communément reprochée, à juste titre, aux analyses proposées par Park. Ce n'est que progressivement que ces questions seront prises en considération. Park, d'ailleurs, le reconnaîtra plus tard, et Hughes (1963) y insistera. De même, on a généralement abandonné, aujourd'hui, la référence évolutionniste qui souvent les inspire.

Pourtant, l'intérêt de ces propositions, notamment si on prend en considération les corrections qui leur ont été apportées, n'est pas seulement d'ordre historique, notamment pour la recherche française.

Sans revenir en détail sur la genèse de ce domaine de recherche en France, il faut souligner à nouveau combien les relations interethniques ont été longtemps tenues comme un objet illégitime par les institutions académiques, où elles ne sont admises désormais que sous haute surveillance politique (De Rudder, 1997). Il a fallu aux chercheurs qui s'attelaient à ce domaine « réinventer la poudre », si l'on peut dire, c'est-à-dire (re)-construire des questionnements, des problématiques, des concepts et aller chercher chez des prédécesseurs dont ils ignoraient parfois jusqu'à l'existence (faute de figurer aux programmes de leur formation initiale) des outils d'analyse qui leur faisaient défaut.

La redécouverte de l'École de Chicago, dans les années 70, a apporté une bouffée d'oxygène à des travaux englués dans une problématisation étroitement délimitée, alors, par le cadre empirique des « migrations de main-d'œuvre »⁹.

Cette appropriation des travaux pionniers américains a aussi permis une certaine déprise à l'égard d'une forte tendance de la sociologie française, qui la porte à analyser les réalités sociales « par le haut », à partir des politiques publiques et des institutions, des discours normatifs, des définitions plus ou moins officiellement pré-construites des « problèmes sociaux ». Sans doute ne faut-il pas penser que cette pente a tout à fait été remontée, notamment dans le domaine des relations interethniques et du racisme où, plus que dans la plupart des autres, la tendance à la suspicion idéologico-politique demeure puissante. On notera, d'ailleurs, que bien des critiques apportées aux chercheurs plus ou moins

explicitement inspirés par l'École de Chicago portent sur l'importation, au pire illégitime, au mieux « mal contrôlée », de notions et concepts forgés dans (et pour) des contextes nationaux très différents de celui de la France. Pourtant ce champ de recherche a, dans son ensemble, bénéficié de la liberté de penser (et même de chercher) qu'a offert la sociologie de Chicago. Sans doute cette inflexion vers le relationnel, le local, les dynamiques sociales, les identités a-t-elle correspondu, en France, à une certaine déconsidération pour les « grandes théories » (structuralo-fonctionnalistes, marxistes,...). Mais on pourrait cependant s'amuser à y voir, comme en une image inversée, une certaine revanche transcontinentale de Chicago : c'est, en effet, au moment où les approches fonctionnalistes et le positivisme des grandes enquêtes empiriques et statistiques triomphent aux U.S.A. que commencent à être repris, en France, les orientations pragmatiques et anthropologiques, le faible intérêt pour les découpages disciplinaires, l'attention portée aux interactions et aux dynamiques observables « sur le terrain ».

L'empirique et le théorique

Pour aller plus au fond, concernant les propositions de l'École de Chicago pour l'analyse des relations interethniques et « interraciales » et ce que l'on peut encore leur demander d'éclairer, nous retiendrons, au moins, l'anti-naturalisme, la posture épistémologique, la notion d'accommodation et le rôle positif du conflit.

Contrairement à une idée reçue, l'analyse de ces relations est, chez Park, résolument « anti-naturaliste ». La « race » est, constamment et clairement pour lui comme pour l'ensemble des auteurs de Chicago, une « prophétie créatrice » qui procède d'une « définition de la situation », certes partagée, mais entièrement construite socialement. On sait à quel point cette assertion allait à l'encontre de la pensée dominante, raciste, du début du siècle ; mais surtout, pour nous, elle est évidemment à la source même de la démarche constructiviste (ou constructionniste), anti-essentialiste, qui prévaut sans doute dans la majorité des recherches spécialisées, mais qui n'est pas entièrement acquise et demeure continuellement à reconstruire, tant perdure l'idéologie « naturalisante » dont on peut encore dire, aujourd'hui, qu'elle est socialement dominante.

Nous avons évoqué l'intérêt de Chicago pour les dynamiques sociales. En dépit de la confiance affichée par les fondateurs de Chicago pour l'issue des contacts entre « races » et cultures au sein de la société américaine, aucune configuration n'est éliminée *a priori*. La mise en forme interprétative, souvent assumée par Park, ne se présente pas comme un carcan théorique (même si, parfois, elle a été traitée comme tel). Plus que les analyses de Chicago qui concernent la ville en tant que telle, celles de Park comme celles de Thomas et, plus tard, celles de Frazier ou de Hughes, les *Race Relations*, sont explicitement « propositionnelles ». Elles appellent la vérification, la correction, voire l'infirmité, toutes choses que Park poursuivra et encouragera, au cours de ses longues années d'exercice professoral (et dont témoignent, notamment, ses préfaces aux éditions des thèses qu'il a dirigées). Les concepts de Chicago sont à proprement parler des outils de recherche, plutôt que des abstractions interprétatives, voire spéculatives, sur la « nature » du social. Cet intérêt qu'elle porte aux dynamiques d'interaction et à leur modélisation est en quelque sorte aussi un modèle pour la pratique de recherche. Car elle ouvre le regard, incitant à laisser de côté, autant qu'il est possible, les *a priori* (les prénotions) pour s'attacher aux faits, même (ou surtout) s'ils semblent contredire une élaboration théorique antérieure. Sans doute toutes les études

menées dans le cadre de Chicago n'ont-elles pas échappé à l'usage « dur » et révérencieux des notions et des théories, mais le mouvement même de la recherche, au fil des ans, montre tout de même une tendance à s'en affranchir lorsque la réalité observée semblait l'imposer.

Le revers de cette posture de recherche — directement liée à la construction même de ses objets, et que l'on peut dire, à ce titre, proprement épistémologique — est de faire apparaître la théorisation comme fragile et, finalement, de faible portée. On ne peut nier que tel est parfois le cas. Ainsi, le recours à la notion du cycle « désorganisation / réorganisation » a-t-il parfois revêtu une fonction rituelle. Pourtant, alors même qu'ils se présentent souvent comme hypothétiques, certains des apports de Chicago demeurent des acquis fondamentaux, parce qu'ils sont élaborés dans et pour la recherche, parce qu'ils contribuent directement à construire ses objets. C'est notamment à ce titre qu'ils sont généralisables.

Ce que la notion d'« accommodation » (parfois traduite par « adaptation » ou « compromis ») apprend, par-delà, encore, l'ambiguïté de ses usages parfois inflationnistes ou passe-partout, est d'attirer l'attention sur ce que l'on vient d'évoquer ci-dessus, à savoir les configurations relationnelles, plus ou moins établies ou fragiles, qui s'établissent en tel ou tel lieu. La sous-estimation des aspects structurels des rapports sociaux et des rapports de domination en particulier fragilise sans aucun doute les interprétations qui se sont référées à cette notion. Pour autant, elle met aussi l'accent sur le fait que ces interactions sont des interactions, auxquelles participent à la fois et en même temps les dominants et les dominés. Ici, l'accent est mis sur le « comment ». Comment s'opère le « réglage » de la distance sociale ? Par quels moyens se maintient-elle ? Y a-t-il ritualisation des contacts interpersonnels ? Quels sont les avantages que peuvent y trouver les dominés (comme dans le cas de la ségrégation résidentielle qui permet de « potentialiser » les ressources et même, ce que reprendra le mouvement des *Black Panthers*, de coaliser pour lutter contre elle) ?

On a déjà beaucoup insisté sur le rôle positif (au regard de l'idéal d'assimilation) que Park attribue au conflit. Il en offre, dans la version du cycle élaborée en 1926, une vision relativement irénique, insistant sur son effet socialisateur et sur les possibilités qu'il offre aux minoritaires de prendre conscience de leur situation collective, au-delà, en quelque sorte, du sentiment d'appartenance communautaire. Hughes critiquera violemment, et sans doute à juste titre, cette représentation d'une intégration progressive qui, selon lui, a empêché les sociologues de voir venir la violence des « émeutes raciales ». Mais Park lui-même avait fini par considérer que le conflit ouvert avait l'intérêt de précipiter des changements que la négociation et le compromis exprimés dans l'« accommodation » contenaient (lettre de Park, citée par Chapoulie, 2001).

Neutralité et engagement

Chacun sait, désormais, que l'École de Chicago nous a laissés seuls pour tenter de penser de façon plus générale les rapports sociaux de domination en tant que rapports structurels et continués dans le temps, indépendamment ou plutôt à côté des relations sociales de domination qui, elles, supposent le contact et peuvent, conjoncturellement ou localement, paraître s'affranchir du *main stream* macro-social. Il faudra les grandes révoltes et le mouvement des droits civiques pour sortir, aux États-Unis, de la tendance à la sous-estimation du rôle *politique* des dominants et des institutions qu'ils contrôlent dans la formalisation, l'établissement et la reproduction des inégalités « ethniques » ou « raciales ». Pourtant, il n'est pas certain qu'en France, aujourd'hui, on ait échappé à l'erreur de nos

ancêtres. La question des discriminations racistes, par exemple, qui fait depuis peu l'objet de politique publique et de dispositifs spécialisés, semble bien continuer de les concevoir en termes de réparation individuelle de traitements illégitimes, plutôt qu'en termes plus collectifs de fabrication de groupes infériorisés et, plus généralement encore, d'ordre social global (De Rudder, Poiret et Vourc'h, 2000).

Nous avons aussi, malheureusement, hérité ou reproduit la tendance à la réduction du social à l'urbain qui dominait à Chicago. Trop de recherches sur les relations interethniques en France pratiquent, sans le justifier ni le critiquer, ce réductionnisme, le constituant ainsi en impensé sociologique. Les « groupes ethniques » agissent et se frottent dans la ville, certes, mais leur formation est, intrinsèquement un fait urbain, produit dans et par l'urbanisation et ses diverses modalités. Si chacun sait que « les jeunes des banlieues » sont des jeunes des zones d'habitat populaire, et parmi eux particulièrement ceux qui sont racisés, et parmi eux encore, plus précisément ceux qui sont « de couleur », il reste à sortir de cette « évidence » historique aveuglante, laquelle fait de tout problème social un problème urbain, qu'une bonne urbanisation pourrait régler. Le « collage » ville / ethnicité ne peut continuer de fonctionner comme un amalgame intellectuel, qui empêche de distinguer analytiquement le politique, le social, l'urbain et l'ethnique aux fins d'en mieux concevoir les articulations.

Il reste aussi à reconsidérer les relations entre le social et le national. Les premiers auteurs de l'École de Chicago ont généralement confondu « assimilation » et « américanisation », en dépit de la figure idéale de l'« américain nouveau » émergeant du *melting pot*. La tradition historique de la sociologie française a tendu, plus encore que les auteurs que nous avons évoqués, à identifier plus ou moins la société à l'État national, en particulier, mais non seulement, pour ce qui concerne les relations interethniques. L'accélération de la mondialisation comme la nouvelle configuration des migrations internationales obligent à se débarrasser de cette confusion pour penser les relations interethniques à d'autres échelles et selon d'autres cadres de référence que ceux qui sont imposés par les institutions nationales ou internationales. Ni l'ethnicité, ni le racisme, ni même les mouvements migratoires ne peuvent continuer d'être pensés à ce niveau restreint et étroit. Cela concerne évidemment tout particulièrement l'Union européenne, où les politiques d'immigration et « d'intégration » des minorités demeurent subordonnées à la négociation intergouvernementale (soit aux intérêts des États) et sont soustraites au débat politique public et démocratique à l'échelle proprement européenne (lors même qu'elles se réclament de l'« opinion publique »).

Quoi qu'il en soit, l'alliance de sensibilité empirique et de formalisation théorique qu'offre le concept de « cycle des relations raciales » et, plus largement, les analyses formulées tout particulièrement par Thomas et Park demeurent, me semble-t-il, exemplaires de ce que Wright Mills (1959) nommera « l'imagination sociologique ». L'attention portée par les sociologues de Chicago à la dynamique des interactions sociales, aux processus, au transitoire même, demeure aussi une leçon contre les simplifications et la pensée statique. Car en dépit de sa présentation linéaire, le « cycle des relations raciales » permet de regarder chacune des phases — et surtout celles, centrales, d'accommodation et de conflit — comme un ensemble où se composent et s'affrontent aspects positifs et négatifs. L'idée que l'approfondissement des relations suppose du conflit, et que celui-ci constitue par lui-même un facteur ambivalent d'intégration et de rupture, la prise en considération des formes provisoires de compromis en fonction des rapports de forces, constituent des apports théoriques fondamentaux en matière de relations interethniques ; apports qui n'en continuent pas moins, malgré leur relative ancienneté, d'aller à l'encontre des représentations dominantes.

Par-delà les analyses et les notions « positives », qui constituent l'apport direct ou indirect de l'École de Chicago, celles-ci laisse, en héritage, une question relativement intemporelle et qui, demeure donc posée à tout sociologue des relations interethniques. Nous l'avons évoquée au début de cet article en termes d'« orientation en valeur ». Refusant avec force toute injonction à proposer des solutions, préconiser des politiques et même tout engagement personnel dans l'action militante, les fondateurs de Chicago n'en ont pas moins été des sociologues *engagés*. Ils l'ont été personnellement, en tout cas, dans leur constante prise de position (voire intervention) antiraciste. Mais, surtout, ils l'ont été *en tant que chercheurs*. C'est contre toute la science de leur époque qu'ils ont professé d'abord un agnosticisme critique, ensuite un antinaturalisme épistémologique, à l'égard de la catégorie de « race ». C'est en se refusant à regarder eux-mêmes comme « problème social » ce qui était défini comme tel par les institutions qui les finançaient, qu'ils sont partis sur le terrain. Ce sont ces dispositions qui leur ont permis d'entrer dans la familiarité des groupes qu'ils étudiaient, dont beaucoup étaient violemment stigmatisés (les groupes « raciaux », mais aussi les bandes de jeunes, les Hobos, les taxi-girls, les délinquants...). Non seulement ils ont écarté toute idée préconçue à leur sujet, mais surtout, ils ont montré que la neutralité était un mode d'accès à l'intelligence des situations et des relations. En même temps que cette position leur a donné accès à la compréhension interne du « fonctionnement » de ces groupes, de leurs pratiques à leurs représentations, elle leur a permis d'affirmer le primat théorique de l'approche relationnelle des faits sociaux. De là provient aussi leur refus de participation à l'élaboration de mesures destinées à améliorer les situations ou résoudre les « problèmes ». Car cette orientation théorique qui met l'accent sur le relationnel suppose nécessairement que c'est de l'interaction elle-même, soit de l'engagement des groupes dans le conflit et la négociation, que surgiront les « solutions », même provisoires. Quant à l'« intimité » à laquelle ils cherchaient à accéder, elle s'inscrivait elle-même dans un jeu de proximité-distance *sociologique* — et pas seulement sociale. Il ne convient pas de « devenir », comme par conversion, ceux que l'on observe, lesquels, d'ailleurs, ne vous en demandent pas tant et vous le font parfois sentir rudement. Il convient encore moins de s'en faire les porte-parole. La distance préconisée et mise en œuvre par les chercheurs de Chicago est une distance « réglée », ajustée, en quelque sorte, comme une lentille optique, pour parvenir à percevoir et interpréter la « partie » qui se « joue ».

Les sociologues de Chicago n'ont pas été « neutres » en matière de « relations raciales », loin s'en faut. Mais c'est en fondant un *point de vue* — à la fois orientation épistémologique, élaboration conceptuelle et formation d'une position existentielle — qu'ils ont cherché à construire, dans un même et unique mouvement, cette indépendance qu'ils revendiquent comme moyen d'accès à la vérité sociologique. Entre autonomie et intervention, l'« orientation en valeur » articule dispositions affectives et facultés cognitives, définissant et justifiant en même temps un engagement à la fois scientifique et civique.

Notes

1 La population totale de Chicago a décuplé en cinquante ans, passant, entre 1870 et 1920, d'environ 300 000 à 3 000 000 d'habitants.

2 À l'exception notable des peuples indigènes (les « nations premières », pour reprendre une expression canadienne). Ces populations resteront dans les limbes de l'impensé des *Race and Ethnic Relations* jusqu'aux années soixante.

3 Il résultera de ce constat une disjonction académique difficilement justifiable entre le

domaine réservé aux Ethnic Relations et celui dévolu aux *Race Relations*. Cette disjonction, qui se conforme à la radicalité du racisme et en diffracte les effets au sein de la recherche, n'est pas entièrement abolie et demeure dommageable pour la compréhension des rapports de pouvoir et des phénomènes minoritaires. (Wacquant, 1977), (De Rudder, Poiret et Vourc'h, 2000).

4 On dirait plus volontiers aujourd'hui « intra-communautaires ».

5 En fait, ces dénominations génériques et peu fixées viennent du fait que c'est la « distance sociale » (notion reprise de Simmel) que ces groupes ressentent et tentent de maintenir les uns vis-à-vis des autres qui justifie, pour Park, qu'on les associe dans une même perspective d'analyse relationnelle.

6 Cette distinction entre groupes dits « raciaux », par opposition aux groupes définis essentiellement par leur « culture » (dits « ethniques »), n'est apparue qu'à la fin des années trente.

7 C'est Louis Wirth qui formalisera la notion sociologique de « minorité », d'usage politique alors relativement courant en Europe pour la désignation des minorités nationales ou religieuses, mais jusqu'alors inusitée dans les contextes urbains « modernes » (1945).

8 Park a constamment refusé de donner de l'assimilation une définition « positive ». D'une conception psychologisante proche de celle de Thomas, comme « construction progressive d'une 'mémoire commune' », il est passé à une récusation du terme, en tant qu'il procéderait essentiellement du « sens commun », puis à une relativisation, le mot et l'idée lui paraissant appartenir à l'univers politique plutôt que sociologique.

9 La première équipe de recherche créée en 1970 au sein du C.N.R.S. en ce domaine s'est intitulée, fort significativement, « Équipe de recherche sur la main-d'œuvre immigrée ».



Bibliographie

BOURDIEU Pierre et SAYAD Abdelmalek (1977) *Le déracinement*, Paris, Minuit.

CHAPOULIE Jean-Michel (2001) *La tradition sociologique de Chicago*, Paris, Seuil.

COULON Alain (1992) *L'École de Chicago*, Paris, P.U.F. (coll. Que Sais-Je ?).

DE RUDDER Véronique, GUILLON Michelle et TABOADA-LEONETTI Isabel (1990) *Immigrés et Français. Stratégies d'insertion, représentations et attitudes*. Livre 1 : *Enquête auprès des immigrés*. Livre 2 : *Enquête auprès des Français*. Paris, Rapport à la Direction Régionale de l'Équipement d'Ile de France, URMIS-CNRS, 1990. (multigr.).

DE RUDDER Véronique (1997) Quelques problèmes épistémologiques liés aux définitions des populations immigrantes et de leur descendance, in France Aubert, Maryse Tripiet et François Vourc'h Dir., *Jeunes issus de l'immigration. De l'école à l'emploi*. Paris, CIEMI-L'Harmattan.

DE RUDDER Véronique, POIRET Christian et VOUREC'H François (2000) *L'inégalité raciste*, Paris, P.U.F.

FRAZIER E. Franklin (1939) *The Negro in the United States*, New York, Macmillan.

GIRARD Alain et STOETZEL Jean (1953) *Français et immigrés. L'attitude française. L'adaptation des Italiens et des Polonais*. Paris, Cahiers de l'INED n° 19.

GORDON Milton J. (1964) *Assimilation in American Life*. New York, Oxford, University Press,

HUGHES Everett C. (1963) Race Relations and the Sociological Imagination, *American Sociological Review*, n° 28.

MERTON Robert K. (1965) *Éléments de théorie et de méthode sociologiques*, (1965), Paris, Plon.

PARK Robert E. (1928) Human Migration and the Marginal Man, *American Journal of Sociology*, n° 33.

PARK Robert E. (1926) *Our racial Frontiers on the Pacific*, reproduit in *Race and Culture* (1950), Glencoe, The Free Press.

PARK Robert E. (1914) *Racial Assimilation in Secondary Groups with Particular Reference to the Negro*, reproduit in *Race and Culture* (1950), Glencoe, The Free Press.

PARK Robert E. et BURGESS Ernest W. (1921) *Introduction to the Science of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press.

SAYAD Abdelmalek (1991) *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, De Boeck-Wesmael.

STONEQUIST Everett V. (1938) *The Marginal Man. A Study in Personality and Culture Contact*, New York, Charles Scribner's Sons.

THOMAS William I. (1923) *The Inadjusted Girl*, Boston, Little Brown and Co.

THOMAS William I. et Znaniecki Florian (1918-1920) (1958) *The Polish Peasant in Europe and America*, New York, Dover Publications.

WACQUANT Loïc (1997) For a Analytic of Racial Domination, *Political Power and Social Theory*, vol. 11.

WIRTH Louis (1945) The Problem of Minority Groups, repris in R ; Linton Ed., *On the Cities and Social Life* (1964). Selected Papers, Reidds Jr, University of Chicago Press.

WRIGHT MILLS Charles (1959) (1959) *L'imagination sociologique*, Paris, F. Maspero.



Pour faire référence à cet article

Rudder Véronique de (2002). "De l'urbain au social : le « cycle des relations raciales »". *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 18, Numéro 3, p. 41-54.

Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document1607.html>

imprimer 

signaler par mail 

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752

MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers

Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68

<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#) 
[signaler par mail](#) 
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


La REMI adhère à



Article

Violence, respect et sexualité chez les revendeurs de crack portoricains d'East Harlem

 par [Philippe Bourgois](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Philippe Bourgois : Professor and Chair, Department of Anthropology, History and Social Medicine, University of California, San Francisco. San Francisco, California 94143-0850.

Mots-clés : [économie informelle](#) , [Genre](#) , [Ghetto](#) , [Identité collective](#) , [Portoricains](#) , [Sexe](#) , [Sexualité](#) , [Toxicomanie](#) , [Ville](#) , [Ville](#) , [Violence](#)
Zone géographique : [Etats-Unis \(New York\)](#)

Résumé : Le vécu des hommes portoricains de la seconde génération qui participent à l'économie clandestine des ghettos illustre l'influence de la question du genre sur la souffrance sociale. Cet article s'intéresse à la manière dont les hommes portoricains des ghettos, confinés aux marges d'une nation ouvertement hostile à leur culture et que leur force de travail n'intéresse plus, reconstruisent leur conception de la masculinité par le biais de la violence interpersonnelle, du parasitisme économique et de la domination sexuelle. En nombre croissant, ces hommes désespérés et frustrés se sont réfugiés dans une culture protestataire de rue dont le fondement matériel et l'attrait idéologique s'enracinent dans l'économie de la drogue, alternative concrète à leur exclusion de l'économie licite et de la culture anglo-centrée. Loin d'être les simples jouets de forces structurelles et idéologiques plus vastes, les dealers qui participent à la culture de la rue sont en réalité les agents actifs d'une quête de la dignité - même si cette recherche se manifeste par la violence et l'autodestruction.

Abstract : Violence, Respect and Sexuality among Puerto Rican Drug Dealers in East Harlem, New York. -- The experience of second-generation Puerto Rican men who participate in the underground economy of the ghetto illustrates how gender affects social distress. This article concerns how Puerto Rican men of the ghetto who are stuck on the margins of a society that is no longer interested in their labour power rebuild their notion of masculinity via interpersonal violence, economic parasitism and sexual dominance. A growing number of these desperate and frustrated men have taken refuge in a street culture of protest whose material basis and ideological attraction are rooted in the drug trade, a concrete alternative to their exclusion from the legal economy and an Anglo-centred culture. Far from being the playthings of wider structural and ideological factors, the dealers who participate in street culture are agents actively engaged in a search for dignity -- even when this search takes the form of violence and self-destruction.

Extracto : Violencia, respeto y sexualidad entre los revendedores de crack puertorriqueños de East Harlem, Nueva York. -- El modo de vivir de los hombres puertorriqueños de la segunda generación que participan a la economía clandestina de los ghettos ilustra la influencia de la problemática del género sobre el sufrimiento social. Este artículo estudia la manera en la que esta población está confinada en el margen de una nación abiertamente hostil a su cultura y donde su fuerza de trabajo ha dejado ya de interesar. En ese contexto el grupo reconstruye su concepción de la masculinidad a través de la violencia interpersonal, del parasitismo económico y de la dominación sexual. Cada vez más numerosos, estos hombres desesperados y frustrados, van refugiándose en una cultura de protesta urbana donde el fundamento material y la atracción ideológica hunden sus raíces en la economía de la droga como alternativa concreta a la exclusión de la economía formal y a la cultura anglocentrada. Lejos de ser simples marionetas de fuerzas estructurales e ideológicas más generales, los pequeños traficantes que participan de una cultura de la calle son, en realidad, agentes activos de una búsqueda de dignidad, aun si ella se manifiesta a través de la violencia y de la autodestrucción.



Sommaire

[L'évolution du patriarcat ouvrier dans east harlem](#)

[Le contexte historique](#)

[La violence domestique](#)

[Des hommes vulnérables](#)

[Stabilité conjugale et emploi légal](#)

[Investir dans le multipartenariat sexuel](#)

[Le viol collectif](#)

[Responsabilité individuelle et victimisation structurelle sociale](#)



Texte intégral

Depuis plusieurs dizaines d'années, le nombre de jeunes noirs et latinos qui ont trouvé la mort dans les ghettos des villes américaines excède largement celui des soldats tombés au feu pendant la Seconde Guerre mondiale. De même, le nombre de Noirs et Latinos placés sous contrôle judiciaire dépasse celui des leurs inscrits à l'université (Mauer, 1992).

Les problèmes qu'affrontent les hommes de couleur économiquement faibles alimentent une polémique qui place en général le débat sur un plan moral en dénonçant les carences psychologiques de certains individus psychopathes ou la pathologie sociale de « sous-cultures¹ ». Situation à laquelle les milieux politiques et les médias des années 1990 ont réagi en lançant des croisades exaltant les « valeurs familiales » traditionnelles. Aux États-Unis, il est courant d'analyser la pauvreté et la marginalisation sociale à partir d'une perspective individualiste et ethnocentriste qui rejette la responsabilité sur les victimes. Dans les années d'après-guerre, la sociologie américaine a subi le double traumatisme de la terreur maccarthyste vis-à-vis de l'économie politique et d'un courant « tout américain » qui interprétait l'inégalité sociale en termes d'essentialisme culturel, voire de déterminisme/ racisme biologique². Biaisées par des interprétations conservatrices du concept de culture de la pauvreté défini par Oscar Lewis (1966) ou de la dénonciation de la famille noire par Daniel Moynihan (Rainwater et Yancey Éd., 1967), les études consacrées à la violence sont surtout

menées par des psychologues et travailleurs sociaux qui s'intéressent à la transmission intergénérationnelle de la maltraitance dans le cadre de thérapie analytique. À de notables exceptions près (Feldman, 1991 ; Sluka, 1990 ; Tausig, 1987) et malgré leur augmentation, les enquêtes anthropologiques consacrées à cette question font l'impasse sur les problèmes du monde industrialisé. C'est ainsi que la « préférence exotique » chère aux anthropologues se nourrit d'enquêtes du type observation participante qui sont menées aux marges de l'économie mondiale et qui ne laisse guère de place au dialogue interdisciplinaire (Ferguson, 1988).

La sensibilité progressiste et culturaliste des adversaires de l'ethnocentrisme et du « classicisme » inhérente à la plupart des études sur les familles afro-américaines (Burton, 1991 ; Jarret, 1994 ; Stack, 1975)³, ne peut cependant dissimuler la gravité des phénomènes d'abandon paternel et de violence domestique qui caractérisent les milieux pauvres des ghettos américains. Pour comprendre pourquoi, aux États-Unis, un si grand nombre d'hommes économiquement faibles s'entretuent, abandonnent ou maltraitent leur progéniture, il faut resituer le débat au sein du contexte socio-structurel, politique et idéologique où il se pose. Il est clair que la restructuration de l'économie mondiale a considérablement rétréci les possibilités d'emploi des travailleurs les moins qualifiés. On assiste de ce fait à une intensification de la crise matérielle qui à son tour affecte la reproduction du couple et de la famille étendue. En 1994, rompant avec la sécheresse habituelle de ses tableaux statistiques, le Bureau du recensement qualifiait d'« alarmante » l'augmentation de plus de 100 % du taux de pauvreté affectant les familles de jeunes ouvriers au cours des années 1980 et le début des années 1990⁴ (*New York Times*, Mars 31, 1994 : A8) . Ce climat de détérioration économique et d'hostilité politique à l'égard des marginaux a favorisé la quasi-disparition des services sociaux chargés des actifs économiquement faibles (Wacquant, 1995) et entraîné, comme on pouvait s'y attendre, une exacerbation de la ségrégation raciale dans les villes.

L'évolution du patriarcat ouvrier dans *east harlem*

Aux États-Unis, l'aggravation de la marginalisation sociale a considérablement modifié la façon dont les hommes pauvres « accomplissent leur masculinité » (Messerschmidt, 1993). Le marché du travail des débutants et l'économie clandestine condamnent ses participants à la pauvreté, à l'insécurité financière et à des degrés élevés de violence tant personnelle qu'institutionnelle. Le patriarcat ouvrier traditionnel connaît une crise matérielle et idéologique prolongée due à l'augmentation constante du nombre d'hommes qui se trouvent dans l'incapacité de reproduire leur « masculinité hégémonique » (Connell, 1987 ; Messerschmidt, 1993), selon le terme forgé par ces théoriciens en référence à Gramsci (1971). La relocalisation des entreprises en quête de main-d'œuvre bon marché, diminue leurs chances de trouver un emploi stable dans une entreprise syndiquée et donc de bénéficier d'un revenu régulier et d'allocations familiales. Incapables de subvenir aux besoins économiques de la cellule familiale, ces hommes en viennent à perdre la légitimité matérielle sur laquelle se fonde leur exigence de « respect » et sont dans l'incapacité de reproduire les aspirations patriarcales de la génération des grands-parents.

Parallèlement à ce mouvement de déstabilisation économique qui touche un patriarcat ouvrier atteint par la restructuration de l'économie mondiale, l'après-guerre a vu un nombre croissant de femmes de toutes origines sociales venir grossir les rangs de la main-d'œuvre ouvrière⁵. Les femmes se sont mobilisées au sein de larges organisations politiques et culturelles ; mouvement dominé, comme l'ont noté les féministes noires, par une forme d'anglo-centrisme

« petit-bourgeois » pour qui l'émancipation se définit en termes de droits individuels et de mobilité économique ascendante (Acosta-Belen, 1993 ; Mohanty, 1984 ; Jaggar 1983). Néanmoins et sur le plan idéologique, des secteurs entiers de la société américaine ont vu se disloquer les formes d'organisation patriarcales de la société d'après-guerre. Bien sûr, la réorganisation des structures familiales, la restructuration des marchés du travail selon le genre et les modifications des attitudes vis-à-vis de la sexualité n'ont pas suivi une évolution régulière. En outre, les fondements idéologiques et les bases de la domination masculine n'ont pas été touchés. Pour résister à ces changements, c'est souvent par la violence que les hommes tentent de réaffirmer leur contrôle patriarcal sur les femmes et les enfants.

Dans le cas portoricain, les profondes modifications des relations de pouvoir existantes ont été accentuées par un exode urbain massif effectué dans un contexte culturel hostile. Situation encore aggravée par la situation coloniale de Porto Rico vis-à-vis des États-Unis (Melendez et Melendez, Éd., 1993 ; Rivera-Batiz et Santiago, 1994). Peu de peuples ont, dans l'histoire récente, fait l'expérience de tels changements économiques, connu une diaspora aussi massive et souffert d'une marginalisation sociale aussi aiguë, accompagnée d'un mépris culturel patent (Dietz, 1986 ; Rodriguez, 1989). Une étude approfondie permet donc de mesurer en fonction du genre la disparité des effets provoqués par ces changements historiques. L'étude des Portoricains vivant aux États-Unis fait apparaître une centralité de la catégorisation de sexe et de genre parallèle à celle de la catégorisation de classe et d'ethnie, le tout au sein d'une « cocotte-minute » sociale chauffée à blanc par les expériences historiques de domination et de résistance.

Le vécu des hommes portoricains de la seconde génération qui participent à l'économie clandestine des ghettos illustre de manière particulièrement impressionnante l'influence de la question du genre sur la souffrance sociale. C'est ainsi que lorsque, entre la fin des années 1980 et le début des années 1990, je me suis installé avec ma famille dans *East Harlem*, pour mener une enquête sur les revendeurs de crack, la question des relations de pouvoir entre les sexes s'est imposée à moi comme sujet de recherche — et plus précisément le rapport entre la violence personnelle et les luttes masculines pour la dignité (Bourgeois, 1995a, 1995b). Cet article s'intéresse donc à la manière dont les hommes portoricains des ghettos, confinés aux marges d'une nation ouvertement hostile à leur culture et que leur force de travail n'intéresse plus, reconstruisent leur conception de la masculinité par le biais de la violence interpersonnelle, du parasitisme économique et de la domination sexuelle. En nombre croissant, ces hommes désespérés et frustrés se sont réfugiés dans une culture protestataire de rue dont le fondement matériel et l'attrait idéologique s'enracinent dans l'économie de la drogue, alternative concrète à leur exclusion de l'économie licite et de la culture anglo-centrée. Les entretiens ethnographiques montreront, je l'espère, que loin d'être les simples jouets de forces structurelles et idéologiques plus vastes, les dealers qui participent à la culture de la rue sont en réalité les agents actifs d'une quête de la dignité — même si cette recherche se manifeste par la violence et l'auto-destruction. Ce processus, qui pourrait être « expliqué » comme une psycho-pathologie individuelle, ou rejeté comme une sorte de machisme essentialisme culturel (Paredes, 1971) doit être replacé dans son contexte historique et compris comme l'expression de luttes contradictoires dont les enjeux relèvent du champ du pouvoir et de la signification.

[Le contexte historique](#)

A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, entre un tiers et la moitié de la population de Porto Rico émigra vers les ateliers clandestins new-yorkais (Bose 1986). À ce moment précis, ces emplois manufacturiers quittaient les pays industrialisés. New York devenait le centre logistique des multinationales qui venaient de fermer leurs usines sur place pour les délocaliser à l'étranger où le travail est meilleur marché et certains gouvernements plus accommodants (Rodriguez 1989 ; Sassen 1991). C'est dans ce contexte que sont intervenues les modifications spectaculaires qui ont affecté la structure familiale et les rôles de pouvoir masculins de la seconde, puis de la troisième génération des habitants d'*East Harlem*. Issus des secteurs les plus pauvres de la société et venus directement de plantations sucrières, fermes familiales marginales ou haciendas caféières en déliquescence, ces immigrants avaient une conception de la masculinité construite autour de réseaux interpersonnels de « *respeto* » [respect], organisés par catégories complexes d'âge, de genre et de parenté. Les Portoricains se réfèrent souvent à leurs ancêtres campagnards depuis longtemps urbanisés en utilisant le terme de « *jibaros* », c'est-à-dire « paysans ». Dans le cadre « traditionnel » classique de la ferme familiale, la valeur du *pater familias* dépendait du respect que lui manifestaient sa femme et son abondante progéniture. Plusieurs générations plus tard, dans les rues du ghetto, les héritages idéalisés des rangs et marques de prestige jadis attachés à cette tradition familiale rurale et aux hiérarchies personnelles de communautés vivant dans des petites fermes ou des plantations, ont été redéfinis dans un contexte de culture de rue explicitement misogyne et sexuellement agressive. La traditionnelle quête du respect s'est métamorphosée en crainte de l'irrespect. Les chômeurs drogués ou les revendeurs de drogue vivent sans domicile fixe et passent d'une relation sexuelle à l'autre sans jouir de la protection d'une famille ou d'une communauté économiquement viable.

Les souvenirs d'un patriarcat rural refont souvent surface dans les réminiscences d'une enfance idéalisée, évoqués par les mères des revendeurs de crack avec lesquels je me suis lié :

[Madame Ortiz] : « Ce qui me plaisait le plus dans la vie à Porto Rico c'était qu'on conservait nos traditions. Dans mon village, tout le monde était un Oncle, ou une Tante. Quand on croisait quelqu'un de plus âgé, il fallait lui demander sa bénédiction. C'était une marque de respect.

Dans ce temps-là, les enfants étaient respectueux. Mon père était très sévère. Quand quelqu'un venait nous voir, il ne s'adressait à nous que du regard parce que les enfants n'étaient pas supposés se trouver dans la pièce. Il se contentait de nous regarder et ça voulait dire qu'on devait disparaître, aller dans notre chambre. On n'avait pas le droit de se tenir dans la même pièce que les gens plus âgés.

J'ai essayé de transmettre à mes enfants un peu de ce que mon père m'avait lui-même enseigné ».

Primo, fils de Madame Ortiz et gérant de la crackhouse où je passais beaucoup de mon temps ne peut plus « parler » à ses enfants « avec les yeux », ni attendre qu'ils lui obéissent au doigt et à l'œil. L'oppression domestique qu'exerçait un paysan portoricain était fondée sur sa capacité à travailler et à subvenir aux besoins matériels de sa famille. Il était supposé coordonner leur travail en fonction des cycles agricoles et du travail salarié saisonnier offert par une économie précaire de semi-subsistance rurale. Dans le ghetto new-yorkais, les hordes de jeunes gens exclus du système scolaire et des nouveaux emplois tertiaires qui exigent un

minimum d'éducation ont perdu la base matérielle de la prérogative familiale patriarcale du milieu rural portoricain. Les anciens rituels de vénération masculine ne sont plus transmis par le biais du foyer conjugal ou de la famille étendue. Bien au contraire, le chômeur ou trafiquant invective la femme et les enfants qu'il ne parvient plus à faire vivre ni à contrôler de manière effective. Le souvenir de l'ancien pouvoir ancestral le poursuit inlassablement lorsqu'il ressasse un passé jibaro patriarcal qu'il est désormais incapable de reproduire.

La violence domestique

Lorsque que le père de Primo perdit son emploi dans une usine de vêtements, il est devenu « un sale alcool » [*borrachón sucio*]⁶. Les tout premiers souvenirs que garde Primo de son père le montrent en train de frapper sa mère. Pire encore, tous les hommes qui par la suite partagèrent sa vie offraient à Primo autant de modèles de virilité violente et brutale.

[Primo] : « Quand j'étais petit, j'aimais pas voir quelqu'un avec ma mère. J'aimais aucun de ces hommes, parce j'aimais pas quand ils se battaient et qu'ils la frappaient ; ils devenaient sauvages et ils la mettaient KO.

Y avait un type, quand j'étais encore môme, dans les années 1970, il s'appelait Luis et il sortait avec ma mère. Il lui tapait dessus, juste pour lui faire mal.

Un jour, il s'est déchainé contre elle, moi je dormais, ça m'a réveillé.

Ma mère a appelé les flics et le salaud, il a pris un couteau. Mon cœur s'est arrêté. C'est la seule fois où j'ai fait quelque chose pour ma mère. Je me suis interposé quand il lui en a flanqué deux ».

Quinze années plus tard, Primo reproduisit ce cycle de brutalité en battant, à son tour, son amie devant ses enfants. En lutte, mais impuissant, contre sa propre incapacité à garder un emploi stable et à gagner le respect de sa famille avec un revenu régulier, il tenait le rôle d'un gigolo vivant aux crochets d'une femme dénommée Candy, une des rares revendeuses du réseau de dealers que je fréquentais. En public, Primo prétendait apprécier « de parasiter » [*cacheando*] la générosité de Candy et l'amour qu'elle lui prodiguait. En réalité il admit, lors de conversations privées, en avoir été amoureux. Les rôles patriarcaux se trouvaient donc inversés, puisqu'une femme subvenait à ses besoins économiques et qu'il se trouvait contraint de satisfaire ses exigences sexuelles à la demande. Il supporta cette situation quelques mois, mais tenta par la suite de récupérer le respect que lui conférait, pensait-il, sa qualité d'homme par le seul moyen à sa disposition immédiate : la violence physique en public. Des années plus tard, au cours de conversations à la crackhouse, il s'insurgeait contre le fait que sa conception de la masculinité ait été mise à mal [*dissed*] parce que Candy avait violé les règles en renversant les rôles domestiques :

[Primo] : « Cette femme me traitait grave. Putain, elle se faisait des masses de fric. Cette garce, elle s'en faisait encore plus que j'croyais.

Elle valait rien, cette pute. On aurait dit que ses mômes, ils avaient pas de mère. Ils s'occupaient de tout tous seuls. Sa petite, Lilian, elle avait

même pas un an. Merde ! C'était le grand qui faisait la mère. C'était lui qui lui changeait les couches.

Et quelquefois, j'me sentais mal, et pas à l'aise, alors, c'était moi qui le faisais. J'étais là, à changer les couches, alors qu'elle, elle était même pas là ! ».

Pire encore, Candy inversait les rôles du machisme patriarcal :

[Primo] : « En plus, tu vois, style, quand elle revenait à la maison, elle était de mauvais poil, ou dans le genre, mais moi, je voulais pas d'embrouilles ».

Après avoir quitté le foyer de Candy à la suite d'une violente défonce, Primo reprit son activité de revendeur de crack à plein temps. Quand la soirée était calme, nous avions droit, César le guetteur de la crackhouse et moi, au récit détaillé de la dernière bagarre qui avait mis un terme à la relation de dépendance économique et sexuelle qu'il entretenait avec Candy. Tout avait commencé quand Primo avait refusé de lui faire l'amour, Candy l'ayant alors accusé d'avoir des petites copines. Primo semblait presque utiliser les entretiens enregistrés à la crackhouse comme une thérapie destinée à résoudre la confusion générée par le viol des tabous de genre lorsqu'il vivait aux crochets de Candy. Il avait également besoin de se créer un lien avec ses copains de la crackhouse en se targuant d'avoir triomphé d'une femme de mauvaise conduite. Le récit atteignait son apogée au moment où il avait désarmé Candy pour la battre plus rudement devant ses enfants :

[Primo] : « Dès qu'elle a baissé son arme — je ne me rappelle pas bien où elle l'a posée, mais j'ai vu qu'elle enlevait le chargeur — j'ai gueulé "Sale pute" (brandissant les deux poings). Et je te l'ai bousillée.

J'étais bourré, mon vieux. Je gueulais : "Allez, sale garce. Je jouerai plus jamais avec toi !"

[Philippe] : Et les gosses ?

[Primo] : Ils étaient là, dans la pièce, ils étaient énervés, je suppose qu'ils pleuraient...

Je vais te dire, les enfants, ils savaient que leur mère avait tort, mais comme moi je la tapais, ils avaient envie de me sauter dessus. Quand j'ai vu leurs visages, j'ai compris qu'il fallait que je me prépare. J'étais prêt à, comment dire, à parer leurs coups ».

Des hommes vulnérables

La manière dont Primo s'efforce de légitimer sa propre violence envers Candy contraste avec la condamnation qu'il porte sur la violence exercée par son père contre sa mère et ses sœurs. Il juge ouvertement que son père est un raté, il n'a jamais pu lui témoigner le respect dû par un enfant de *jibaro* à son père :

[Primo] : « Aujourd'hui c'est un malade. Il est diabétique. Il est alcoolique et quand il boit, il devient violent. C'est comme qui dirait une lopette, alors, pourquoi je le verrais, moi ? C'est pour ça que ma mère a été obligée de lui crier : "Allez, ouste" [avec un grand sourire inattendu, il fait le geste de l'arbitre expulsant un joueur].

Et moi je voyais mon père tous les quinze jours après leur séparation — vu qu'ils n'ont jamais divorcé. Et il était pas recto, c'est tout. Toujours une bière à la main. Toujours bourré, toujours en train de beugler.

Nous on était mômes. On se disait : "Va te faire foutre, moi j'm'en balance". Il nous achetait des bonbons. Et puis, après, il venait me demander : "Ta mère, elle a quelqu'un ?". Je me rappelle pas ce que je lui répondais mais je devais lui dire "oui", ou n'importe quoi. Il était bourré et il était con.

Peut-être qu'il a eu des regrets. Et il aurait pu vivre mieux que ça, financièrement parlant. Je me rappelle plus trop bien. Et puis voilà qu'il s'effondrait, il avait la tremblote. Moi, j'avais la haine ».

L'image de ce père accablé par une crise de jalousie au moment où son fils lui apprend que son épouse abandonnée a un nouvel amant illustre ce symptôme psychosomatique portoricain : la « crise de nerfs » [ataque de nervios] (Lewis-Fernandez, 1992 ; Guarnaccia et al., 1989). Ces « attaques » provoquées par la jalousie, la maltraitance ou le manque d'amour, sont habituellement le fait des femmes. Que le père de Primo ait pu passer par cette expression typiquement féminine du désespoir et de la détresse devant ses enfants et amis proches illustre le sentiment d'impuissance masculine qu'il doit avoir éprouvé aux États-Unis en tant que migrant marqué par l'échec. Comme mécaniquement, dans le style macho raté, il se remettait en s'attaquant à la femme vulnérable la plus proche, à qui il ne commandait plus le respect depuis longtemps.

Au bout du compte, Primo finit par convenir de son propre échec en tant qu'homme. Phénomène qu'il désigne en termes biologiques comme un « truc mâle ». La manière émouvante dont il décrit comment plusieurs générations d'hommes de sa lignée directe se sont fait broyer, laisse apparaître la spécificité de la marginalisation sociale qui affecte la diaspora portoricaine :

[Primo] : « Je te le dis Philippe, il faut que je me flingue. Parce que, comme je le disais à ma mère, dans ma famille, c'est comme ça que ça se passe, tous les hommes, ils sont pétés.

Le frère aîné de ma mère est pété. Il parle tout seul devant la fenêtre.

L'autre frère de ma mère — un autre oncle à moi — il fait que marcher comme un zombie et il regarde personne. Je suis son neveu et son filleul, les deux. Il écrit des gribouillis, on dirait de la sténo, mais c'est pas de la putain de sténo. Il écrit dans son carnet, il gribouille, il fait des barbouillis dans son carnet. Mais ce mec-là, il a son boulot. Il garde son boulot. Il garde sa place, mais il a plus sa tête.

T'as qu'à le regarder marcher dans la rue, on dirait un clodo. Il avance tout droit, les yeux baissés. Il est fêlé.

Je me rappelle quand il était pas fêlé. Il est allé à Porto Rico avec ma mère, quand il était pas fêlé.

Tu sais quoi, moi je dis à ma mère que pour moi, tous les gens de ma famille, les mecs, je veux dire, ils vont tous péter les plombs un de ces quatre. Je m'imagine plus tard, moi aussi et je me dis que je serai fêlé.

Mais il se trouve que par contre, mon grand-père, lui, il était pas fêlé. Mon grand-père est décédé, mais il était pas fêlé, il est mort, c'est tout ».

Notons qu'aucune des sœurs de Primo — il n'avait pas de frères — ne se sont impliquées dans l'économie parallèle ni n'ont même participé à la violence de la culture de rue. Soit elles travaillaient à plein temps dans le secteur tertiaire (gérante de restaurant McDonald's, serveuse dans des boutiques de vêtements et aide-soignante à l'hôpital municipal d'East Harlem), soit elles s'étaient mariées et élevaient leurs enfants. Primo était fier de leur réussite, ce qui illustre bien non seulement à quel point les rôles des femmes sont rigidement définis mais aussi, encore une fois, à quel point, dans le contexte de pauvreté du Barrio, elles évoluent différemment :

[Primo] : Tu sais, ma mère, elle est bien. Elle a élevé trois filles qui ont bien réussi.

Elles se sont mariées un peu tôt, et tout, mais rien à voir avec la drogue dans la rue. Elles savent le bien et le mal.

Mes sœurs, elles sont pas violentes. Elles sont pas dans la rue — pas de ça.

Stabilité conjugale et emploi légal

Contrairement à ce que pouvait laisser supposer leur comportement souvent bravache et leurs diatribes ouvertement misogynes, la plupart des 24 revendeurs de crack avec lesquels je m'étais lié avouaient aspirer à fonder une famille « bourgeoise » idéale de type nucléaire. Ils avaient en fait vécu dans des foyers stables avec les mères de leurs enfants pendant des périodes assez longues qui correspondaient à celles où ils occupaient des emplois légaux et stables. Au cours de nos entretiens, l'interrelation complexe entre chômage, pathologie individuelle, instabilité familiale et fragilité structurelle sur le marché du travail intervient de façon récurrente. Le récit qui va suivre rend compte du lien entre travail et prise de drogue dans la vie de Primo, il illustre l'interaction entre personnalité et structure sociale dans la construction des subjectivités masculines⁷.

[Primo] : « J'avais dix-neuf ans quand j'ai eu mon môme. Il est né en 1983, le vingt et quelque chose de mai. On était ados, on sortait ensemble, Sandra et moi. J'avais trouvé du boulot et on se fréquentait. On a dégotté une piaule, moi je gagnais bien.

J'étais un bon nèg', mon vieux. Tout le fric que je faisais il passait dans la CB. C'était mon truc. Elle est tombée enceinte. Nous, on le voulait pas vraiment. Mais moi je lui ai dit : "Je suis aussi responsable que toi, alors si tu veux le garder, j'assume". Alors elle l'a gardé. C'est dommage. Mais bon, ça va.

Et je vendais pas de came, ni rien. J'étais un gentil petit gars. J'avais du fric à la banque, j'avais de la thune à la maison. Sandra, elle n'a jamais souffert. Elle était balaise, elle était grosse et elle était enceinte.

Quand Pepito est né, moi je travaillais à U.S Litho. J'étais un bon nèg'. J'avais des bons horaires. Je travaillais de seize heures à minuit.

Je bossais dur. Je faisais des heures supplémentaires. Le boulot qu'ils me donnaient, je le faisais. Je voulais ramener du fric à la maison.

C'est comme ça que j'ai arrêté de sniffer [de la cocaïne] ; un jour mon fils a voulu jouer avec moi. J'étais dans le rocking-chair et moi j'avais pas envie de jouer avec lui, j'étais genre "foutez-moi-la-paix", putain de merde. Et puis j'ai réfléchi et je m'en suis rendu compte. J'ai remarqué que mon fils grandissait. En plus, un jour, j'ai eu des saignements.

J'ai dit : "Non, ça, c'est pas possible. C'est pas moi, ça". Parce que je suis toujours gentil avec mes gosses, je leur chante des chansons, des petites chansons que j'ai appris à l'école, quand j'étais môme.

Alors je m'asseyais dans un rocking-chair, je lui lisais son alphabet et les chiffres, juste pour lui occuper la tête. Les gosses, il faut leur lire des trucs, quand ils sont petits, même quand ils ont que dans les neuf mois, comme ça ils ont toujours des machins qui se stockent dans leur cerveau.

Et puis après, ils ont changé mes horaires, de deux heures à dix heures du matin. Alors j'ai dit "C'est pas possible, un horaire pareil, j'ai une famille, moi".

Je m'endormais au boulot. Vu que j'avais mon fils. Et cette nana, Sandra, la mère de mon fils, elle avait trouvé un boulot au noir. Et quand elle partait, moi je rentrais et mon fils me grimpait dessus. Il avait envie de jouer. Il avait fini de dormir, tu comprends, alors moi, impossible de dormir.

Et c'est là que j'ai commencé à déconner. J'ai commencé à fumer des "woolas" [cigarettes de marijuana mélangée avec du crack], et je buvais un peu. J'étais debout toute la journée, alors après, j'avais pas envie d'aller bosser.

Tu piges, c'était comme si en rentrant du boulot je savais pas si je

devais aller me coucher tout de suite ou traîner un peu pour me coucher plus tard. Et mon fils, il était là, frais comme un gardon. Il avait deux ans, il avait envie de jouer.

Alors ils m'ont vidé parce que je m'endormais au boulot. Ils m'ont dit : "faut qu'on te laisse partir parce que t'as une famille et on sait que tu veux être avec eux, à cause de ton horaire, mais nous, on peut pas te remettre dans l'équipe de jour. On a besoin de quelqu'un la nuit et toi, t'as pas l'air de t'y faire".

Ils viraient tout le monde, il cherchaient juste un motif. À mon avis, leurs affaires elles tournaient pas rond.

Après ça, je me suis tiré et j'ai fumé du crack.

Primo ressentait vivement son échec en tant qu'homme et en tant que père :

[Primo] : « Tu sais quoi, Philippe ? Mon fils, il a six ans maintenant. Ça me fout le cafard quand je pense à toute cette merde... C'est du style que je suis pas là pour lui. Exactement comme mon père, il était pas là pour moi.

Et mon fils, il aimait bien être avec moi. À un moment j'étais toujours en train de bricoler quelque chose dans l'appartement. Alors le gosse, il attrapait mes outils, et il donnait des coups de marteau sur n'importe quoi, comme ça, il me regardait et il faisait pareil. Ça me plaisait ça, putain.

C'est pour ça que j'ai pleuré beaucoup la première fois que j'ai quitté mon fils. C'était à peine deux mois après qu'ils m'ont renvoyé de U.S Litho.

J'allais dans la salle de bains et je chialais comme une mauviette. Parce que je savais que j'allais bientôt me tirer et que ça, ça voulait dire une chose : plus de gosse.

Mais tu sais quoi, mec. Moi je crois... je crois que quand t'es avec quelqu'un et que t'as un gamin, faut que tu fasses le max pour en profiter, que t'y arrives ou pas. Faut que tu t'engages, comme pour un truc de famille, dans l'ancien temps. »

[Philippe] : Non, mais, bordel, de quoi tu parles ?

[Primo] : On dirait tout le temps que je suis qu'un enclulé, quand je dis des choses comme ça, parce que je m'occupe pas de mon gosse, mais c'est parce que je... en ce moment, je m'en occupe pas mais...

En fait, tu te rappelles, le week-end dernier, à un moment quand on a parlé de la dernière fois qu'on avait pleuré, et ben, pour moi c'était cette fois-là, le week-end dernier. J'ai pensé à mon petit nèg'. Normalement

J'aurais dû le prendre pour le week-end mais j'ai appelé trop tard. J'ai merdé. Un vrai merdier.

[D'un ton plus vif] En fait, je me rappelle mon père qui racontait à ma mère qu'il pleurait parce que je lui manquais, parce que j'étais son fils unique.

Mais là, je suis mal parce que dans quelques jours c'est l'anniversaire de Papito et j'aurai rien à lui offrir. Parce que j'ai pas le fric.

[Philippe] : Tu préférerais pas avoir les 25 dollars que tu as dépensé pour la blanche [héroïne] et le perico [la cocaïne] pour lui acheter un cadeau d'anniversaire ?

[Primo, en sniffant un sachet d'héroïne] Ben... Je vais lui acheter un cadeau. J'l'adore ce petit nèg' ».

L'occupation d'un emploi licite par les deux conjoints est décisive pour que les hommes puissent commencer à définir la masculinité en termes de partage de la reproduction des enfants, sur le plan matériel comme émotionnel. Le problème est qu'à New York, la plupart des emplois licites que peuvent occuper les jeunes sortis du système scolaire sont non seulement mal rémunérés mais également considérés comme féminisants. Ceci parce que le secteur tertiaire et en particulier l'administration des industries de la finance, du logement et des assurances ont connu leur plus forte croissance depuis les années 1970. La majorité des agents de surveillance des niveaux inférieurs du secteur tertiaire sont des femmes et la culture de rue fustige les hommes qui se trouvent en position d'infériorité dans le rapport hommes/femmes. Il est intéressant de noter qu'en citant leurs mauvais souvenirs d'irrespect au travail, de nombreux trafiquants de crack font référence à leurs supérieures dans un langage explicitement sexiste. Ils s'en prennent souvent à leur apparence physique et manifestent leur rejet en utilisant l'argot des rues et des jurons sexualisés. Ils décrivent souvent ces femmes qui leur sont hiérarchiquement supérieures comme ayant des organes sexuels mâles et ils se décrivent eux-mêmes et les autres hommes de leur entourage professionnels comme des efféminés.

[César] : « Je suis resté dans la salle du courrier quelque chose comme huit mois, dans cette agence de pub qui travaille avec ces merdes de produits pharmaceutiques. Ils me faisaient confiance.

Mais ma patronne, elle avait des préjugés. Une vraie salope, cette pétasse. Une blanche. Elle me faisait faire des tas de merdes, cette sale grosse mochetique, et moi, j'étais comme une vraie mauviette.

Ça me plaisait pas, mais je continuais à travailler parce que putain, tu veux pas bousiller une relation comme ça. Alors t'es qu'une lopette.

Je pouvais pas la saquer, cette cheftaine. Elle était franchement mauvaise, cette pute. Elle prenait son pied en virant les gens. Ça se voyait sur sa tête, mon vieux. Elle a fait chialer le type qui bossait avec moi-même qu'il l'a suppliée de le reprendre ».

Les emplois tertiaires d'une économie post-industrielle marquée par la globalisation et les changements technologiques n'offrent que de maigres chances aux jeunes gens des ghettos sortis du système scolaire. Non seulement ils éprouvent des difficultés à accepter d'être commandés par des femmes, mais ils considèrent souvent qu'il est carrément émasculant de devoir courir chercher du café pour leurs supérieur(e)s hiérarchiques et pis encore, d'avoir à le faire avec un grand sourire. En conséquence, même lorsqu'ils conservent leurs postes de coursiers, d'opérateurs de photocopies ou de grouillots, ils ont tendance à se faire une réputation de mauvais « esprits » ce qui limite encore davantage leurs chances de monter dans la hiérarchie administrative.

Primo n'a jamais acheté de cadeau d'anniversaire à Papito, son fils de sept ans. Il n'est d'ailleurs même pas allé le voir cette semaine-là. Par coïncidence, à la même période dans la véranda de mon bâtiment, Manny et Angel, mes petits voisins me fournirent des aperçus de l'autre face du fossé générationnel père-fils. L'œil étincelant, Angel me dit avec fierté : « Moi, ce week-end, je vais voir mon père ». Son petit frère Manny répondit immédiatement sur un ton terne et triste : « Moi je verrai pas le mien, il est en prison ». Comme dans un film, quelques instants plus tard, nous entendîmes les hurlements de plaisirs du fils de mon voisin, un autre petit garçon âgé de trois ans surnommé Papo. Un jeune homme de vingt ans, l'air fanfaron et presque embarrassé embrassait le petit garçon, en marmonnant affectueusement « *Ay mi hijo* » [oh, mon fils] sous le regard apparemment impassible de la mère. Le père de Papo, incarcéré pour trafic de drogue, bénéficiait ce jour-là d'un après-midi de liberté dans le cadre d'une mesure de réhabilitation par le travail. Une heure plus tard environ, le petit Papo repoussait des cris stridents, mais d'angoisse cette fois. Son père devait se dépêcher de rentrer pointer à la prison avant le crépuscule. Le gardien de l'immeuble m'expliqua plus tard que le père de Papo avait cambriolé l'appartement de la mère de l'enfant deux ans et demi auparavant, alors que Papo n'avait que six mois. Il savait que l'appartement était vide, puisqu'à cette heure-là il était supposé être au parc avec son fils. Sa nouvelle copine faisait le guet pendant qu'il déroba le magnétoscope et la télévision.

Investir dans le multipartenariat sexuel

La conquête sexuelle et la multiplicité des partenaires représentent un autre lieu de définition de la dignité masculine propre à la culture de rue. Il est lié au besoin de rendre positif le « parasitisme » économique exercé aux dépens des mères, amantes, femmes et enfants qu'on ne peut plus soutenir financièrement (Anderson, 1999 ; De la Cancela, 1986). César, le guetteur de Primo, était le plus vif à célébrer son incapacité à entretenir une famille : incapable de reproduire les aspirations patriarcales de la génération de ses grands-parents — dans le contexte d'une famille nucléaire contraignante et d'une communauté de parentèle étendue —, il concentrait ses mâles énergies en un machisme à sens unique, collectionnant les aventures et travaillant activement à exagérer ses exploits sexuels et à se faire passer pour un sans-cœur.

[César] : « Nous, on est exactement comme ces tortues de mer vertes qu'il y a aux Galapagos. Elles sortent de leurs carapaces, elles courent vers la mer et elles ne savent jamais qui c'était leurs parents.

Elles vivent leur vie. Ensuite, elles baisent quelqu'un ou elles se font sauter. Elles ont des mômes et elles les voient jamais.

Moi je me sens pas coupable vis-à-vis des mômes que j'ai faits à droite ou à gauche parce que moi, Felipe j'ai pas de cœur. Moi je peux baiser n'importe qui, n'importe quand. Et en plus, ces salopes, de nos jours elle sont toutes pétées ».

Primo était plus fonctionnel dans sa sexualisation du pouvoir masculin, faisant porter l'accent sur un contrôle économique et affectif discret des femmes avec qui il sortait. Un soir, tard après son boulot à la crackhouse, je l'accompagnai boire de l'alcool de contrebande dans un club du coin. En avalant ses lampées d'un air rigolard, Primo fit signe à trois joueuses de billard qui se trouvaient un peu plus loin. Imitant un accent campagnard portoricain démodé, Primo dit en espagnol : « Regarde comme elles s'entendent bien, mes femmes » [Mira como mis mujeres se llevan bien].

À l'époque, le juge de tutelle pressait Primo de trouver un emploi. Un juge de la section des narcotiques de New York l'avait condamné à une peine de deux à quatre ans avec sursis pour avoir vendu du crack à un agent en civil. Une des conditions de cette liberté surveillée était qu'il trouve un emploi licite. Pendant qu'il intriguait pour savoir avec laquelle de ses femmes il allait passer la nuit, je lui rappelai à dessein que s'il ne voulait pas aller en prison, il fallait qu'il appelle l'agence pour l'emploi tôt le lendemain matin. Primo changea simplement de sujet et se réfugia dans le récit de ses conquêtes sexuelles.

[Primo, d'un air sombre] : « Oh merde, Felipe, t'as raison ! Mais tu sais quoi ? [Gloussant] De toutes ces pétasses qui traînent ici, c'est celle-là que je me choisis [désignant Maria].

[À nouveau l'air sombre] : Ça m'est déjà arrivé. Un jour, devant la salle de jeux, j'ai vu une masse de nénétes dans un coin. [Gloussant à nouveau] Comme un troupeau de filles qui discutent. Et quand j'ai regardé, j'ai dit : "Mais bon Dieu, je me les suis toutes faites, celles-là". Y avait Sandra, mon ex-femme, Candy, Maria, Jaycee, et une autre, je crois, mais je me souviens plus d'elle.

[Philippe] : Tu t'es senti comment ? Bien ?

[Primo] : Non. Je m'suis senti bizarre. [Remarquant César qui tendait l'oreille à cause de la musique tonitruante] Non, d'abord je m'suis senti bien, et puis après, je m'suis senti bizarre.

Je te le dis, Felipe, moi j'ai une bite en or. Tous mes cousins sont comme ça. [Donnant cinq tapes à César]. On a tous des bites en or ».

Le viol collectif

Vers la fin de mon séjour à *East Harlem*, plusieurs des trafiquants de crack avec qui je m'étais le plus lié m'avouèrent avoir participé à des viols collectifs quand ils étaient adolescents. Aux États-Unis, il est rare que les enquêtes sur les bandes menées par des criminologues et des sociologues fassent mention du viol (Campbell, 1991 ; Huff, 1990). Celui-ci est en général présenté comme un rituel initiatique, mais on note parfois que cet acte violent sert à lier les

garçons dans un érotisme homosexuel et misogyne (Bourgeois, 1994a : chapitre 5), la participation aux viols collectifs est pour les jeunes garçons une façon d'affirmer leur virilité.

Toutes ces dimensions ritualisées — l'atteinte de la majorité, l'attachement mutuel et le rituel initiatique — s'appliquent aux récits des viols adolescents collectifs rapportés par les revendeurs de crack. Primo, par exemple, n'éprouvait aucune excitation sexuelle lorsque ses camarades commencèrent à violer une des filles appartenant à leur réseau. Il se sentait humilié et exclu lorsqu'ils le renvoyaient chez lui au prétexte qu'il était « trop petit » pour participer à leurs exactions sexuelles.

[Primo] : « À cette époque-là, j'étais plus jeune. J'arrivais pas à bander. Il m'obéissait pas, le petit salaud. J'étais pas dans le coup. Je pige pas ça.

Alors, ils montaient avec une fille et, tu penses bien qu'ils savaient déjà que j'allais pas être dans le coup. Alors ils me demandaient : [d'un ton hostile] "Alors, qu'esse tu fous, mec ? Tu rentres à la baraque, ou quoi ?"

Alors, putain, la seule chose que je pouvais faire c'était de me tirer. "À demain, les gars", ou alors j'attendais en bas, au bar, ou style.

C'est en devenant complice de viols collectifs que Primo se fit accepter par les garçons plus âgés qu'il admirait.

[Primo] : J'étais pas vraiment dans le coup mais moi aussi, je me déchaînais parce que la pétasse, il fallait bien qu'elle y passe. Et quelquefois, c'était moi qui faisais le mariole avec une batte ou style, comme ça elle était bien obligée de rester dans la pièce avec celui qui était là.

Quelquefois, les grands, ils faisaient les seigneurs un certain temps avec la fille, mais une fois qu'ils l'avaient baisée, elle était foutue. C'était style : Vlan, et vlan [comme s'il donnait des gifles], elle se faisait avoir par style : "T'es à moi, maintenant, pétasse".

Ça c'était il y a longtemps. Personne fait plus ça aujourd'hui. La baise est devenue trop facile ».

Outre l'accent porté à cette dimension rituelle des viols collectifs dans les milieux adolescents et sa fréquence particulière au sein des bandes de garçons, il est important de situer le viol public dans le cadre où j'ai placé la violence domestique. Par le viol collectif, les mâles donnent une dimension publique à leur tentative de réaffirmation des relations de pouvoir patriarcales anachroniques qui étaient l'apanage des générations précédentes et qui ont été affaiblies par la modification des rapports de pouvoir de sexe. Le fait que les filles gagnent en autonomie dans les milieux dominés par les mâles incite ceux-ci à se débattre vigoureusement. Ils légitiment leur violence sexuelle contre les jeunes adolescentes au prétexte de « leur infliger une leçon ». En fait, dans leur argot, le viol collectif se dit « lui faire passer un train dessus » [to run a train on a bitch] qui devient parfois « dresser une chienne » [training a bitch]8 comme si la personne agressée était un chien à qui on donne une leçon ou à qui on enseigne un nouveau tour. Primo, qui avait conscience de l'horreur et de la colère que

m'inspiraient ses récits de viols collectifs, argumentait souvent avec moi pour me faire comprendre — comme à toute personne qui lirait la transcription de ces entretiens — la dichotomie entre les victimes de viols collectifs qui étaient dignes de respect et celles qui ne l'étaient pas :

[Primo] : « On va le dire comme ça, Felipe, ces pétasses elles étaient jeunes, idiotes et super chaudes. Si elles traînaient trop alors qu'elles se rendaient compte qu'on était dingues et si elles continuaient à traîner, alors, nous on savait qu'on pouvait les prendre.

[Philippe] : C'est bien de la merde, ce que tu dis. Bande d'enculés, vous étiez rien qu'une bande de pervers, oui.

[Primo, frustré] : Non, mais regarde leur attitude, si elles traînaient trop longtemps, crois-moi, c'est qu'elles savaient ce qui se passait. Si la meuf elle traîne, elle va se faire sauter. Je veux dire, ces pétasses, elles arrêtaient pas de glander, de traîner. Elles revenaient au bar tous les jours alors, on le savait qu'elles voulaient se faire sauter.

Ils emmenaient la meuf à part, parce qu'on avait sa confiance [confianza]. C'était pas difficile, après, de l'obliger à se faire sauter par chacun à son tour.

En plus, elle se faisait taper ou style, si elle refusait.

[Philippe] : C'est du viol, ça mon vieux. Tu piges pas ça ?

[Primo] : Moi, je veux dire dans mon souvenir, (s'adressant directement au magnétophone), c'est que j'étais qu'une putain de môme. Je voyais ça comme qui dirait, que si y en avait qui revenaient pas traîner au club, c'est qu'elles avaient été traumatisées et que ça allait rester enfoui dans leur vie, pour toujours, et qu'elles reviendraient jamais traîner par là. Au lieu de revenir, elles rentraient chez elles se planquer [me jetant un regard défensif] pour garder leur sombre secret jusqu'à la fin de leur vie. Moi, quelquefois, je les plaignais, aussi.

Mais y avait des pétasses qu'étaient plus arrangeantes et elles revenaient glander dans le coin. Parce qu'à mon avis c'était comme si elles étaient dans la rue et qu'une fois passé leur premier truc de merde, après, il leur restait plus qu'à se faire foutre.

[Philippe, l'interrompant] : Arrête, vieux, déconne pas. Personne n'aime ça, une pareille saloperie.

[Primo, d'une voix lente] : Eh ben... C'était leur choix, Felipe. Ce que je veux dire c'est que, la première fois, peut-être qu'elles étaient pas d'accord. Quelquefois, elles avaient les larmes aux yeux. Elles voulaient pas être prises de force.

[César, se moquant de la gêne manifestée par Primo et de ma colère, m'arrache le magnétophone] : Mais oui, elles étaient forcées, mais ça leur plaisait. Et elles en redemandaient, parce qu'elles étaient d'accord. Elles s'habituait à ce fait-là, c'est tout : "T'es à nous, maintenant pétasse".

[Philippe] : Mais bande d'enculés, vous êtes malades [des coups de feu retentissent tout près, puis un bruit de course].

[Primo, se précipitant vers la porte pour voir d'où proviennent ces bruits] : Non ! Faut que tu piges, Felipe, même quand elles disent non, elles aiment ça ».

En fin de compte, la violence, contre les femmes, orchestrée par les modèles de référence de Primo en dit long sur l'intériorisation de leur propre dévalorisation.

[Primo] : « On discutait entre nous, on se disait que ces filles, elles se faisaient sauter parce qu'elles voulaient traîner avec nous.

Mais putain, qu'est ce qu'on avait à leur proposer ? Rien. Alors, on se posait des questions.

[César] : Nous on en foutait pas une ! Quelles connes, de sortir avec des nèg' comme nous ».

Responsabilité individuelle et victimisation structurelle sociale

Immanquablement, la présentation d'entretiens ethnographiques traitant d'une expérience d'oppression et de marginalisation sociale évoque certaines images négatives qui risquent de renforcer certains stéréotypes sociaux et raciaux. Un débat ouvert et non censuré sur le sujet de la masculinité dans la culture de rue peut se transformer en lieu d'humiliation pour les plus pauvres et les plus démunis. Les critiques culturalistes chicanos ont fait remarquer, il y a longtemps déjà, à quel point les perceptions anglo-saxonnes du machisme latino sont le reflet de préjugés historiques bien enracinés (Paredes, 1971)⁹. Plus grave encore, les propos ethnocentriques sont si inconsciemment incrustés dans le « bon sens » général que les tableaux de misère et de brutalité sociales extrêmes comme ceux qui sont présentés ici sont interprétés comme la représentation culturelle d'une communauté ethnique donnée — en l'occurrence, les immigrés portoricains aux États-Unis. Il est évident que cette attitude, qui relève du « déballage de linge sale », est en totale contradiction avec les arguments historiques et théoriques présentés dans cet article et qui s'opposent aux explications culturelles essentialistes des comportements humains. Il en est de même pour toute interprétation accusant les femmes d'avoir — dans la rue ou chez elles — suscité la violence masculine qu'elles subissent en revendiquant l'extension de leurs droits. Ce genre d'interprétation tenant la victime pour responsable de son sort a non seulement pour effet de magnifier la pérennité du *statu quo* patriarcal antérieur, mais de surcroît d'individualiser à l'excès la transformation macrostructurelle qui, sur tout le globe et à long terme, est en train de s'accomplir dans les relations entre les sexes. Comme cela s'est toujours passé historiquement, pour tous les changements politiques majeurs affectant des groupes

antagonistes, le processus complexe par lequel les femmes se définissent un nouvel espace public abonde en conséquences contradictoires et provoque bien des souffrances¹⁰. Comme je l'ai noté au début de cet article, le fait que les *statu quo* fondamentaux qui permettent l'exercice de la domination masculine n'aient quant à eux subi aucune modification rend la situation encore plus critique. Bien des féministes l'ont souligné depuis longtemps : au cours des dernières décennies, la plupart des luttes et réalisations des femmes se sont définies dans le cadre de droits individuels qui sont en fin de compte largement calqués sur les modèles patriarcaux bourgeois d'« accès à l'autonomie » [« empowerment »] (Butler et Scott, 1992 ; Jaggar, 1983).

Sur un autre plan théorique, la compréhension des expériences d'oppression et de résistance — masculines ou non — souffre de la médiocrité des analyses concernant le rapport personnalité / société, ainsi que le note Jefferson (1994). Les relations entre « agissement » [*agency*] et structure sont en général présentées en termes dualistes — si tant est qu'elles soient d'ailleurs traitées (Giddens, 1991). La sexualité, l'organisation familiale, les rapports sociaux de sexe et la construction culturelle de l'intimité sont des questions cruciales qui affectent les menus détails de notre vie quotidienne. À bien des égards, ils restent des sujets tabous pour les ethnographes qui ont pour mandat inconscient de présenter des images positives des gens qu'ils étudient et avec lesquels ils vivent. Les chercheurs qui procèdent à des enquêtes quantitatives n'ont jamais eu accès à ces dimensions complexes de la vie quotidienne, puisque la plupart des gens dissimulent leurs expériences intimes de violence, de sexualité, de toxicomanie, etc..., même à leurs amis les plus proches — et d'autant plus à l'enquêteur.

Il n'existe pas de solution définitive aux problèmes complexes nés de cette décision de présenter des entretiens ethnographiques intimes transcendant les frontières de classe et de race. Les hommes dont il est question dans cet article se comportent souvent de manière cruelle et violente, non seulement vis-à-vis des femmes et des enfants qui partagent leur vie, mais également vis-à-vis d'eux-mêmes. En dépit du risque que j'ai pris en présentant ce matériau difficile, je pense que si j'ai échoué dans mon entreprise - en particulier dans les aspects les plus pénibles de la misogynie et de la violence sexuelle dans la culture de rue et les actes individuels, — je me rendrai complice de ce *statu quo* sexiste. Si tous les revendeurs de crack sont des victimes d'un point de vue structurel social, ils sont également les agents de leur propre auto-destruction au quotidien. Ils provoquent des ravages sur ceux qui leur sont chers et au-delà, sur l'ensemble de la communauté. Bien sûr, d'un point de vue analytique, les formes particulièrement brutales que la masculinité a revêtu dans les rues des ghettos américains — ou les taux de criminalité, d'homicide et d'incarcération dépassent ceux de l'ensemble du monde industrialisé — sont finalement la manifestation, non seulement du modèle économique-politique américain, mais bien plutôt des carences fondamentales dont souffrent, en matière de droits de l'homme, les milieux défavorisés et marginalisés aux États-Unis — en particulier dans le domaine de la liberté individuelle, de l'accès aux soins, au logement, à l'éducation et à la sécurité publique des habitants des ghettos. Autrefois fondées sur une structure de vie rurale, les subjectivités masculines patriarcales se sont polarisées sur l'exacerbation de la violence, la maltraitance sexuelle généralisée et le parasitisme économique vécu au grand jour. Phénomènes qui ne sont que la manifestation symptomatique de ces inégalités fondamentales au plan politique et culturel. Derrière les conversations les plus crues qui sont évoquées dans ce texte, se cache, d'une part, la crise massive des secteurs public et privé qui a secoué la plupart des ghettos américains depuis la Seconde Guerre mondiale, et de l'autre, l'idéologie d'apartheid *de facto* qui légitime un « bon sens » généralisé prêt à tolérer l'élévation des seuils d'appauvrissement dans la population

travailleuse la plus démunie.

Notes

1 *The New York Times Magazine*, 4 décembre 1994.

2 Voir les critiques de Katz (1986) et le numéro spécial de *Critique of Anthropology* (1993).

3 On trouvera des recensions des écrits sur les familles et la pauvreté chez Baca Zinn (1989) et Rapp (1987) ; Voir également Malveaux (1987).

4 Dans les deux lotissements autour de mon immeuble, un peu plus de 70 % des foyers monoparentaux avec enfants en bas âge vivaient en dessous du seuil de pauvreté, en comparaison, le taux était approximativement de 47 % pour l'ensemble des familles d'*East Harlem* (U.S Census Bureau, census of population and housing, New York Country, By Tract. 1990).

5 On trouvera une analyse de l'inégale intégration des femmes portoricaines dans la main-d'œuvre américaine chez Bose (1986). Les données du recensement des années 1990 font apparaître une augmentation de la participation des femmes portoricaines dans les années 1980 et le début des années 1990 (Rivera-Batiz and Santiago, 1994).

6 Voir dans Singer et *al.* (1992) un compte rendu similaire de l'alcoolisme dans les milieux émigrés portoricains.

7 Voir Jefferson (1994) pour une présentation théorique de la nécessité d'une interprétation non dualiste de la relation personnalité/société.

8 Jeu de mots sur [*to run a **train***] : faire rouler un train sur et [*to **train***] : former, (NDT).

9 Dans son analyse du machisme dans un village mexicain, Hunt note que contrairement au stéréotype suivant lequel les hommes machistes seraient comme poussés à un multipartenariat violent et à l'abus de drogue par de profonds complexes d'infériorité, les « vrais machos » ont une confiance totale en leur domination absolue et peuvent se montrer « extrêmement puritains et souvent profondément impliqués dans ce qu'ils appellent le progrès, l'honnêteté et la justice. Ils sont les exemples plus que parfaits de ce que devrait être le parfait père en fonction de leurs propres normes culturelles : tolérants, sages, justes, honnêtes » (1971 : 116).

10 Voir les critiques de l'interprétation de Dorris (1989) du syndrome de l'alcoolisme fœtal chez les indiens d'Amérique comme étant causé par la rupture des rôles féminins traditionnels (Pollitt 1990 ; Cook-Lynn, 1989).

Bibliographie



- ACOSTA-BELEN Edna (1993) « Defining a Common Ground : The Theoretical Meeting of Women's, Ethnic, and Area Studies », in Edna Acosta-Belen and Christine E. Bose, eds, *Researching Women in Latin America and the Caribbean*, 175-186, Boulder, CO : Westview Press.
- ANDERSON Elijah (1989, January 1) « Sex Codes and Family Life Among Poor Inner-City Youths », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 50, pp. 59-78.
- BACA ZINN Maxine (1989) « Family, Race, and Poverty in the Eighties ». *Signs : Journal of Women in Culture and Society*, 14, pp. 856-874.
- BOSE Christine E. (1986) « Puerto Rican Women in the United States : An Overview », in Edna Acosta-Belen, Ed., *The Puerto Rican Woman : Perspectives on Culture, History, and Society*, second edition, 147-169. New York : Praeger.
- BOURGOIS Philippe (1995a) *In Search of Respect : Selling Crack in El Barrio*. New York : Cambridge University Press. Series : Structural Analysis in the Social Sciences.
- BOURGOIS Philippe (1995b) « Mothers and Crack », in Nancy Scheper-Hughes and Carolyn Seargant, Eds., *Mothers and Children at Risk*, Berkeley : University of California Press.
- BOURGOIS Philippe (1995c) « The Political Economy of Resistance and Self-Destruction in the Crack Economy : An Ethnographic Perspective », *Annals of the New York Academy of Sciences*, Special Issue, « The Anthropology of Lower Income Urban Enclaves : The Case of East Harlem » Ed., Judith Freidenberg.
- BURTON Linda (1991) « Caring for Children », *The American Enterprise*, 2-3, pp. 34-37.
- BUTLER Judith and SCOTT Joan Eds. (1992) *Feminists Theorize the Political*. New York : Routledge.
- CAMPBELL Anne (1991) *Girls in the Gang*, The Second Edition. Cambridge, MA : Basil Blackwell.
- CONNELL R.W. (1987) *Gender and Power*, Stanford, CA : Stanford University Press.
- COOK-LYNN Elizabeth (1989) « (Review) The Broken Cord », *Wicazo Sa* 5 (2), pp. 42-45.
- Critique of Anthropology* (1993) 13 (3) (Special issue on U.S. inner-city poverty and the « underclass debate ».)
- DE LA CANCELA Victor (1986) « A Critical Analysis of Puerto Rican Machismo : Implications for Clinical Practice », *Psychotherapy*, 23 (2), pp. 291-296.
- DIETZ James L. (1986) *Economic History of Puerto Rico : Institutional Change and Capitalist Development*, Princeton : Princeton University Press.
- DORRIS Michael (1989) *The Broken Cord : A Family's Ongoing Struggle with Fetal Alcohol Syndrome*, New York : Harper & Rowe.
- FELDMAN Allen (1991) *Formations of Violence : The Narrative of the Body and Political Terror in Northern Ireland*, Chicago : University of Chicago Press.
- FERGUSON Brian and FARRAGHER Leslie (1988) *The Anthropology of War : A Bibliography*, New York : H.F. Guggenheim Foundation.
- GIDDENS Anthony (1991) *Modernity and Self-Identity : Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge : Polity.

- GRAMSCI Antonio (1971) *Selections from the Prison Notebooks*, London : Lawrence and Wishart.
- GUARNACCIA Peter J., DE LA CANCELA Victor and CARRILLO Emilio (1989) « The Multiple Meaning of Ataques de Nervios in the Latino Community », *Medical Anthropology*, 11 : 47-62.
- HUFF C. Ronald, Ed. (1990) *Gangs in America*. Newbury Park, CA : Sage.
- HUNT Robert C. (1971) « Components of Relationships in the Family : A Mexican Village », in Francis L.K. Hsu (dir.), *Kinship and Culture*, Chicago, Aldine.
- JAGGAR Alison (1983) *Feminist Politics and Human Nature*, Sussex : The Harvester Press.
- JARRET Robin L. (1994, February) « Living Poor : Family Life Among Single Parent, African-American Women », *Social Problems*, 41(1) pp. 30-49.
- JEFFERSON, Tony (1994) « Theorising Masculine Subjectivity », in T. Newburn and E. Stanko, Eds., *Just Boys Doing Business : Men, Masculinities, and Crime*, 10-31, London : Routledge.
- KATZ Michael (1986) *In the Shadow of the Poorhouse : A Social History of Welfare in America*. New York : Basic Books.
- LEWIS Oscar (1966) *La Vida : A Puerto Rican Family in the Culture of Poverty—San Juan and New York*, New York Random House.
- LEWIS-FERNANDEZ Robert (1992) « Ataques de Nervios or Panic Attacks : An Embodied Contestation of Puerto Rican Ethnicity », Paper prepared for AAA session, I « *Healing, Bodily Practices, and Caribbean Ethnicity* », San Francisco, December 2.
- MALVEAUX Julianne (1987) « The Political Economy of Black Women », in Mike Davis, Manning Marable, Fred Pfeil, and Michael Sprinker, Eds., *The Year Left 2 : An American Socialist Yearbook*, 52-73, London : Verso.
- MAUER Mark (1992) « Americans Behind Bars : One Year Later », Washington D.C.: The Sentencing Project.
- MELENDEZ Edwin and MELENDEZ Edgardo Eds. (1993) *Colonial Dilemma : Critical Perspectives on Contemporary Puerto Rico*, Boston : South End Press.
- MESSERSCHMIDT James W. (1993) *Masculinities and Crime : Critique and Reconceptualization of Theory*, MD : Rowman & Littlefield Publishers, Inc.
- MOHANTY Chandra Talpade (1984) « Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial Discourses », *Boundary*, 2, 12 (3)/13 (1), pp. 333-358.
- The New York Times Magazine* (1994, December 4) « Who Will Help the Black Man? A Symposium Moderated by Bob Herbert », pp. 72-77, 90, 92-93, 109-110.
- New York Times* (1994, March 31) « Sharp Increase Along the Borders of Poverty », p. A8 (Jason DeParle).
- PAREDES Americo (1971) « The United States, Mexico, and Machismo », *Journal of the Folklore Institute*. 8 (1), pp. 17-37.
- PEREZ Sonia and CRUZ Steven (1994, August) *Speaking out Loud : Conversations with Young Puerto Rican Men*. Washington D.C.: National Council of La Raza.
- POLLITT Katha (1990, March 26) « A New Assault on Feminism », *The Nation*, pp. 408-417.

RAINWATER Lee and YANCEY William Eds. (1967) *The Moynihan Report and the Politics of Controversy* Boston : MIT Press.

RAMIREZ Rafael (Forthcoming) *Dime Capitan : Reflexiones sobre la Masculinidad*. San Juan : Huracan Ediciones.

RAPP Rayna (1987) « Urban Kinship in Contemporary America: Families, Classes and Ideology », in Leith Mullings, Ed., *Cities of the United States: Studies in Urban Anthropology*, 219-243, New York : Columbia University Press.

RIVERA-BATIZ, FRANCISCO L. and SANTIAGO Carlos (1994, April) « The Labor Market and Socioeconomic Performance of the Puerto Rican Population in the United States 1980-1990 », Monograph prepared for The National Puerto Rican Coalition, Washington D.C.

RODRIGUEZ Clara E. (1989) *Puerto Ricans : Born in the U.S.A.* Winchester, MA : Unwin Hyman.

SASSEN Saskia (1991) *The Global City : New York, London, Tokyo*, Princeton : Princeton University Press.

SINGER Merrill, FREDDIE Valentin, HANS Baer and ZHONGKE Jia (1992) « Why Does Juan Garcia Have a Drinking Problem ? The Perspective of Critical Medical Anthropology », *Medical Anthropology*, 14, pp. 77-108.

SLUKA Jeffrey A. (1990) « Participant Observation in Violent Social Contexts », *Human Organization*, 49 (2), pp. 114-126.

STACK Carol (1975) *All Our Kin : Strategies for Survival in a Black Community*, NY : Harper.

TAUSSIG Michael (1987) *Shamanism, Colonialism, and the Wild Man : A Study in Terror and Healing*, Chicago : University of Chicago Press.

WACQUANT Loïc (1995) « The New Urban Color Line : The State and Fate of the Ghetto in Postfordist America », in Craig J. Calhoun, Ed., *Social Theory and the Politics of Identity*, XX-XX, New York : Basil Blackwell.

Pour faire référence à cet article

Bourgeois Philippe (2002). "Violence, respect et sexualité chez les revendeurs de crack portoricains d'East Harlem". *Revue Européenne des Migrations Internationales* , Volume 18 , Numéro 3 , p. 55-76.

Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document1610.html>

imprimer 

signaler par mail 

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752
MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers
Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68
<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#) 
[signaler par mail](#) 
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
de correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


La REMI adhère à



Article

Gitans et jeunes de « bonnes familles » dans les trafics de drogues

 par [Lamia Missaoui](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Lamia Missaoui : Maître de Conférences à l'Université de Versailles St-Quentin-en-Yvelines, Laboratoire PRINTEMPS, 47 Boulevard Vauban, 78047 Guyancourt Cedex.

Mots-clés : [Frontière](#) , [Gitans](#) , [Jeunes](#) , [Toxicomanie](#)
Zones géographiques : [Espagne](#) , [France](#)

Résumé : Cet article relate l'apparition d'une nouvelle forme sociale caractérisée par l'entrée des " jeunes de bonnes familles " dans les trafics transfrontaliers de drogues, à partir d'incitations en provenance des milieux gitans catalans et andalous. Cela nous montre comment se généralisent et se banalisent les activités des trafiquants de psychotropes : ce n'est plus le repliement, l'étanchéité classique des contours familiaux mafieux qui, le long de réseaux ainsi bien protégés, mais à distance des sociétés locales, facilitent la circulation des psychotropes interdits ; c'est la forte insertion dans des milieux sociaux locaux de haute cohésion et porteurs des valeurs les plus conservatrices qui facilite, protège et habilite ces carrières de trafiquants.

Abstract : Gypsies and Youth from "Good Families" in the Drug Traffic. -- This article present a new social form characterized by the entry of youth from "good families" in the trans-frontier traffic in drugs, under the influence of Catalan and Andalusian Gypsies. This shows us how quickly the activities of narco-traffickers expand and become normalized ; they are no longer closed-off and clearly demarcated by Mafioso family contours, where prohibited psychotropic substances circulate through networks that are well protected but at a distance from local societies. Rather, these activities are well implanted in local social milieux that are highly cohesive and associated with very conservative values, and where the careers of traffickers are facilitated, protected and enabled.

Extracto : Gitanos y jóvenes de "buenas familias" en el tráfico de drogas. -- El artículo relata la aparición de una nueva forma social, caracterizada por la aparición de "jóvenes de buenas familias", en el tráfico fronterizo de drogas a partir de las incitaciones de los gitanos catalanes y andaluces. El autor nos muestra como se generalizan y se banalizan las actividades de traficantes de psicótopos: ya no se trata del repliegue clásico en los límites de la familia de la mafia quien a través de sus redes protegidas pero a distancia de las sociedades locales facilita la circulación de los psicótopos prohibidos : se trata de la fuerte inserción en los medios sociales locales de gran cohesión y portadores de los valores más conservadores lo que facilita, protege y habilita el desarrollo de verdaderas carreras de traficante.



Sommaire

[Du visible à l'invisible](#)

[Lieux de commercialisation](#)

[Nouveaux trafiquants, nouveaux usages](#)

[Relations intra-familiales, relations interethniques et trafics : savoir « entrer-sortir »](#)

[Évitement des sanctions pénales et cohésions familiales](#)

[Cohésions sociales locales et stratégies de « sortie » des jeunes des « carrières de trafiquants »](#)

[Des réussites rapides](#)

[Conclusion](#)



Texte intégral

Une recherche précédente, concernant les Gitans avait attiré mon attention sur les trafics de psychotropes « durs » caractérisant diverses populations de la frontière franco-espagnole en bordure méditerranéenne (Missaoui, 1999). Quelques constats sur l'apparition dans ces trafics de jeunes issus des « honorables familles locales », me permirent d'organiser une recherche en direction de cette population qui vient de l'intérieur même de nos sociétés, faisant collectif autour de la production de normes originales, dérogatoires des reproductions sociales.

Depuis 1996 l'implication dans des trafics de drogue de jeunes gens, non Gitans, appartenant à des familles de divers milieux perpignanais, toulousains et barcelonais, présentes depuis plusieurs générations dans ces régions se développe dans des quartiers à forte concentration gitane. C'est là que se fournissent ces jeunes en rupture de continuités familiales : ironie de l'histoire, les « ethniques », les Gitans, qui furent associés aux consommations d'héroïne par des « jeunes de bonne famille » au début des années 80¹, « sous-traitent » à leur tour des jeunes de ces milieux dits « bourgeois ».

L'apparition de ces nouveaux acteurs dans le paysage complexe des économies de psychotropes suggérait donc un changement de *forme sociale*², impliquant les interactions généralisées entre groupes et comportements collectifs déviants. Dans cet article, nous voudrions comprendre comment l'étranger de l'intérieur (Missaoui, 2000), le Gitan, est devenu une ressource pour ces jeunes, quelles interactions sont apparues qui ont réduit, voire annulé la distance sociale historiquement instituée ? quelles occasions, quelles situations ont pu permettre ces rapprochements ? Les jeunes de « bonnes familles » sont-ils devenus eux-

mêmes des « étrangers de l'intérieur » ? qu'en est-il de ces « mauvais héritiers » ? Sont-ils des « Déviants occasionnels », saisis dans une phase réversible d'un voyage initiatique ? « étrangers de l'intérieur » ? N'y a-t-il pas là occasion de brouiller les cartes de ces catégories construites par les théories de l'ethnicité. Notre recherche nous conduisait à envisager des actions partagées entre ces « ethniques » gitans et ceux que nombre de chercheurs n'envisagent même pas de désigner comme tels, parce que ce sont des gens « bien d'ici » ou encore les « gens bien » d'ici. Mais alors comment rendre compte de ce qui se transforme dans ces pratiques communes, illégales et illicites ?

Du visible à l'invisible

La présence de ces jeunes est difficilement repérable sur les lieux de trafics connus parce que discrète. « Tu sais, on n'est pas les seules sur ces trafics, on nous remarque nous parce qu'on est mal organisés, mais d'autres plus jeunes, plus d'ici, ne se font jamais arrêter... Ne t'arrête pas au nombre de Gitans qui attendent dans les tribunaux pour être jugés... » (Carlos, Gitan de Barcelone).

C'est donc à l'extérieur des lieux « marqués » que ces « enfants honorables » trafiquent. Comment repérer, décrire et définir ces initiatives, ces échanges entre ces jeunes et les Gitans si les manifestations de leurs interactions ne sont pas observables dans les territoires classiques support aux trafics illicites ? Pour l'objet de la recherche qui nous mobilise, la compréhension se situe dans l'analyse de l'inter-ethnicité (Hily, 2001) et non seulement au cœur des groupes ou des communautés³. C'est donc à l'intersection entre ces groupes marqués par la désignation « ethnique » (et pour nous l'autochtone représenté par les jeunes de « bonne famille » est aussi ethnique) que nous trouvons des réponses.

L'appel aux propositions de Barth (Poutignat et Streiff, 1995), qui signalent l'ethnicité dans des situations mettant en scène, généralement dans l'espace public, des façons d'être caractéristiques de tel ou tel groupe ethnique⁴, ne nous permet pas d'envisager ces réciprocitys et métissages, essentiellement visible à partir de ces zones intermédiaires qui sont justement dans les intersections. Car ce sont bien ces interpénétrations de manières d'être qui contribuent à produire une situation où les échanges sont possibles. Non seulement un groupe s'appuie, pour instaurer et élargir ses activités, sur l'autre mais plus encore ces *Paio*⁵, les mieux disposés, dans leurs milieux familiaux, à répéter les conformités normatives, empruntent à l'« étranger gitan » savoir-faire et connaissances du fonctionnement des comportements sociaux. Les circonstances, les moments et les situations où « pactisent », passent parole, des populations différentes, afin de produire des codes d'honneur commun permettent de saisir ce qui se trouve modifié du rapport à l'altérité.

Lieux de commercialisation

Il suffirait de dire à quiconque se renseignerait sur les lieux « classiques » de commercialisation de l'héroïne, de la cocaïne, et d'autres psychotropes d'usage illicite, de se rendre autour de monuments : cathédrales, châteaux ou ouvrages prestigieux. Il s'agirait alors de se rapprocher de ces édifices remarquables pour rencontrer brusquement, en une concentration de misère, d'identités ethniques variées (et bien sûr, répétons le, pour nous l'autochtone et le touriste bien plus intéressés par des transactions dans des couloirs obscurs

que par l'admiration des édifices historiques sont aussi des ethniques) de voitures de police tournant sans cesse, de prostitué(e)s visiblement atteint(e)s par l'usage des psychotropes.

Quant aux lieux de première concentration des produits, voire de production, un passage par les zones périurbaines habitées essentiellement par des Gitans y conduit inévitablement.

Certains centres urbains et périurbains particulièrement stigmatisés accueillent comme partout les migrants les plus démunis ou enferment les étrangers de l'intérieur ; pauvreté du foncier se conjugue avec pauvreté économique et désintérêt des élus locaux. Ces emplacements si facilement identifiables, et parfois observables (Bouhnik, 1994) posent cependant problème à ces jeunes trafiquants de « bonne famille » peu habitués à ces « décors ». Quand ils se rendent dans un quartier gitan de périphérie, c'est qu'on les connaît sinon ils le *contournent* en voiture : quelques arrêts brefs dans ces itinéraires et bientôt les fournisseurs arrivent. Transactions rapides, directes : le vendeur fixe alors un rendez-vous secondaire en dehors du quartier pour faire affaire. Dans les centres urbains, les passages de nos jeunes sont tout aussi rapides, ils ne s'attardent pas :

« Au début j'allais à Lérida, au plus direct, sous l'entrée de la cathédrale et du château maure, sur la colline du centre. Tu montes des marches avec des bancs de chaque côté : tous les allumés sont là, jeunes, vieux, filles, garçons, Gitans, Arabes, Noirs, Espagnols, avec des têtes rouges et des yeux comme des soucoupes. C'est la coke. Peut-être le crack pour l'un ou l'autre ; donc l'héro. n'est pas loin. Les Gitanes se tiennent mieux, elles te demandent une cigarette et te proposent toutes les dopes. (...) Alors quand tu es passé une ou deux fois pour acheter, je te dis pas, on te repère à cent mètres... ».

Le problème est symétrique pour les dealers qui désirent sortir de leur quartier gitan pour vendre à ces nouveaux et si différents trafiquants ou fournir la « marchandise » dans ces quartiers de centre ville : la police qui y tourne sans cesse ne s'arrête pas devant le spectacle mais aperçoit immédiatement le nouveau venu différent dont la présence risque de signaler celle du dealer.

Un Gitan nous déclarera :

« Le plus difficile ç'a été de rencontrer tranquillement ces Païos. Ils venaient pas là pour acheter une dose mais pour se remplir les poches de "dineros" ; c'étaient pas les voyous qu'on connaît bien, de Valencia, Saragosse ou Béziers et qui ont tous les mêmes looks [...]. Ils étaient prudents et pas flambeurs ».

À Tarragone à Gérone ou à Lerida, les mises en scènes urbaines de ces trafics sont les mêmes : un lieu de centralité près de la cathédrale qui coiffe la colline du centre historique, des bars et des personnages interlopes, les mêmes postures de prostitué(e)s ou de toxicomanes « bourrés », dodelinant sur l'arrête d'un trottoir, des petits groupes de dealers accroupis, le passage furtif de clients des divers échanges proposés là, et le ballet des voitures de police.

Nouveaux trafiquants, nouveaux usages

La caractéristique des « fils de famille » était de ne pas se commettre sur ces scènes, connues par tous, et que nous venons de décrire.

Notre population, de jeunes de « bonnes familles », trafiquants non-consommateurs, était ailleurs. D'une part, elle était apparue dans des commerces transfrontaliers depuis peu, en prenant distance par rapport au traditionnel centre unique qu'était Barcelone, comme à la suite d'une opération concertée de délocalisation, et d'autre part elle se déployait dans des espaces discrets, obscurs et « propres », « lisses », qui ne retenaient aucun regard curieux, comme ces jeunes eux-mêmes n'attiraient aucune attention particulière ; des « messieurs tout le monde » appliqués aux trafics de produits mortels. Comment cette transformation de mise en scènes urbaines tellement connues s'était-elle opérée ? Comment avaient donc pu prendre place, dans ces échanges ces nouveaux trafiquants perpignanais ou espagnols ? Comment ces nouveaux espaces des trafics purent-ils prendre place, entre ceux de la déshérence des camps gitans et ceux de la dégradation d'espaces centre urbains ? Comment les Gitans réussissaient-ils désormais à instituer et gérer des commerces constants et intenses avec des « *Païos* » ? L'hypothèse de l'apparition de nouveaux réseaux liés à de nouvelles filières ne tenait pas : les mêmes Gitans qui avaient provoqué les excès d'autoconsommation dans leurs communautés, par impossibilité d'écouler ailleurs l'héroïne, tenaient ce nouveau marché. En fait la réponse est complexe et doit en premier lieu envisager d'importants remaniements des modes de production de l'héroïne, de diffusion des divers psychotropes et de commercialisation de produits médicamenteux (Ehrenberg, 1998), en cours à Barcelone et dans sa région, dans le sens d'une plus grande efficacité commerciale, de la satisfaction d'une clientèle de plus en plus nombreuse et diversifiée quant à ses goûts et à ses moyens⁶.

Dans le département frontalier des Pyrénées-orientales, les Gitans andalous, regroupés dans un quartier excentré de Perpignan, contrôlaient déjà une partie des trafics, en particulier en direction des Gitans catalans, plus consommateurs que dealers de quelque envergure. D'ailleurs, « victimes » des accords entre dealers barcelonais et Gitans andalous, les Catalans furent refoulés de leurs lieux d'achat à Gérone et à Barcelone en quelques mois. Seule une petite ville espagnole frontalière, Figuières, échappa le long de l'année aux partages de marché. La côte proche, la « Costa Brava », qui voit passer et résider des centaines de milliers de touristes en été (Cadaquès, Roses, etc.) possède un statut « spécial » en regard de ces partages : hors saison estivale, les réseaux « andalous » couvrent les besoins des populations résidentes et les habituels dealers qualifiés de « voyous » distribuent dans quelques boîtes encore ouvertes. Par contre en été, les Gitans andalous, et leurs obligés nouveaux trafiquants, se retirent de l'ensemble de la zone côtière sur une profondeur de dix à quinze kilomètres, c'est-à-dire hors de la zone de grande concentration touristique.

Les Andalous facilitaient les transports de cocaïne et d'héroïne vers des destinations plus lointaines.

« C'était trop connu, trop fliqué, plein de balances : les Gitans espagnols ont eu raison de repartir à zéro avec des gars non-consommateurs, jamais repérés, et non usagers de ces boîtes. D'un côté les voyous nous couvraient, on ne voyait qu'eux, et de l'autre les Gitans du coin [les Catalans] nous couvraient aussi : ils trafiquaient très peu, bien moins que nous, ou que les voyous du pays, bien sûr, mais la vieille haine des habitants du coin en faisait les hommes de tous les dangers ; ça c'est

une vieille histoire locale, voleurs de poules quand les gens avaient faim, voleurs d'enfants toujours et maintenant pourvoyeurs de tous les dangers. On leur colle tout sur le dos pour mieux se cacher » nous dit un jeune trafiquant, étudiant originaire d'un village rural.

Les jeunes « de familles » ne furent pas sollicités dans un premier temps, mais, par l'intermédiaire de Gitans catalans d'un certain âge, bien installés dans Perpignan et dans des villages de la vallée de la Têt, ce furent des personnes à maturité (nous avons pu en identifier trois de 51, 55 et 59 ans) les premières associées aux trafics. Les Gitans catalans ne jouèrent en somme qu'un rôle d'entremetteurs : ils signalaient aux Andalous des personnes bien connues, bien insérées dans les villages et en situation de grande difficulté économique ; dans les trois cas identifiés, ces personnes avaient connu un problème judiciaire antérieur (délits) qui les avaient déstabilisés professionnellement mais n'avait pas réellement atteint leur insertion sociale locale. Des personnes en somme victimes d'un « incident de parcours » dont le profil permettait de faire un « job de trafiquant », défini comme substitut à un impossible emploi, et qui exigeait discrétion et apparence de maintien dans les normes sociales locales. Deux sur trois trouvèrent des métiers non qualifiés impliquant de fortes mobilités, ce qui facilita leur activité de trafiquants. Ce profil, toutefois, s'il permettait une dissimulation rare jusque-là, était peu susceptible d'une grande immersion parmi les populations locales de consommateurs de psychotropes et encore moins d'influence sur des jeunes :

« C'étaient les "pépés tranquilles" du trafic. Les Gitans étaient bouche bée de constater que leurs premiers véritables "sous-traitants" Païos dissimulaient à ce point leurs activités et étaient capables de cette double façade : trafiquant de dure et homme respecté au village [...] » (Un jeune trafiquant perpignanais).

C'est en 1996, qu'une famille de Gitans andalous, implantée à Barcelone, à Gérone, Figières, Perpignan et Béziers, commença à recruter des jeunes gens en mal de reproduction des situations familiales antérieures ou de financements pour des réussites professionnelles dans l'officialité. Les trois premiers dealers de « bonnes familles » furent des étudiants toulousains, d'écoles d'ingénieurs, un couple et un célibataire.

« Il a d'abord présenté le couple d'étudiants à X., du village de Y dans les Pyrénées-orientales. Ils se sont bien entendus. X. leur a montré les combines, comment attendre, comment se renseigner pour savoir si on passe par là ou ailleurs. Les Gitans ont vite compris leur chance : des "blancs" à leur merci, et des "bons blancs", les plus loin de leur façon de vivre, les modèles qu'on approche jamais, dans leur tête : tu vois ça, un étudiant futur ingénieur, de Toulouse, futur pharmacien de Montpellier, un fils à papa qui tiendra bientôt une belle boutique, un jeune paysan qui va acheter des terres. Et surtout des gars jeunes qui ont de l'influence sur d'autres jeunes comme eux, qui peuvent ouvrir un marché inaccessible pour tous les autres trafiquants et, comme dernier plus, qui sont bien placés, par leur âge pour fourguer toutes les occasions, ecstasy et compagnie [...] » (couple de jeunes trafiquants à Lérida).

Dans deux cas, à notre connaissance, les diverses générations d'une même famille se mobilisent autour des trafics :

« Dans la famille L., la grand-mère vendait les "parachutes" d'héroïne en les tirant d'un sein et mettait l'argent dans l'autre sein ; le grand père trouvait les planques dans les vignes, dans les "casots" [petites granges agricoles, dans les champs] ; les petits enfants allaient y chercher la dope quand nécessaire ; la génération intermédiaire allait à Lérida, et les femmes vendaient des produits qui justifiaient les passages des clients. Les clients commandaient par téléphone tel ou tel produit, qui correspondait à telle ou telle drogue, car ils offraient tout ce qui était demandé sur le marché » (Un policier).

Dans leur mode de vie rien ne distinguait cette famille de ses voisins, sinon que, comme nous l'expliqua l'un d'eux :

« Il y a dix ans environ, un fils qui s'était encanaillé a tué un voyou ; sa condamnation n'a pas été trop lourde, et ici on considérait que toute la famille s'était mise à le réintégrer ; ils donnaient le spectacle d'une famille dynamique, qui a franchi un mauvais passage⁷ ».

L'impression que ces « emplois » sont devenus « normaux » domine dès lors que des justifications sont avancées. Ces trafiquants ont le sentiment de gérer « un vice très répandu », sans scandales ni violences, à la différence des voyous de milieux interlopes.

Relations intra-familiales, relations interethniques et trafics : savoir « entrer-sortir »

Parmi les 79 personnes⁸ que nous avons reconnues mobilisées par ces trafics de part et d'autre de la frontière catalane franco-espagnole, 17 étaient inconnues des services de police ; pour les 62 restantes, les situations au moment de l'enquête allaient de l'emprisonnement à la mise en garde verbale par les policiers ou les gendarmes ou /et aux fouilles systématiques lors des passages de frontière et dans des situations parfois inattendues en ville :

Évitement des sanctions pénales et cohésions familiales

« On bénéficie d'un "bonus" auprès des juges et des policiers : les trafiquants non-consommateurs qui sont dans notre cas, c'est-à-dire qui vivent toujours très "tranquillement" dans des familles de bonne réputation sont considérés comme rapidement amendables ; alors on est prévenus avant d'être vraiment inquiétés : «votre fils file du mauvais coton», «on a des renseignements qui disent que...» ; d'autres fois, tu circules tranquillement en ville et, ça m'est arrivé deux fois, une voiture te double et te fait signe de te garer : fouille, menaces, «dernier avertissement» des policiers ; alors on sait exactement où on en est, si on peut encore continuer, s'il faut "rentrer dans le rang" quelque temps ou définitivement ; mais il y a aussi les douaniers et les gendarmes ; avec eux ça se passe pas de la même façon : direct la prison. Et puis on retrouve les juges, et la famille, donc une "bonne représentation", comme ils disent. Alors il faut arrêter et partir d'une façon ou d'une autre. Pour moi, quand ça s'est produit, ça a été l'occasion d'en sortir, d'en finir [...]. Depuis le début, je me disais que c'était chaque fois, à

chaque passage, fini ; alors, cette fin c'est affaire d'occasion. [...] Non, les Gitans t'embêtent pas si tu arrêtes. Mais peut-être à condition de ne plus rester là où on habite [...]. On n'arrête pas de savoir si on reste dans ce boulot, si on le quitte, si on y retourne, si on revoit ou non les Gitans, la famille, si on devient un voyou, on n'en finit pas de savoir où on est, ce que l'on quitte, ce que l'on trouve. C'est comme si tu avais le choix entre une foule de maisons avec autant de familles, où tu peux entrer et sortir comme tu le veux : tu te dis, "il faudra bien que j'en choisisse une un jour", parce que c'est très fatigant de changer sans arrêt de milieu, mais, c'est en même temps tellement agréable de vivre toutes ces facettes qu'il faut que quelque chose, quelqu'un t'arrête, te dise, "ça va maintenant, stop, tu restes ici". Ce qui est certain, c'est que les Gitans ne nous bloquent pas. On paye toujours la came à la livraison et on trouve forcément quelqu'un à mettre dans le coup. Alors, les Gitans, c'est "ni vu ni connu" ; tu les croises un mois après et ils te voient même plus. C'est leur façon d'être correct ; et moi je trouve que c'est très généreux : ils nous rendent à notre anonymat » (ancien trafiquant, Perpignan).

Les premiers résultats de l'enquête montrent que la grande majorité des familles de ces jeunes trafiquants présentent tous les caractères de cohésion. La qualité des rapports intra-familiaux étant précisément ce qui prévaut dans le recrutement de ces jeunes trafiquants. Nous supposons, en début d'enquête, que nous avons affaire à une population de jeunes de milieux particulièrement favorisés économiquement. Nous pensons que des jeunes ne pouvant reproduire les situations avantageuses de leurs parents fortunés choisissaient aujourd'hui ces activités comme autrefois les mêmes choisissaient le métier d'antiquaire et les échanges troubles qui le caractérisent : ces cas se présentaient, mais d'autres aussi, tels des jeunes de milieux agricoles modestes, ou encore des enfants de fonctionnaires de classes moyennes.

Nous présentons ci-dessous un tableau répertoriant la dispersion de notre échantillon de 79 personnes en France et Espagne selon les professions des parents, le nombre de générations de présence dans l'actuel lieu de résidence, le nombre de divorces parentaux, le niveau d'études des jeunes trafiquants et la localisation de leur résidence par rapport à celle de leurs parents.

Profession des parents	Effectifs	Antériorité locale (en générations)	Divorces des parents	Niveau études	Lieu de résidence
Ouvrier employé en milieu rural	7	de 3 à 6	0	2 bac	4 dans famille
				4 bac+2	2 près famille
				1 bac+4	1 loin famille
Petite exploitation agricole familiale	5	de 5 à + de 10	0	3 bac	3 dans famille
				1 bac+2	2 près famille
				1 bac+4	0 loin famille
Grande exploitation agricole	8	de 4 à + de 10	0	4 bac	3 dans famille
				3 bac+2	3 près famille
				1 bac+4	2 loin famille
Fonctionnaire moyen	6	de 1 à 4	0	1 bac	4 dans famille
				3 bac+2	2 près famille
				2 bac+4	
Haut fonctionnaire	9	de 1 à 3	2	2 bac	5 dans famille
				3 bac+2	3 près famille
				4 bac+4	1 loin famille
Profession libérale supérieure	11	de 2 à 9	2	1 bac	8 dans famille
				4 bac+2	2 près famille
				6 bac+4	1 loin famille
Ouvrier employé en ville	14	de 3 à 10	1	2 bac	7 dans famille
				7 bac+2	5 près famille
				5 bac+4	2 loin famille
Artisan, contremaître en ville	8	de 2 à + de 10	1	4 bac	2 dans famille
				2 bac+2	3 près famille
				2 bac+4	3 loin famille
Commerçant en ville	11	de 1 à 10	0	4 bac	5 dans famille
				6 bac+2	2 près famille
				1 bac+4	4 loin famille
TOTAL	79	de 1 à + de 10	6	23/ 33/ 23	41/ 24/ 14

Ce tableau permet de constater :

– La longue présence, dans les villes ou villages du Roussillon et de Catalogne espagnole des familles des jeunes trafiquants : sur 79 familles, 68 résident dans les mêmes lieux depuis plus de deux générations, 53 depuis plus de quatre générations et 30 depuis plus de sept générations ;

– Les plus anciennes familles sont celles qui appartiennent aux milieux les plus modestes, propriétaires de petites exploitations familiales agricoles, ouvriers et employés de Perpignan, Gérone, Lérida, Barcelone, Tarragone, mais aussi les plus favorisés, avocats, médecins, notaires, grands exploitants agricoles, et encore intermédiaires, artisans, contremaîtres et commerçants ; les fonctionnaires, malgré leur mobilité sont « du lieu » parfois depuis trois ou quatre générations.

Il s'agit donc bien de familles « d'ici », de celles qui font référence, qui participent à la production et à la conservation des valeurs, des normes, qui savent énoncer l'ordre des légitimités locales, faire référence à cet « âge d'or » qui leur confère une forte influence sociale (Halbwachs, 1937). On pourrait supposer qu'il s'agit d'une activité en quelque sorte « réservée » aux fils de familles qui ont « mal tourné », qui sont en rupture : il n'en est rien, plus de la moitié de notre échantillon (52 %) de jeunes trafiquants partage le domicile des parents, et 30 % habitent à proximité, dans le même quartier ou le même village (Grafmeyer et Dansereau, 1998 ; Lévy, 1998). On peut penser aussi à des mises en difficulté par des échecs scolaires ou universitaires ? ce n'était pas le cas, puisque 70 % d'entre eux ont au moins le niveau bac plus deux et 30 % le niveau bac plus quatre au moins ; sept jeunes sur neuf, enfants de hauts fonctionnaires (ingénieurs, administrateurs, professeurs d'université) ont une formation supérieure à bac plus deux (et la plupart de ces jeunes trafiquants étant en cours d'étude, ces qualifications ne feront que s'accroître). Douze enfants d'ouvriers et employés en milieu urbain sur quatorze ont acquis, au moment de notre enquête, un niveau d'études supérieur à bac plus deux, comme cinq enfants sur sept d'ouvriers et d'employés résidant en milieu rural. Faut-il dès lors chercher auprès des parents quelque événement provoquant une rupture de ces continuités morales et territoriales locales ? Les divorces ne concernent que 7,5 % des familles de nos jeunes trafiquants, c'est-à-dire qu'ils sont très nettement inférieurs aux moyennes nationales.

En somme, si nous devons proposer un portrait type du jeune trafiquant, non-consommateur, nous dirions qu'il s'agit d'un jeune homme poursuivant des études supérieures, attaché à sa famille, unie et présente depuis plusieurs générations dans le lieu. Un jeune qui fait continuité familiale et non pas un « héritier malheureux » (Gotman, 1994). Nous sommes au cœur de milieux marqués par la conservation et non par la rupture.

Nous avons pu tracer vingt-trois généalogies à trois ou quatre niveaux générationnels, incluant des lignées parentales proches ; trois « modèles » se dégagent et suggèrent que nous avons à faire dans la quasi-totalité des cas à des familles en ascension sociale, culturelle et économique, y compris dans les milieux ouvriers, et rien ne semble différencier les places et trajectoires de ces jeunes de leurs cousins proches ou plus lointains : rien, sinon cette activité invisible des trafics de psychotropes pratiquée sur le mode d'une activité lucrative, souvent transitoire.

Cohésions sociales locales et stratégies de « sortie » des jeunes des « carrières de trafiquants »

La cohésion familiale autorise à développer des stratégies de « sortie », lorsque le besoin se fait sentir, qui sont généralement efficaces auprès des autorités judiciaires et policières locales parce que facilitées, portées, par une société de « braves gens » bien connus.

Il convient de remarquer que les moyens d'une « mise à distance » par une fuite, une nouvelle localisation du jeune trafiquant est souvent hors de portée des familles qui sont « d'ici » et n'entretiennent que peu de réseaux géographiquement lointains. La « distance sociale » par contre est facile à établir entre le jeune et le milieu des trafiquants professionnels « permanents » qui le fournissent en psychotropes divers : l'invisibilité du jeune « fils de famille » tient à cette extranéité même. Le jeune est donc absorbé par la densité du lien social familial et local : stages chez un oncle, si le manque d'emploi est présenté comme cause de la délinquance, sorties avec les cousins ou autres parents collatéraux, si l'ennui, la solitude tient

lieu d'excuse. En outre ces familles sont localement à l'intersection de nombreuses associations, groupes d'affinité, etc., qui sont des ressources utiles. Les « sorties » sont en quelque sorte simples et immédiates. Le jeune était « sorti » de la famille et de ses exigences de représentativité locale, et voici tout simplement qu'on le fait à nouveau « entrer » dans le rang. Cela ressemble fort aux voyages vers l'Inde des jeunes en rupture de banc familial dans les années 1970. La banalisation de ces circuits est telle que, dans un cas, une sœur reprend immédiatement le commerce de psychotropes abandonné par le jeune découvert. Des amis, tout aussi « propres », demandent même, lorsqu'ils sont dans la confiance, à bénéficier de cette situation lucrative de passeur. Quant aux Gitans, ce sont des interlocuteurs bien commodes : pourvu qu'un semblable « invisible » remplace celui qui réintègre son milieu et sa morale sociale, il n'y a pas de problème :

« On les voit défiler de loin, nous, ce qu'on leur dit, c'est si vous pouvez pas, un jeune comme vous doit vous remplacer, un «invisible» en vaut un autre. De toute façon quand ils arrêtent on ne les voit plus pendant quelques jours ou un peu plus et puis tu les vois rappliquer pour demander leur "caution"⁹ ; alors, on règle tout, bien, bien » (gitan domicilié à Perpignan).

Si les familles « réintègrent » rapidement leurs enfants dès lors qu'une arrestation ou un signalement insistant les alertent, il n'en demeure pas moins que certains jeunes n'ont pas cette opportunité, soit qu'ils refusent l'aide des leurs, soit qu'un rejet catégorique des familles suive ce moment. Dans notre échantillon nous avons pu approcher onze jeunes qui étaient dans cette situation de rupture¹⁰, ce qui représente environ un tiers des personnes repérées par la douane ou par la police.

Des réussites rapides

Trois activités caractérisent l'emploi du jeune trafiquant :

– Les passages à haut risque : il s'agit de franchir la frontière franco-espagnole avec des chargements importants de cocaïne et d'héroïne, mais encore d'anabolisants, en direction de la frontière italienne ; entre Toulon et Nice la 'marchandise' est livrée à un passeur en route pour l'Italie¹¹. Il leur est strictement interdit de négocier tout ou partie des substances transportées avec des *dealers* locaux tout au long de leur trajet. Des jeunes trafiquants de « bonnes familles » effectuent chaque mois ces transports ; d'autres une fois par trimestre ou moins. Dès lors que tel ou tel est arrêté à la frontière, particulièrement fouillé, suspecté donc, de tels transports ne lui sont plus confiés. Souvent les passages de frontière sont effectués par un couple, réel ou fictif, accompagné d'un enfant d'amis ou de parents. Ces trajets visent à libérer des Italiens des activités de passeurs, qui devenaient de plus en plus visibles. La présentation de soi sous forme de « jeune famille convenable » était déjà utilisée par les Italiens, qui n'hésitaient pas à effectuer des allers-retours en camping car.

– Les ventes aux consommateurs « socialement proches ». Il s'agit en fait d'un secteur d'activité de haute rentabilité : celui des consommateurs que le jeune peut toucher ou les personnes qu'il peut amener à consommation d'un quelconque psychotrope d'usage illégal, du fait de sa propre position sociale. Le principe de cohésion sociale joue à plein : d'une part l'influence de ces jeunes de bonnes familles est importante dans leur milieu proche, et d'autre part les transactions sont protégées par le caractère intra-groupe de ces affinités¹².

– Les ventes aux personnes originaires d'autres lieux et d'autres milieux, qui sont orientées vers tel ou tel jeune par le « correspondant Gitan local », par crainte de repérage, ou pour accélérer les rotations transfrontalières du jeune. Cette dernière activité est à la fois crainte, car ces nouveaux venus visibilisent le jeune trafiquant, et désirée car il s'agit là de gains faciles¹³. Certaines personnes, des jeunes femmes notamment, se spécialisent dans cette troisième pratique à partir d'activités de vente commerciale légale dans des magasins ou des véhicules.

Parmi les quinze jeunes trafiquants qui nous signalèrent avec précision les gains de l'année précédent notre rencontre (1997 pour la plupart), les bénéficiaires allaient de 128 058 euros à 350 633 euros.

Nous avons pu connaître cinq personnes, dans le département des Pyrénées-orientales, qui développent, à partir de leurs gains dans les trafics de psychotropes, des réussites professionnelles certaines mais bien d'autres personnes, couples ou familles, connaissent probablement de telles situations de dissimulation et de réussite économique à partir des activités de trafics transfrontaliers. Il faut systématiquement multiplier par 3 ou 4 les chiffres que nous signalons pour restituer une proportion correspondante aux désignations faites par les personnes rencontrées ; ainsi, lorsque nous connaissons six personnes qui semblent à l'abri de tout soupçon (novembre 1998), il faut compter une cohorte de 20 à 25 personnes dans cette situation dans le département des Pyrénées-orientales. On peut donc penser qu'un peu moins de 20 personnes investissent, dans leur réussite professionnelle, des sommes gagnées dans les trafics. En fait ce nombre doit être majoré de ceux, beaucoup plus nombreux qui, soupçonnés ou pris, rejoignent leur famille. Bien sûr ils ne poursuivent pas leurs activités, mais tout de même disposent dans la plupart des cas de plusieurs centaines de milliers de francs. Nous pouvons raisonnablement situer autour de quatre-vingts personnes dans les seules Pyrénées-orientales la population qui, depuis 1996, a pu tirer bénéfice de ses trafics pour sa réussite personnelle dans des domaines d'activités légales.

La jeune femme de 26 ans que nous avons rencontrée à Lérida blanchit son argent dans une activité commerciale légale ; elle paie la location de sa boutique, un salaire d'employée et les rotations de stocks avec les bénéfices de ses voyages jusqu'à réussite de son activité :

« Avant j'y allais toutes les semaines, puis j'ai commencé le commerce, et maintenant j'en suis au maximum à un voyage par mois. Bientôt j'irai vraiment en cas de besoin. Ce que je vends se paie surtout en liquide, alors pas de problème ; ma seule astuce c'est de déclarer plus d'achats que j'en fais réellement. Et c'est très facile ; d'habitude c'est l'inverse qu'on demande à nos fournisseurs [...]. Alors, j'ai des fournisseurs qui passent du black à d'autres commerçants et qui sont tout heureux de trouver ma pomme pour blanchir leurs affaires. Dix pas déclarés pour X, et dix déclarés en trop pour moi ».

Pour un jeune agriculteur, rencontré à Gérone et à Tarragone, la maison familiale a été magnifiquement réhabilitée, au noir, et des membres de la famille sont censés vendre régulièrement sur de nombreux marchés : cette activité est quasi imaginaire, mais permet de justifier de confortables rentrées en liquide. Les ouvriers agricoles qui travaillent dans l'exploitation sont déclarés (« je vais pas tomber pour une connerie comme ça ; et puis ces gens ont leur dignité »). Par ailleurs cette personne nous dit « placer de l'argent en Espagne ».

Conclusion

Cette recherche révèle un double phénomène : l'un concernant l'apparition de trafiquants non-consommateurs parmi les jeunes de la « bourgeoisie » locale au sud et au nord de la frontière franco-espagnole et l'autre qui lui est concomitant permet de voir une sorte de microlocalisation-banalisation de leurs activités à partir d'incitations en provenance des milieux Gitans catalans et andalous. C'est donc, le savoir circuler, passer les frontières, faire unité territoriale grâce à l'expansion des clans qui place les Gitans « étrangers de l'intérieur », peu sédentarisés en situation de maîtrise commerciale dans les divers lieux du trafic. Ces mêmes Gitans, dans ces vastes espaces, s'entendirent d'abord avec les milieux traditionnels, interlopes, des trafics, ceux qu'on appelle les « voyous locaux », se placèrent sur le marché des consommations des prostitué(e)s, et créèrent des réseaux de dealers nouveaux : des jeunes gens de familles depuis longtemps stabilisées dans les villages et villes de leur « territoire commercial ». Ainsi ils ajoutaient encore un ordre et une efficacité au désordre des livraisons intermédiaires qui existaient auparavant (avant 1996).

L'entrée de ces « jeunes de bonnes familles » dans les trafics transfrontaliers de drogues nous montre aussi comment se généralisent et se banalisent rapidement les activités des trafiquants de psychotropes : ce n'est plus le repliement, l'étanchéité classique des contours familiaux mafieux qui, le long de réseaux ainsi bien protégés, mais à distance des sociétés locales facilitent la circulation des psychotropes interdits ; c'est au contraire la forte insertion dans des milieux sociaux locaux de haute cohésion et porteurs des valeurs les plus conservatrices qui facilite, protège, habilite ces carrières de trafiquants. Même si ces valeurs ne sont attachées qu'à la réussite économique, nonobstant les causes et effets dangereux des consommations liées à ces trafics pour les personnes et pour les sociétés. Pourrait-on tout au plus avancer l'idée que la ville a désormais envahi tous les recoins de nos sociétés, et ainsi que l'anonymat (Simmel, 1984) qui lui est lié dissout la vigueur et la prégnance des exemplarités familiales. Mais ce type d'explications par les attributs du creuset urbain se révèle incapable de préciser le personnage du communautaire, villageois au cœur de la ville. C'est peut-être là une rançon liée aux nombreux effets de métissages contemporains.

Notes

1 Les Gitans catalans de Perpignan et de Barcelone accédèrent à l'héroïne en même temps que les populations barcelonaises non gitanes : autour de l'année 1980. L'Espagne vivait alors sa construction de jeune démocratie dans une certaine allégresse ; les milieux « contre-culturels », qui exprimaient au plus haut point les exigences d'alternatives aux constructions sociales franquistes et qui n'étaient donc pas dans ces circonstances mis ou maintenus en marge, comme ailleurs en Europe, passèrent massivement à la consommation de divers psychotropes dont la cocaïne et l'héroïne. Les Gitans jouèrent à l'époque un rôle d'associés emblématiques : ils furent présentés comme ceux qui avaient toujours su résister au tarissement culturel franquiste, comme des associés, des compagnons de route naturels dans cette recherche d'alternatives. Nombre de liaisons entre jeunes Gitans et filles de la bourgeoisie barcelonaise s'exposèrent alors comme transgression des cloisonnements anciens. La consommation faisait partie des attributs de la transgression. Des jeunes Gitans de Perpignan, dont les familles n'avaient jamais rompu les liens avec leurs parents de Barcelone,

participèrent à ce mouvement.

2 Pour G. Simmel, la *forme* n'est pas qu'apparence, son approche conduit le chercheur à l'analyse des *trans-formations* du social (Rémy, 1995).

3 Une tendance actuelle de la recherche en sciences sociales, concernant les trafics et les consommations de psychotropes désigne les groupes ethniques comme porteurs de comportement spécifiques et justifie ainsi la recherche au cœur de ces groupes ou des communautés. Les nations anglo-saxonnes, qui admettent constitutionnellement le fait communautaire ethnique, au contraire de la France, sont particulièrement concernées par ces positions de recherches.

4 Un exemple caractéristique de ces façons du chercheur inspiré par les thèses de Barth peut se lire dans la thèse de Rinaudo (1998).

5 « *Paio* » terme utilisé par les Gitans pour désigner ceux qui ne sont pas Gitans.

6 En effet, jusqu'en 1996 encore, la distribution des psychotropes était affaire de réseaux spécialisés dans tel ou tel produit ; Barcelone apparaissait comme place centrale de concentration avant diffusion, et les consommateurs d'espaces d'abord voisins puis de plus en plus éloignés concentriquement venaient prélever ; des dealers ou voyous notoires, de diverses origines locales, étaient impliqués dans ces trafics ; diverses filières aboutissaient donc à Barcelone, sans apparents problèmes de rivalités commerciales et là vendaient la totalité ou une partie de leurs apports ; deux grandes filières se distinguaient davantage, celle de l'héroïne d'origine presque exclusivement nigériane (avec diverses modalités de mise en réseau, et probablement des fins de fabrication dans la région de Grenade et au Maroc), et celle de la cocaïne d'origine latino-américaine, transitant par le Portugal. Des Sénégalais et Gambiens participaient alors au contrôle et à la diffusion de l'héroïne (une part majeure transitait vers d'autres pays, une autre part irriguait le Nord de l'Espagne et le Sud de la France, et enfin une part très mineure était réservée aux consommations locales selon les modes de distribution concentriques signalées). L'ecstasy et les amphétamines étaient peu visibles, quant au cannabis et ses nombreux dérivés, les remontées du Maroc satisfaisaient le marché suivant divers modes (économies souterraines des « fourmis » des trafics internationaux, bateaux et camions).

7 On trouve des profils semblables dans les descriptions de Harvey (1993).

8 Nous qualifions d'échantillon la somme des personnes aux profils conformes à l'objet de notre recherche, que nous avons pu rencontrer au cours de nos enquêtes de terrain. La significativité de cet échantillonnage réside dans l'existence même d'une population qui apparaît à partir de 1995 et va se densifiant. Bien sûr la base d'échantillonnage n'existe pas, mais nous pouvons affirmer que 79 personnes identifiées et rencontrées en 1997 et 1998 réalisent très probablement un échantillon significativement représentatif au sens statistique du terme. Il suffit en effet de partir de cette cohorte et de faire varier les indices de confiance pour se rendre compte que 79 personnes représentent une proportion significative pour une population de plusieurs centaines de personnes. Nous sommes probablement très au-delà des 10 % de représentativité : huit cents nouveaux trafiquants, organisés en nouveaux réseaux de distribution en Catalogne seule se remarqueraient fort dans le paysage si observé, surveillé, de ces activités. Empiriquement, à partir des déclarations de nos 79 interlocuteurs, nous sommes enclin à situer autour de 400 à 450 personnes la totalité de ces nouveaux entrepreneurs, dont une centaine pour la partie française. Il s'agit bien sûr de la somme des personnes en activité et de celles qui ont cessé de s'impliquer dans ces trafics (prison, arrestations, réactions des familles...).

9 La « caution » est une institution caractéristique de ces filières : au bout de quatre ou cinq passages réalisés sans embûches (gain d'environ 38 à 60 980 euros pour les transports — qui peuvent parfois nécessiter une mobilité jusqu'à la frontière italienne —, indépendamment des reventes « personnelles » directes à des consommateurs) le fournisseur de Lérida, de Gérone ou de Tarragone, prélève une somme de 13 à 15 245 euros sur ses dettes envers le jeune trafiquant (il y a « dette » du fournisseur car le jeune trafiquant, après deux voyages, doit faire l'avance du prochain chargement, ou du moins d'une grande partie) et lui signifie qu'en « fin de travail » tel parent à lui, résidant à Perpignan, la lui rendra. Cet allié d'un même clan devient dès lors le correspondant local du jeune de « bonne famille ».

10 À l'exception de l'un d'entre eux qui, après une détention de huit mois, s'engagea comme logisticien dans une ONG en zone subsaharienne tout en rompant avec sa famille, le plus grand nombre consolidait ses relations avec les milieux gitans andalous, avec les Noirs-africains en migration, et souvent avec des marocains spécialisés dans les transports de psychotropes (résine de cannabis mais aussi cocaïne, héroïne, etc.). Ils entrent alors dans un univers nouveau pour eux : accueillis et hébergés par ces « compagnons », ils deviennent des voyageurs internationaux prêts à toutes les astuces pour acquérir une notoriété nouvelle.

11 Un tel voyage peut rapporter jusqu'à 15 245 euros.

12 Un trafiquant « moyen » recueille mensuellement dans cette activité environ 12 196 euros de bénéfice, un « grand » de 18 294 à 22 867 euros et un « petit » de 4 574 à 6 098 euros.

13 Les bénéfices de cette troisième activité sont de l'ordre de 4 574 euros par mois.



Bibliographie

BOUHNİK Patricia (1994) *Le monde social des usagers de drogue dure en milieu urbain défavorisé*, Thèse de doctorat de sociologie, Université Paris 8.

BOURGOIS Philippe (1995) *In search of respect ; selling crack in El Bario*. Cambridge, University press.

DUPREZ Dominique, KOKOREFF Michel et VERBEKE A. (1995) *Des produits aux carrières : contribution à une sociologie du trafic des stupéfiants*, Lille, CLERSE, IFRESI, Rapport de recherche.

DUPREZ Dominique et KOKOREFF Michel (2000) *Les mondes de la drogue*, Paris, Éd. Odile Jacob.

EHRENBERG Alain (1998) *Drogues et médicaments psychotropes, le trouble des frontières*, Paris, Esprit.

GOTMAN Anne (1994) *Dilapidation et prodigalité*, Nathan, Essais et Recherches.

GRAFMEYER Yves et DANSEREAU F (dir) (1998) *Trajectoires familiales et espaces de vie en milieu urbain*, Presse Universitaire de Lyon.

HALBWACHS Maurice (1937) *La mémoire collective*, Presse Universitaire de France.

HARVEY David L. (1993) *Potter Addition, Poverty, Family and Kingship in a heartland community*, New York, Aldine de Gruyter.

HILY Marie-Antoinette (2001) Rencontres Interculturelles : Échanges et Sociabilités, in Roselyne de Villanova, Marie-Antoinette Hily et Gabrielle Varro Éd.s., *Construire l'interculturel ? De la notion aux pratiques*, Paris, l'Harmattan, pp.7-17.

LEVY J.P (1998) *Habitats et habitants : position et mobilité dans l'espace résidentiel*, Presse Universitaire de Lyon, coll. Transversales.

MISSAOUI Lamia et TARRIUS Alain (1999) *Jeunes de bonnes familles dans les trafics frontaliers d'héroïne, de Barcelone à Perpignan, Montpellier et Toulouse*, Éd. Trabucaire, coll. Recherches en cours. Perpignan, Barcelone.

MISSAOUI Lamia (1999) *Gitans et santé : de Barcelone à Turin, les compétences de l'étranger de l'intérieur ; ethnicité et métissage chez les Gitans catalans et andalous autour des problèmes de santé publique*, Trabucaire.

POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne (1995) *Les théories de l'ethnicité*, Presse Universitaire de France.

RÉMY Jean (1995) *Simmel, ville et modernité*, Paris, L'Harmattan.

RINAUDO Christian (1998) *La construction sociale de l'ethnicité en milieu urbain*, Thèse de Doctorat, Université de Nice.

SIMMEL Georg (1984) Métropoles et mentalités, in Yves Grafmeyer et Isaac Joseph, *l'École de Chicago, Naissance d'une écologie urbaine*.



Pour faire référence à cet article

Missaoui Lamia (2002). "Gitans et jeunes de « bonnes familles » dans les trafics de drogues". *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 18, Numéro 3, p. 77-92.

Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document1618.html>

imprimer 

signaler par mail 

[Accueil](#) > [Sommaires](#) > [Volume 18](#) > [Numéro 3](#) > [Articles](#) > [Article](#)

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752

MSSH - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers

Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68

<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#)
[signaler par mail](#)
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


Recherche

La REMI adhère à



Article

Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes

 par [Alain Hayot](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Alain Hayot : Professeur d'ethnologie, École d'Architecture de Marseille, 184 Avenue de Luminy, 13009 Marseille.

Mots-clés : [Anthropologie](#) , [Concept](#) , [épistémologie](#) , [Frontière](#) , [Méthodologie](#) , [Sociologie urbaine](#) , [Territoire](#) , [Ville](#)

Sommaire

[La sociologie urbaine des années soixante-dix](#)
[L'école de Chicago](#)
[Une ethnologie dans la ville](#)
[Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : échelles territoriales et frontières symboliques](#)
[Conclusion](#)

Texte intégral

Cet article se veut un exposé problématique de la capacité de l'ethnologie à comprendre l'espace urbain contemporain, en particulier les variations culturelles et les frontières symboliques qui lui donnent du sens. On notera que l'anthropologie urbaine est en plein essor et pour un chercheur qui a débuté dans cette discipline (Carreno, Hayot et Lesme, 1974), à l'époque où triomphait la macrosociologie urbaine, il y a là quelques motifs de satisfaction. Encore est-il nécessaire de bien s'entendre sur la portée et le sens d'une telle démarche. On a en effet trop souvent l'habitude de présenter l'intérêt de l'ethnologue pour la ville au pire comme une intrusion dans un monde de la modernité et de l'altérité, réservée au sociologue, au mieux comme un complément à la sociologie, l'ethnologie se chargeant d'étudier les phénomènes culturels de résistance au changement. Or si l'intervention ethnologique dans le domaine urbain a un intérêt, c'est celui d'avoir contribué à élargir la question de savoir qui produit la ville en en posant une autre : comment est habitée la ville.

Donner à lire la ville et les formes dont elle se dote ; mettre en lumière les modes d'habiter,

d'occupation et d'appropriation de l'espace urbain ; étudier les formes de la sociabilité, de la cohabitation aux différents types de centralité ; analyser les modes de transition de l'espace privé à l'espace public, de l'espace résidentiel à celui du travail ; repérer les formes de perdurance et de recomposition des configurations spatiales et des identités locales (cités, quartiers, communes, mégapoles...) ; définir enfin ce qui mérite d'être élevé au rang de rituels contemporains et appelle à une recherche sur les raisons de l'émergence du phénomène et ses modes de fonctionnement (les supporters et les compétitions sportives, les fans de rock et les grands concerts, les grands rassemblements populaires et festifs notamment d'inspiration militante...).

Cette énumération qui ne prétend aucunement à l'exhaustivité ouvre un champ de recherche encore trop peu exploré. Il s'agit de connaître les formes urbaines contemporaines de la territorialisation des pratiques et des rapports sociaux en sachant qu'ils supposent une territorialisation faite de frontière sociale, fonctionnelle et symbolique, de ségrégation et d'homogénéisation, de désorganisation et de recomposition sociale, d'aliénation et d'invention culturelle, d'anomie et de recomposition identitaire. Il s'agit, enfin, de le faire impérativement dans une perspective cumulative qu'appelle de ses vœux Marcel Roncayolo (1990).

C'est à ce prix que l'ethnologie urbaine peut acquérir quelque intérêt : en se plaçant délibérément dans une perspective fondamentale, historique et anthropologique, dégagant les grandes tendances actuelles de l'urbanité, mode dominant pour une très longue période semble-t-il, de la territorialisation des sociétés et des établissements humains.

Fonder une telle démarche exige de se situer par rapport aux trois références majeures de la recherche urbaine en sciences sociales aujourd'hui : la sociologie urbaine des années 1970 dont nous essaierons de montrer qu'elle ne mérite pas plus l'opprobre radicale et le rejet définitif dont elle est l'objet actuellement, que l'excès d'honneur qu'elle connût à l'époque ; l'École de Chicago des années vingt, dominante dans le paysage de l'anthropologie urbaine hexagonale et dont la (re)découverte depuis une dizaine d'années (Joseph et Grafmeyer, 1990) a eu le mérite de relancer la réflexion urbaine, mais qui exige une appropriation plus critique que celle qui prévaut actuellement.

Par ailleurs, il existe toujours depuis plusieurs années maintenant en France une ethnologie dans la ville qui privilégie l'étude des identités territoriales et / ou ethniques, des formes de la cohabitation à l'échelle d'unités résidentielles restreintes mais qui a encore des difficultés à intégrer la dimension urbaine des pratiques sociales et des représentations symboliques saisies à l'échelle de la ville dans toute son amplitude.

[La sociologie urbaine des années soixante-dix](#)

Prenant avec juste raison le contre-pied de l'urbanisme opérationnel coupable d'avoir défiguré la ville, cette sociologie urbaine dont la préoccupation essentielle était de mettre l'urbain en question (Castells, 1970) va le définir comme un simple lieu d'effectuation des politiques étatiques, un support passif de la reproduction du capital, de son pouvoir politique et de la force de travail.

Fonder l'émergence d'une ethnologie urbaine française entre autres, sur la critique de cette sociologie ne doit cependant pas nous empêcher de lui reconnaître des mérites que l'on a tort de sous-estimer aujourd'hui : M. Castells, J. Lojkine, C. Topalov et bien d'autres, ont contribué

d'une manière décisive à sortir la recherche urbaine du technocratisme au sein duquel une « science » de l'aménagement l'avait enfermée, en réduisant les problèmes posés par les villes à des questions purement techniques et fonctionnelles. Là où l'aménagement ne voyait que distorsion ou désordre à réguler, la sociologie urbaine des années soixante-dix y verra un ordre social et un ordonnateur, l'État. Là où les aménageurs ne verront que la conjonction anarchique de forces aveugles à canaliser, cette sociologie va s'attacher à démonter le jeu complexe des déterminants économiques et politiques à l'œuvre dans les transformations qui s'opèrent.

En ces temps d'urbanisation généralisée où l'espace est un enjeu majeur de société, l'urbanisme peut en effet difficilement se définir comme ayant une simple fonction régulatrice : développant les travaux de H. Lefebvre, cette sociologie a montré concrètement à quel point l'urbanisme est un acte politique, opérant des choix, reproduisant les divisions sociales ; à quel point il peut être aussi un lieu de compromis entre forces sociales, voire de résistance à l'ordre social dominant.

Cette sociologie a présenté un avantage considérable : elle a contribué à éclairer la recherche en sciences sociales sur les enjeux réels de la question urbaine. Mais elle est tombée dans un certain nombre d'écueils que l'on peut résumer de la manière suivante : à vouloir à toutes forces définir un ordre unique et généralisable, elle a développé une approche frontale et globale de l'État, comme s'il s'agissait d'une structure homogène, dépourvue de contradictions internes, d'un bloc central dépourvu de toute démultiplication ; à définir l'urbain comme la reproduction localisée de processus politico-économiques globaux, elle a nié toute réalité à la ville dans ses dimensions concrètes : l'urbain c'est aussi des habitants qui instaurent entre eux des relations et des rapports sociaux s'inscrivant dans des pratiques, dans un territoire, dans une histoire, dans des logiques morphologiques, architecturales et sociales.

La ville est produite quotidiennement par ceux qui la vivent dans une dialectique complexe, souvent contradictoire avec une autre forme de production issue des déterminations de caractère économique, étatique qui, décentralisation aidant, mettent en mouvement des structures de plus en plus localisées et proches, théoriquement, des citoyens. Et c'est cette dialectique qui peut le mieux définir un concept, pourtant largement utilisé dans les années soixante-dix, mais d'un point de vue réducteur, celui de politique urbaine.

Cependant, à aucun moment, l'intérêt ne se porte sur les habitants, sur leur mode d'occupation et d'appropriation de l'espace public et privé de leur ville, sur les pratiques résidentielles, les formes de consommation, de sociabilité, de territorialisation.

Affirmer cela, est-ce pour autant sombrer dans l'écologisme et le culturalisme, que dénonçait dans *La question urbaine* Manuel Castells, confondant dans la même critique Henri Lefebvre et l'École de Chicago (1970) ? Bien évidemment non. La suite a montré qu'il y avait derrière cela un débat sur l'espace et le statut du territoire dans la définition même des rapports sociaux.

C'est l'objet de notre troisième remarque : la critique de Manuel Castells en effet nous enferme dans une fausse alternative qui fonctionne tel un jeu de miroirs, renvoyant la même image mais inversée : ou l'espace urbain comme simple support d'effectuation des rapports sociaux ou l'espace comme producteur de pratiques et de représentations. Mais le débat sur l'espace n'en n'est plus là et cette opposition entre ce que Jean-Charles Depaule appelait « les théories de la cristallisation et de la condensation », est largement dépassé (1980). « Il est toujours dangereux », écrit M. Roncayolo se référant à H. Lefebvre, « de considérer le

territoire comme simple support alors que le définir en termes de construction territoriale rappelle une dimension fondamentale des sciences sociales (1990). Et des architectes aussi ont pris conscience de la complexité et de la dialecticité des rapports espace et société : c'est Christian Devillers qui le résume le mieux : « Il est d'usage de considérer les phénomènes spatiaux comme de simples conséquences du développement social et économique... Or si l'espace est jusqu'à un certain point le produit des rapports sociaux, il a par rapport à eux une existence spécifique car il est en même temps le lieu préexistant dans lequel ils s'effectuent et l'un de leurs enjeux les plus importants. Il faut dès lors (...) chercher dans l'histoire des rapports sociaux les informations nécessaires à la compréhension des espaces et celle qui informe la connaissance (...) des rapports sociaux par l'analyse des configurations spatiales » (1981).

L'ethnologie, depuis son origine, met l'accent sur cette démarche. Dès Marcel Mauss et *L'essai sur les variations saisonnières des Eskimos* (1969) ou *Les classifications primitives* (1966), on sait que tout établissement humain est à la fois organisation sociale et unité territoriale. Avec Claude Lévi-Strauss, l'espace, l'organisation territoriale du village tribal, apparaît comme une référence essentielle dans les processus de reproduction sociale (1958). André Leroi-Gourhan nous montre à quel point la pratique et l'adhésion à un territoire dépendent à la fois de la connaissance que le groupe en a, et du temps qu'il passe à l'acquérir et à construire un rapport techno-économique et symbolique avec lui (1964).

Contrairement à la sociologie qui a souvent traité des relations ou des rapports sociaux comme s'ils se déroulaient sur un coussin d'air, ou bien considérait qu'un espace n'était qualifié que par ce que les hommes y effectuaient¹, la tradition ethnologique ne sépare jamais l'étude des rapports entre les hommes de celle des rapports des hommes à leur milieu.

La ville moderne échapperait-elle à une telle démarche ? Sa dimension, la désorganisation sociale qu'elle connaît, l'individualisation des comportements que chacun croit déceler, provoqueraient-ils une crise irréversible de la territorialité ? L'École de Chicago, paradoxalement, propose à cette question des réponses non univoques.

L'école de Chicago

Il convient de constater que, malgré l'effort effectué par Halbwachs dans les années trente, et quelques références éparses (par exemple C. Lévi-Strauss dans *Anthropologie structurale*), L'École de Chicago est globalement restée méconnue en France, y compris au sens strict du terme, puisque ses principaux travaux vont attendre longtemps avant d'être traduits. Si René Duchac (1969) lui consacre une thèse à la fin des années soixante, il faut attendre la fin de la décennie suivante pour qu'un courant se crée en France en faveur de cette école, que les textes essentiels soient publiés, que des enquêtes soient menées sur la base des problématiques initiées par ses principaux théoriciens. Entre temps, il y avait eu la critique de M. Castells (1970). Mais tout semble se dérouler aujourd'hui comme si nous étions passés d'une critique réductrice des problématiques de Chicago à une adoption enthousiaste et sans débat critique réel de ses résultats, et peut-être surtout de ses présupposés théoriques et méthodologiques.

Critique réductrice : cette école a été taxée d'écologisme (survalorisation du rôle du cadre écologique dans la structuration des comportements sociaux) et de culturalisme (définition

d'une culture urbaine issue de ce cadre, possédant sa propre logique, une logique quelque peu ahistorique et autonome au sein de la formation sociale). Ces deux critiques occultent néanmoins l'immense matériau empirique et méthodologique recueilli sur la ville et la société américaines de l'entre-deux-guerres. Elle nie l'existence d'une démarche, à l'opposé certes d'une analyse de la production globale de la ville, mais qui introduit une ethnologie des citadins riche en observations et qui rend compte de l'épaisseur des rapports sociaux. Elle passe à côté d'un certain nombre d'apports à la connaissance de la réalité urbaine contemporaine que l'on peut difficilement ne pas reconnaître aux théoriciens américains de l'entre-deux-guerres :

- celui d'avoir mis l'accent sur la territorialisation des processus sociaux, territorialisation que la recherche urbaine a longtemps occultée, sauf dans ses dimensions de sociologie politique ;

- l'accent mis également sur le fait ethnique dans l'analyse des relations sociales, en particulier à travers la question du migrant, aspect également occulté par la sociologie urbaine, parce que posé comme alternatif à une analyse en termes de rapports sociaux de classe ;

- l'accent mis enfin sur une méthodologie de type qualitatif aujourd'hui largement utilisée pour analyser les processus sociaux, les pratiques et représentations des individus : biographies, récits de vie, monographies de quartiers, d'institutions, de groupes sociaux et/ou ethniques, observation d'espaces urbains supports intenses de pratiques de sociabilité, analyse de réseaux, formes contemporaines d'urbanité.

On ne peut cependant réduire la (re)découverte de l'École de Chicago à une faiblesse théorique et méthodologique de la recherche française dans ces domaines. L'appel à cette école ne remplit pas seulement un vide, il participe certes de manière contradictoire, à une évolution qui travaille la société française et les sciences sociales elles-mêmes. Il faut en effet remarquer que cette (re)découverte est corrélative de l'émergence de deux faits : à l'échelle de la société française, la reterritorialisation des politiques sociales et institutionnelles et l'apparition du local comme enjeu fondamental de régulation et de contrôle social ; sur le plan des sciences sociales, l'épanouissement d'une sociologie interactionniste où les rapports sociaux cèdent la place aux relations interindividuelles saisies dans une quotidienneté immédiate, possédant sa propre logique.

Le retour de l'acteur, le local comme enjeu décisif, voilà un cadre idéal pour que Park, Wirth et Burgess fassent école. Ils ont en effet réussi ce paradoxe étonnant de concilier d'une part, une conception biologique du territoire, conçu comme un agrégat de communautés aux strictes règles internes se disputant leur « aire naturelle » d'implantation et, d'autre part une référence majeure à une théorie du sujet libre que Gérard Althabe critique de la manière suivante : « La sociabilité urbaine s'impose aux individus, mais contient en elle du fait de la pluralité des situations, la liberté de l'individu qui se met à distance et négocie ses choix. Les individus évoluent dans un cadre préétabli » (1984). La définition de ce cadre comme donnée naturelle fait l'économie de l'analyse de sa construction socio-historique.

Affirmer un désaccord avec les présupposés théoriques de l'École de Chicago, n'interdit pas l'intégration d'un certain nombre d'acquis méthodologiques et de résultats empiriques dans une perspective cumulative.

En revanche, fonder et développer une ethnologie urbaine non comme outil de régulation

sociale, mais comme instrument de connaissance des formes contemporaines de la territorialisation des rapports sociaux, exige un point de vue critique à l'égard de l'École de Chicago et de ses successeurs, sur des questions aussi cardinales que sa référence constante à la biologie, son rejet de l'histoire, ses tendances à la modélisation et à l'universalisation de « situations » observées dans une société et un espace-temps précis. La seule condition exigible étant que les deux démarches, intégration et confrontation critiques ne paraissent possibles que dans le cadre de recherches concrètes, sur des terrains et des objets urbains d'aujourd'hui, autorisant la comparaison des méthodes et des résultats. Il s'agit là d'une démarche modeste, ponctuelle, mais somme toute plus efficace sur le long terme. C'est la tâche que doit s'assigner l'anthropologie urbaine contemporaine.

Une ethnologie dans la ville

L'ethnologie urbaine française (Gutwirth, 1987, 1988 ; Althabe, 1992), de par ses méthodes et ses objets de recherche, a souvent privilégié l'échelle locale et les unités territoriales restreintes. De même sa filiation avec l'ethnologie classique qui a porté sur des terrains « exotiques » et sur les sociétés traditionnelles, essentiellement en milieu rural, l'a amenée à privilégier l'étude de communautés ou de collectivités homogènes présentant des caractéristiques de spécificité, de stabilité et de relations sociales denses. La société locale est, alors, considérée comme une structure autonome, un système d'institution et d'activités qui forment un ensemble intégré. Il n'y a pas de rupture, mais communication continue, entre les relations de parenté, de voisinage et d'inter-connaissance. L'ethnologie a privilégié l'échelle locale afin de rompre avec les approches macro-sociologiques et afin de prendre en compte la diversité et la singularité du lieu évitant, ainsi, de le fondre dans une globalité homogénéisante.

Si cette approche a été plus ou moins aisée à mettre en œuvre dans les sociétés traditionnelles ou dans les communautés rurales, elle a, par contre, éprouvé quelques difficultés à s'appliquer en milieu urbain. La démarche ethnologique a été confrontée à la spécificité de la ville définie comme espace de diversité, de l'anonymat, de la fragmentation des lieux et des activités, de la rupture entre l'espace public et l'espace privé, de l'instabilité des relations, de la mobilité (résidentielle, professionnelle...), de brassages sociaux multiples, de la faiblesse de la fonction intégratrice du territoire d'habiter. Le citoyen dans ces conditions se trouve pris dans un jeu complexe de rôles, de statuts et d'appartenances qui débordent le cadre étroit de son espace résidentiel ou de son quartier.

L'ethnologie urbaine devait aussi intégrer dans son champ d'analyse les différentes transformations socio-économiques qui ont affecté la société dans son ensemble : l'industrialisation ; l'importance de la mobilité ; l'urbanisation à grande échelle des années 1960-1970 (le *zoning*, l'implantation des grands ensembles résidentiels telles que les H.L.M. sans articulation aux quartiers ou aux noyaux villageois existants) ; la tendance au repli domestique ; le déclin des quartiers ouvriers et populaires ainsi que des formes de sociabilité et des relations sociales qui y prévalaient et qui s'ancrent dans certains lieux publics (cafés, cercles, chorales, diverses associations, activités militantes, fêtes patronales, bal...) ; intégration au logement de nouvelles formes de confort qui ont réduit ou ont fait disparaître certains lieux publics de rencontre et d'échanges tels que lavoirs, bains-douches, fontaines...

On peut dire que l'ethnologie urbaine a opté plus pour une ethnologie dans la ville que pour une ethnologie de la ville. En privilégiant cette approche elle a porté son attention sur

« l'identitaire », les univers à forte sociabilité, et sur les relations sociales fortement territorialisée dans l'espace public. C'est notamment le cas des minorités ethniques et plus largement de ce qu'on désigne du terme de « village urbain ». La métaphore villageoise vise à qualifier une manière d'être en ville cumulative de différents traits : homogénéité du peuplement et des modes de vie ; relations sociales centrées sur le quartier ; densité des interconnaissances dans un espace local restreint ; importance des réseaux d'entraide et d'échange qui sont aussi des moyens d'exercice du contrôle social lié au voisinage ; lien social dans le quartier renforcé par le fait concret de la proximité et de la familiarisation ; maîtrise de l'espace public par les habitants à travers sa fréquentation quotidienne.

Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : échelles territoriales et frontières symboliques

Nous envisageons les territoires dans l'espace urbain non comme un agrégat naturel de populations aux caractéristiques communes, une manifestation d'un « vouloir vivre ensemble » mais plutôt comme le résultat d'un processus socio-historique qui peut déboucher sur une conscience identitaire collective, un sentiment d'appartenance à un groupe, à un lieu, voire à un « style » pour reprendre une notion chère à Leroi-Gourhan.

Si la ville est faite de mobilité, elle est d'abord « la somme de nombreuses parties, de quartiers, de secteurs très différents, dont les caractéristiques formelles et sociologiques sont elles-mêmes très différentes » (Rossi, 1981). L'auteur précise que ces secteurs renvoient à des moments de la ville, une temporalité qui se définit à partir de trois caractéristiques qui fournissent autant de champs d'investigation :

- une fonction urbaine issue d'une histoire et de rapports sociaux spécifiques, définissant une organisation institutionnelle ou non du territoire, des activités économiques propres, les catégories sociales qui y vivent ;
- une forme urbaine, matérialité du territoire cumulative de tous les contenus pour reprendre l'expression d'Henri Lefebvre dans la *Révolution urbaine* (1970) ; elle se construit donc en même temps que son paysage social, histoire à laquelle elle participe activement au point de peser lourdement sur les modes de reproduction sociale : culture locale, formes de l'appropriation de l'espace, mémoire collective et individuelle... ;
- une vie collective, en termes de sociabilité et de relations de voisinage ou plus simplement de comportements communs, de références communes à un système de valeurs, à une même conception de l'appropriation de l'espace.

À partir de là, l'émergence d'une identité locale semble dépendre de plusieurs conditions : une inscription socio-spatiale dans la durée ; une certaine similitude dans les conditions sociales d'existence, supposant l'existence ou la construction d'une certaine proximité culturelle ; une relative homogénéité morphologique du territoire définissant sinon des typologies architecturales communes, du moins des limites nettes, reconnues comme telles.

Analyser les territoires dans la ville sur la base d'une telle problématique appelle cependant quelques précautions méthodologiques sur les notions centrales de quartier, d'échelle, de frontière et enfin d'ethnicité.

La notion de *quartier* exprime un véritable paradoxe. C'est au moment où le quartier, en tant que configuration territoriale, échelle de référence identitaire et d'appartenance sociale et résidentielle est en voie de décomposition et de recomposition que l'on éprouve le besoin de recourir à elle : soit comme cadre géographique des actions publiques territorialisées (D.S.Q ; D.S.U) soit comme cadre de recherche des sciences sociales. Le quartier, doté de qualités identitaires ou communautaires supposées, serait une des réponses à certains problèmes sociaux ou à la déliquescence du lien social, d'où l'idée récente de proximité réinvestie par les politiques publiques d'emploi, d'insertion, etc. L'image du quartier est alors invoquée, souvent, pour stigmatiser le mode de vie urbain qui serait synonyme d'anonymat, d'aliénation, de vide sociale, d'anomie, de dissolution des solidarités et de fragmentation des liens sociaux. Dans cette perspective, plusieurs recherches (Althabe, 1984) ont fait du quartier le lieu d'une vie sociale harmonieuse marquée par l'intensité des relations sociales, par des formes de solidarité et d'entraide faites de partage de valeurs et d'une culture locale forte et homogène. Le quartier est, alors, défini, à la fois par le sens commun et le savoir scientifique, comme valeur et comme essence qui cumulent tous les traits d'un donné naturel. Il présenterait, selon cette approche, les caractéristiques d'un isolat ou d'un microcosme autonome par rapport à l'ensemble urbain où il s'insère. De ce point de vue, le quartier présente des traits du mythe.

En outre, on confond quartier et communauté. En présupposant l'autonomie du quartier, on tend à en faire le réceptacle de toutes les activités (économiques, commerciales, professionnelles, etc.) et des relations sociales des habitants. Ces derniers n'inscrivent évidemment pas toutes les manifestations et les expressions de leur existence urbaine dans le cadre étroit du quartier, mais intègrent aussi d'autres espaces de la ville : leurs réseaux de relations et d'activités articulent différentes unités et échelles territoriales de la ville.

La question qui se pose immédiatement est celle de la définition des limites du quartier. Les habitants interrogés lors de nos enquêtes à Marseille éprouvent une certaine difficulté pour fixer les limites de leur quartier. Ils en ont une vision subjective et affective qui se réfère à leur pratique quotidienne. Le quartier peut renvoyer, dans ce cas, soit à leur voisinage restreint, soit à leur itinéraire quotidien constitué d'arrêts chez le commerçant, au marché, au bistrot, etc. En croisant les différentes limites que proposent les habitants, il est difficile d'en déduire une délimitation et une définition synthétique et stable. L'image retenue est celle de limites territoriales variables et changeantes qui peuvent aller de l'unité de voisinage à une unité spatiale plus large (Arrif et Hayot, 2001). À la différence des limites administratives (l'INSEE regroupe différentes unités résidentielles : le noyau villageois, les cités H.L.M., les lotissements, etc.) les habitants proposent un quartier plus éclaté, plus fragmenté et plus réduit. Dans ce cas, le quartier peut se restreindre au noyau villageois ou bien aux cités suivant le processus d'identification par différenciation ou opposition. « Perçu comme un bloc de l'extérieur, le quartier est en fait marqué par son hétérogénéité culturelle et sociale interne » (Segalen, 1990). Il nous faut donc refuser toutes généralisations : la « banlieue », l'« espace de l'exclusion », le « Bronx » ou à l'inverse, « le village dans la ville ». Il est donc nécessaire de travailler en même temps sur ce qui unifie et sur ce qui différencie socialement, culturellement et symboliquement.

La notion d'*échelles* spatiales, appliquée à l'espace urbain, permet d'appréhender le territoire de la ville non pas comme une unité spatiale homogène mais comme un espace composé, formé de la sédimentation et de l'articulation de ses multiples sous-territoires. Cette manière d'aborder l'urbain permet d'envisager la multiplicité des rapports aux territoires qui s'établissent dans la ville sans les figer ni surdéterminer le local. La prise en compte des

échelles spatiales des pratiques — sociales et territoriales — induit des déplacements de perspectives qui, à chaque fois, donnent un éclairage nouveau selon que l'on considère le groupe social au niveau de l'unité résidentielle et du quartier ou bien au niveau des autres unités territoriales proches ou lointaines ou encore au niveau de l'ensemble urbain.

Ces « glissements » et emboîtements des territoires, et le déplacement de perspectives qu'ils nécessitent, sont le lieu de tension entre différentes polarités caractéristiques de l'urbain : continuité / discontinuité ; localisme / mobilité ; pratiques centripètes / pratiques centrifuges ; proximité / distance.

Chaque échelle territoriale renvoie, du point de vue des représentations, à une certaine image qui peut être de l'ordre de l'expérience ou bien du stéréotype. C'est ainsi qu'on associe à l'espace du proche, le cercle des relations familiales, de voisinage ou d'interconnaissance et les sentiments de protection, de maîtrise, d'ancrage et à l'espace du lointain, les relations diffuses relevant de l'anonymat, de la mobilité, de l'impersonnalité, de l'étrangeté. Mais il ne faudrait pas attribuer à ces polarités des valeurs positives ou négatives absolues. C'est, au contraire, à travers le rapport singulier que nouent un individu ou un groupe avec chacune de ces échelles territoriales et à partir du sens qu'ils donnent à ces relations et aux pratiques qui les actualisent, qu'il faudrait rechercher les valeurs qui leur sont attribuées.

L'exemple de la mobilité des jeunes résidant dans les périphéries urbaines illustre bien la nécessité de relativiser les valeurs associées à l'espace proche ou lointain. Car tout en s'identifiant à leur lieu de résidence, les jeunes — notamment issus de l'immigration — inscrivent leurs pratiques de mobilité dans des réseaux qui « transversalisent » les appartenances territoriales.

La notion d'échelle a été inscrite, dès le début de nos recherches et de façon explicite, dans notre approche de la question des frontières dans l'espace urbain marseillais. Nous avons refusé de porter notre regard uniquement sur la macro-frontière entre les Quartiers-Nord et les Quartiers-Sud de Marseille, et nous avons affiné ce découpage afin d'intégrer, dans une perspective comparative, les micro-frontières à l'échelle de chaque quartier, faisant partie de nos terrains d'enquête, pour ensuite les articuler aux autres paliers — inter-quartiers et ville dans son ensemble. Cette variation et ce croisement d'échelles nous a permis de répondre à notre question initiale : comment est habitée la ville ? de quelle manière les différenciations culturelles, les formes de sociabilité, les appartenances, les pratiques se territorialisent de façon singulière dans un espace urbain souvent décrit comme le lieu de l'indifférenciation, de l'homogénéisation et de la perte des identités (Arrif et Hayot, 2001).

La notion de *frontière* appliquée au territoire urbain, telle que nous la concevons, ne s'apparente pas à une frontière géographique ou à une barrière infranchissable délimitant des territoires autonomes, totalement discontinus sans aucune communication (sociale, urbaine, équipement, voirie, etc.). De même, la frontière n'a pas un contenu ni une forme figés telles que les limites administratives ou les limites d'un État-Nation qui requièrent une réglementation, une régulation et un contrôle institutionnel des passages d'un territoire à un autre.

La frontière ne correspond pas à une rupture radicale de communication et de relations, mais témoigne de la tension et du conflit qui les animent. Elle est, fondamentalement, une construction passée et à l'œuvre, sociale et symbolique qui peut, par ailleurs, s'appuyer sur des éléments territoriaux, architecturaux et topographiques ; donc sur une matérialité qui

donne une certaine consistance à son existence et l'inscrit dans l'ordre de l'évidence. Comme une seconde nature qui provoque une sorte d'amnésie des conditions mêmes de sa genèse et des logiques de son instrumentation dans le champ des relations sociales.

Insister sur la dimension « constructive » de la notion de frontière, c'est lui donner une acception problématique, ouverte ; c'est, aussi, l'inscrire au centre des luttes et des conflits de catégorisation, de désignation et de qualification des groupes résidentiels concernés et de leur territoire d'habiter. Elle relève de plusieurs ordres servant de référents au discours dont elle est l'objet. Ces ordres peuvent être constitués de différents éléments hétérogènes, auxquels le discours sur les frontières donnent une certaine cohérence pratique, relevant soit de l'identité, soit du partage des traits communs liés à l'histoire, à l'origine sociale, ethnique, culturelle, soit à une relative homogénéité morphologique du territoire définissant sinon des typologies architecturales (cabanons, village-rue, pavillons, cités H.L.M. — barre, tours —, etc.) communes, du moins des limites nettes reconnues telles (exemple des limites paroissiales) ; à partir desquels un ordre de proximité et de distance, de ressemblance et de différence sera établi. Le territoire urbain, en question, ne correspond pas seulement à sa matérialité spatiale, mais renvoie à des formes de territorialités dans la mesure où il est approprié, qualifié, nommé et marqué par une présence qui se veut singulière et spécifique.

C'est cette volonté de singulariser le territoire et de lui donner une valeur quasi emblématique qui pose la question de l'identité et des appartenances territoriales. Ces identités territoriales, dont les registres et les sources de légitimation sont multiples (mémoire, ancienneté, appartenance à un groupe dominant, autochtonie, identité nationale, valeurs), cristallisent la tension entre différentes polarités : l'allogène/ l'exogène ; le légitime/l'illégitime du lieu ; « Nous »/« Eux » ; proximité spatiale/distance sociale ; proximité sociale/distance morale, etc.

Sur nos terrains marseillais, nous avons pris la mesure de l'importance du terme d'*ethnisation*, pris dans une acception dynamique, dans la construction symbolique des frontières spatiales et territoriales. Et l'on soulignera que l'usage de cette notion n'a de validité que dans la mesure où elle s'articule à une parole habitante, à un imaginaire et à des représentations dont la préoccupation centrale est de produire des barrières, de signifier des distances sociales, culturelles et territoriales à travers le langage propre à la stigmatisation, au stéréotype, au racisme.

Les liens sociaux au sein de nos terrains marseillais sont marqués par la tension, l'affrontement et, également, par des pratiques d'évitement et de stigmatisation d'une partie des habitants. Les populations les plus visées et vis-à-vis desquelles on veut se différencier — et dont la présence est considérée comme illégitime et perturbatrice de l'ordre normatif du quartier — sont les populations immigrées ou celles qui sont considérées comme étrangères à son histoire. Ainsi, la nationalité n'est souvent pas le référent majeur puisque sont concernés, également, des Français d'origine étrangère récente ou de confessions différentes, des ressortissants des DOM-TOM, des Pieds-Noirs. Le consensus observé autour de ces populations, traités comme ensemble homogène et spécifique, est un des vecteurs majeurs de production identitaire des groupes dits de « souche ».

La stigmatisation et la construction de groupes allogènes comme pôle négatif de référence s'inscrit dans un processus complexe de construction sociale de la figure de « l'étranger ». Cette construction sociale de l'étranger, proche spatialement mais maintenu dans une distance sociale et symbolique, est véhiculée à travers différentes formes et expressions dont celle de l'ethnisation des relations sociales. On tend ainsi à enfermer un groupe, celui des immigrés,

dans un registre identitaire et culturel unique et homogène référant au partage, supposé, par tous ses membres d'une même origine et d'une même appartenance ethnique. Un des effets d'une telle représentation est la radicalisation de l'altérité de ce groupe et de son extériorité au quartier. Même si sa présence est ancienne et même s'il partage certains référents culturels.

Conclusion

Le foisonnement actuel de travaux ayant l'espace urbain, la ville comme terrain d'enquête, le croisement sur un même objet de problématiques, de concepts, de méthodes, issues de l'ethnologie classique, de l'anthropologie urbaine anglo-saxonne ou de disciplines voisines comme la sociologie, la géographie, l'histoire et l'architecture méritait que l'on pose des questions épistémologiques quant à la pertinence et la légitimité du bricolage théorique auquel nous sommes nombreux à procéder. La ville et ses territoires donnent à voir des frontières socio-symboliques sédimentées à travers le temps ou plus récentes. Ainsi l'espace social urbain se fragmente en quartiers, cités, banlieues, espaces publics divers, en aires ségrégatives contemporaines qui forment autant d'espaces de représentations, se fractionnant et s'emboîtant selon les circonstances et les situations en plus ou moins grandes unités d'appartenances et de pratiques.

Les politiques publiques dans leur recherche d'un mode de régulation sociale alternatif aux formes historiques d'intégration des quartiers populaires ont tendance à favoriser les regroupements communautaires, les associations à base ethnique, l'objectif avoué étant de s'appuyer sur des médiateurs sociaux et culturels. Mais paradoxalement cela participe de la désignation ethnique d'une population « à problèmes » et de la définition ethnique d'un espace tout aussi problématique. Dans cette perspective, l'ethnicité est moins de l'ordre de la culture, définie de façon essentialiste, qu'une catégorisation symbolique socialement construite. On le voit, la ville d'aujourd'hui mobilise, à biens des égards, une part essentielle des ressources sociales et symboliques des sociétés contemporaines.

Notes

1 À quelques remarquables exceptions près dont les plus notables sont M. Halbwachs (1972) et l'œuvre de H. Lefebvre qui considère qu'étudier les rapports sociaux en dehors de leur espace est « pur idéalisme ».



Bibliographie

- ALTHABE Gérard, FABRE Daniel et LENCLUD Gérard Éd.s., (1992) Vers une ethnologie du présent, coll. *Ethnologie de la France*, Paris, M.S.H., cahier n° 7.
- ALTHABE Gérard (1984), L'ethnologie urbaine : ses tendances actuelles, *Terrain*, n° 3 « Ethnologie urbaine », Paris.
- ARRIF Abdelmajid et HAYOT Alain (2001) Les territoires dans la ville. Frontières sociales et symboliques à Marseille, in Christian Bromberger et A. Morel Éd.s., *Limites floues et frontières vives*, Éd. de la MSH, Paris.
- BLEITRACH Danielle, LOJKINE Jean, OARY E., DELACROIX R. et MAHIEU Christian. (1981) *Classe ouvrière et social-démocratie : Lille et Marseille*, Paris, Éditions sociales.
- BURGESS Ernest and BOGUE Donald (1964) Research in Urban Society : a long view, *In Contributions to Urban Sociology*, University of Chicago Press.
- CARRENO J.A., HAYOT Alain et LESME Francis, (1974) *Ethnologie d'un centre urbain : le quartier de la Porte d'Aix à Marseille*, Paris, Musée de l'Homme.
- CASTELLS Manuel (1970) *La question urbaine*, Paris, Maspero.
- CASTELLS Manuel (1972) *Lutttes urbaines*, Paris, Maspero.
- DEPAULE Jean-Charles, PANERAI Philippe, et al. (1980) *Éléments d'analyse urbaine*, Bruxelles, A.A.M.
- DEVILLERS Christian et HUET Bernard (1981) *Le Creusot, Naissance et développement d'une ville industrielle, 1782-1914*, Seyssel, Champ Vallon.
- DUCHAC René (1969) *La sociologie des migrations aux U.S.A.*, Paris, La Haye, Mouton.
- GUTWIRTH Georges et PETONNET Colette (1987,1988) *Chemins de la ville et Ethnologues dans la ville*, éd. du C.T.H.S.
- HALBWACHS Maurice (1972) *Classes sociales et morphologie*, Paris, Minuit.
- JOSEPH Isaac et GRAFFMEYER Yves (1990) *L'École de Chicago, Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier.
- LEFEBVRE Henri (1970) *La révolution urbaine*, Paris, Gallimard.
- LEROI-GOURHAN andré (1964) *Le Geste et la parole : Techniques et langage*, Paris, Albin Michel.
- LEVI-STRAUSS Claude (1958) *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- MAUSS Marcel et DURKHEIM Emile (1966) De quelques formes primitives de classifications. Contribution à l'étude des représentations collectives, In *Œuvres II*, Mouton.
- MAUSS Marcel (1969) L'essai sur les variations saisonnières des Eskimos, In *Œuvres, Tomes I, II, III*, Éd.s Victor Karady, Paris, Minuit, 2160 p.
- PARK Robert E. (1952) *Human Communities. The City and Human Ecology*, Free Press, New York.
- POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne (1995) *Théories de l'ethnicité*, Paris, P.U.F., coll. « Le Sociologue ».
- RONCAYOLO Marcel (1990) *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, coll. Essais.

ROSSI Aldo (1981) *L'architecture de la ville*, Paris, L'Équerre.

SEGALEN Martine (1990) *Nanterriens, des familles dans la ville : une ethnologie de l'identité*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

TOPALOV Christian (1974) *Les promoteurs immobiliers*, Paris, Mouton.

WIEVIORKA Michel (1993) *La démocratie à l'épreuve : Nationalisme, populisme, ethnicité*, Paris, La Découverte, coll. Essais.

WIRTH Louis (1980) *Le Ghetto*, Grenoble, PUG



Pour faire référence à cet article

Hayot Alain (2002). "*Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes*". *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 18, Numéro 3. Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document2646.html>

imprimer 

signaler par mail 

[Accueil](#) > [Sommaires](#) > [Volume 18](#) > [Numéro 3](#) > [Notes de recherche](#) > Article

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752
MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers
Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68
<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#)
[signaler par mail](#)
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
de correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


Recherche

La REMI adhère à



Article

Les recherches sur les « lieux sensibles » aux États-Unis

 par [Sophie Body-Gendrot](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Sophie Body-Gendrot : Professeur des Universités, Sorbonne - Paris IV, chercheur au CESDIP (CNRS), 43 Bd Vauban, 78280 Guyancourt.

Mots-clés : [Espace urbain](#) , [Sociologie urbaine](#)
Zone géographique : [Etats-Unis](#)

Sommaire

[Le concept de désorganisation sociale](#)
[La nouvelle recherche écologique](#)
[Autres types de recherches urbaines](#)
[Les espaces à défendre](#)
[Les manques relatifs \(relative deprivation\)](#)
[Le choix rationnel](#)
[La mobilité des délinquants](#)
[L'étude des lieux sensibles](#)
[L'utilisation de l'informatique](#)

Texte intégral

Au cours des années 1920, les sociologues de l'École de Chicago sont devenus légitimement célèbres pour leurs études sur la déviance, la délinquance juvénile et la criminalité. L'histoire de la criminalité à Chicago est marquée par les vagues successives d'immigration (Coulon, 1992 : 57). Les sociologues ont voulu voir dans les quartiers — et non seulement dans les individus —, des caractéristiques susceptibles d'expliquer le caractère criminogène de certains lieux. En 1929, Clifford Shaw, Frederic Zorbaugh, Leonard Cottrell et Henry McKay publient une étude sur la délinquance urbaine, *Delinquency Areas*, après avoir recensé les domiciles d'environ 60 000 « truands, criminels et délinquants ». Ils montrent que les taux de criminalité et de délinquance sont variables d'un quartier de la ville à l'autre. Les bas quartiers situés près du centre commercial et des affaires sont les plus criminogènes. Clifford Shaw et Henry McKay (1942) développent ensuite une écologie de la délinquance et du crime et lient la

croissance de la délinquance et les désordres au concept de désorganisation sociale.

En étudiant certaines grandes villes et en se fondant sur des calculs statistiques établissant des corrélations, des équations et des régressions linéaires présentées sous forme de cartes, ils montrent que la criminalité est associée à la structure physique de la ville. Dans leur principal ouvrage, *Juvenile Delinquency and Urban Areas*, (1942) ils ont identifié pauvreté, hétérogénéité ethnique et instabilité résidentielle comme variables prédictives conduisant à la délinquance. Ils ont révélé que la délinquance persistait à Chicago dans les quartiers pauvres d'immigrants, même lorsque la composition de la population changeait, comme si elle était transmise à travers les générations dans les lieux marqués par la désorganisation sociale. La corrélation entre le fort taux d'immigration dans un quartier et le taux élevé de délinquance n'entraînait pas pour autant un lien de cause à effet. « S'il ne fait pas de doute que la proportion d'étrangers et de Noirs est plus élevée dans les quartiers où la délinquance est forte, les délinquants traduits devant les tribunaux ne le sont pas parce qu'ils sont fils d'immigrés ou parce qu'ils sont noirs, mais pour d'autres raisons qui tiennent à la situation dans laquelle ils vivent » (Kornhauser, 1978 : 163, 164).

Pour l'École de Chicago, la délinquance n'était pas, en effet, un facteur isolé, elle était associée à de nombreux problèmes sociaux caractérisant un quartier en termes de mortalité infantile, de tuberculose, de violence domestique qui avaient une incidence sur les enfants. Profil d'un quartier, santé publique et délinquance étaient liés.

De nos jours, nombre des variables évoquées sont retenues dans les recherches — l'instabilité de la population (Costanzo et al., 1996), le déplacement de la délinquance, les zones de danger (*hot spots*) (Block et Block, 1984) — liant environnement spatial et délinquance (Sampson et Groves, 1989). Or il convient d'examiner cette hypothèse selon diverses perspectives (Body Gendrot, 1998 ; 2000). De quelles connaissances disposons-nous lorsque nous percevons l'environnement urbain comme dangereux ? En quoi la littérature sur le sujet peut-elle nous être utile ? Les variables sont-elles comparables d'une ville à l'autre ? Les variations correspondent-elles partout à des différences socio-économiques et raciales/ethniques ? Un bref examen des thèses en présence permet d'en relativiser l'importance.

Le concept de désorganisation sociale

On doit à W. Thomas, le thème central de la désorganisation individuelle et collective dans les quartiers qui correspond à un déclin de l'influence des règles sociales sur les individus, à un affaiblissement des valeurs collectives et à une valorisation des pratiques individuelles. Ce phénomène s'amplifie lorsqu'une société connaît des mutations rapides. À Chicago, ville de croissance rapide, il prend une tournure spectaculaire. La désorganisation familiale d'immigrants et d'ouvriers saisonniers entraîne paupérisation, délinquance juvénile et violence dans les quartiers.

C. Shaw et H. McKay (1942) avancent que la violence des quartiers marqués par la pauvreté, par une forte diversité ethnique et par une grande mobilité résidentielle résulte d'un manque d'organisation sociale, c'est-à-dire d'une incapacité à unir le quartier autour de valeurs communes et à y maintenir des contrôles sociaux efficaces. L'absence de liens avec une famille et avec des amis se traduit par des carences associatives, et une non-prise en charge des problèmes collectifs créés, par exemple, par des adolescents oisifs. Nul ne s'autorise à intervenir pour le bien-être général. Toutefois pour W.F. Whyte (1943), les communautés

semblent désorganisées par rapport aux critères de la société américaine globale et de ses institutions, mais elles se réorganisent selon des critères spécifiques, complexes, structurés à partir de systèmes hiérarchisés fondés sur des obligations réciproques. L'américanisation de masse passe par l'appartenance à des mondes ethniques qui se modifient progressivement et concourent à l'adaptation. La délinquance se produit en partie lorsque contradictions et pressions en vue de conformisme normatif affaiblissent trop tôt les communautés d'origine et « démoralisent » les individus.

La nouvelle recherche écologique

Elle s'attache à l'étude de villes (Harries, 1996) ou de quartiers (Katzman, 1981) dont les variables peuvent expliquer l'intensité ou non des activités délinquantes. Les données du recensement servent de base de départ (niveau socio-économique, taux de familles monoparentales, race) mais sont insuffisantes. Elles doivent être complétées par des entretiens individuels (Fagan et Davis, 1998). À Chicago, Richard Block (1997) a trouvé que dans certains quartiers peuplés à plus de 75 % par des Noirs, le taux d'homicide était de 51 pour 100 000 alors que dans les quartiers noirs à 25 %, il était de 6 pour 100 000. Pourtant, c'est moins la race que deux autres variables qui expliquaient ce phénomène de criminalité élevée : d'une part le pourcentage de migrants du sud dans un quartier, région de tradition violente et d'autre part, la présence spatiale rapprochée de familles riches et de familles pauvres. Cette coexistence des inégalités, les frustrations et les tentations qu'elle engendrait expliquait, selon Block, des différences de 56 % pour les homicides et de près de 40 % pour les vols et les attaques.

D'autres études confirment que ce sont moins les jeunes gens défavorisés dans les quartiers pauvres qui sont le plus poussés à la délinquance que les jeunes gens issus de familles défavorisées vivant dans des quartiers aisés (Johnstone, 1978). Pour Sampson et Groves (1989), en incluant toutes les variables pertinentes dans une étude macrosociologique des quartiers (urbanisation, organisation des habitants, diversité ethnique, état des familles), on s'aperçoit que le statut socio-économique et la diversité ethnique viennent en position secondaire. Ce sont parfois les caractéristiques des quartiers adjacents qui sont explicatives de la délinquance d'un quartier en matière de vols (Katzman, 1981). Harries (1996) a noté incidemment une corrélation au Texas entre la température extérieure et les attaques dans les quartiers pauvres. L'absence d'air conditionné accentue l'énervement et la consommation de boissons alcoolisées les jours de grande chaleur dans ces quartiers. Inversement, on a noté que lorsque les hivers sont très rigoureux, la délinquance baisse comme le thermomètre.

Menées ethnographiquement à l'échelon des pâtés de maisons à Cleveland et à San Francisco, des recherches suggèrent que la criminalité est liée à la sur-représentation des individus isolés et des grands ensembles surpeuplés dans lesquels les gens ne se connaissent pas. Les vols plus que les délits violents sont corrélés à ce type d'environnement (Roncek et al., 1981). Mais d'autres études infirment ces observations. Selon, une recherche portant sur 3 729 adolescents dans quatre villes, la richesse ou la pauvreté d'un quartier ont moins d'effets sur la criminalité que les caractéristiques individuelles des personnes (Gottfredson, Hirshi 1990). Qu'en déduire ?

Robert Sampson et son équipe (1989) ont mené des analyses à partir du *National Crime Survey*, étude de victimisation conduite auprès de 100 000 individus. Il en ressort que les

inégalités socio-économiques et les manques influent moins sur la délinquance que, par ordre décroissant : la structure familiale, la densité de l'habitat, la mobilité résidentielle (le dépeuplement), la composition raciale.

Selon les conclusions de cette étude, la structure des familles (monoparentale ou non) était cinq fois plus explicative que la composition raciale d'un quartier. La structure des familles et la densité de l'habitat avaient une valeur prédictive sur le vol tandis que le dépeuplement et la transformation du quartier sont les plus explicatifs en termes de variable. La race n'était importante que par rapport à la structure familiale monoparentale.

Dans une autre étude (1997), le même auteur a établi que l'ensemble des variables suivantes — pauvreté, pourcentage de Noirs, densité de l'habitat, urbanisation et âge des victimes — ont une incidence sur les taux de vols et de délits violents. L'âge des victimes, le taux d'urbanisation et la densité de l'habitat expliquent la plus grande partie des variations, à l'inverse de la pauvreté et de la composition raciale, contrairement aux stéréotypes répandus. Toutefois, seule l'interaction de toutes les variables rend compte de la complexité du phénomène.

La difficulté s'accroît lorsque les décideurs cherchent à être normatifs. Pour s'en tenir à la recherche précédente, il faudrait donc réduire le nombre de familles monoparentales, freiner les déménagements, diminuer la pauvreté et la densité de l'habitat et de l'urbanisation, accroître l'instruction, le contrôle social et les réseaux de sociabilité pour réduire la délinquance.

[Autres types de recherches urbaines](#)

[Les espaces à défendre](#)

Jane Jacobs (1961) et Oscar Newman (1973) ont développé l'idée que l'environnement a un effet sur la fréquence des contacts que les habitants ont entre eux et sur le contrôle social interne du voisinage (Perkins et *al.*, 1993 ; Greenberg et Rohe, 1984). Du point de vue de l'espace plutôt que des individus, la théorie de « l'occasion » démontre que l'absence de systèmes d'alarmes, la facilité d'accès, un mauvais éclairage, la coexistence d'impasses et d'allées sombres, la circulation automobile, les parkings et les boutiques (objets de convoitise) accroissent le potentiel de délinquance. Forte est la probabilité qu'un délit se produise dans un lieu dépourvu de protection (gardien, policier, conducteur d'autobus, alarmes, chiens, etc.) où victimes et délinquants potentiels coexistent (Felson et Cohen, 1980). Les activités routinières des victimes et des délinquants potentiels ont une valeur prédictive. Les délinquants attendent que des occasions favorables se présentent dans un environnement qu'ils connaissent (maisons vides; personnes sur des trajets exposés). Entre 1960 et 1970, il a été démontré qu'un accroissement de 31 % de femmes au travail et de 28 % de voitures par habitant s'est traduit par une corrélation avec la hausse de la délinquance.

Jane Jacobs a pensé néanmoins qu'en créant un espace ouvert à la sociabilité, avec des bancs et des placettes où les gens viendraient s'asseoir, avec de larges trottoirs où joueraient les enfants et un mixte de commerces et d'habitations, le flux constant de gens produirait une surveillance informelle des lieux.

Oscar Newman (1972), quant à lui, a préconisé la pose de barrières physiques (grilles, murs)

et symboliques (buissons, éclairage) qui agiraient comme des marqueurs territoriaux sur l'espace. Il a suggéré de remplacer les grands ensembles par de petits immeubles pour faciliter les interactions et l'identification des gens et des lieux.

Les manques relatifs (relative deprivation)

Dans l'optique privilégiant la responsabilité des individus, dans les villes et les quartiers c'est la proximité d'une population à faibles revenus et d'une population plus aisée qui génère la délinquance. La frustration émotionnelle provoquée par la juxtaposition de ces populations, l'impossibilité de se procurer des biens de consommation perçus comme indispensables créent « des animosités latentes, porteuses de violence » (Sampson, 1989). Cette théorie qu'affectionnent les journalistes est moins prise au sérieux que les précédentes.

Le choix rationnel

Selon la théorie du choix rationnel, les délinquants feraient une estimation des risques et des coûts de leurs actions. Ils disposeraient de toute l'information nécessaire pour décider en toute connaissance de cause si le jeu en vaut la chandelle. Cette théorie difficilement crédible a été remplacée par celle de la rationalité partielle qui inclut les limites imposées par une information incomplète (Akers, 1997).

La mobilité des délinquants

En 1986, Alicia Rand a étudié la relation entre le lieu d'un délit, le quartier de résidence du délinquant et celui de la victime et elle a pu établir que 30 % des délinquants agissaient dans leur quartier (soit dans la même unité de recensement), proportion s'élevant à 53 % dans les cas de viols et d'homicides, à 14 % pour les vols de biens, à 23 % pour les vols d'automobile au caractère plus planifié (Rand, 1986). Il avait déjà été montré à Milwaukee qu'à partir du ghetto noir, un grand nombre de délinquants se rendaient occasionnellement dans d'autres zones pour voler et non pour cambrioler alors que les délinquants habitants de ces zones ne se rendaient pas dans le ghetto noir pour y commettre des méfaits. Mais la validité de l'analyse a été réduite par la non-prise en compte des tailles de population et des quartiers concernés, de l'environnement physique et des conditions socio-économiques.

Costanzo et *al.* (1986) se sont intéressés à la direction du trajet suivi par les délinquants. Ils ont observé que ceux-ci prenaient les mêmes trajets pour commettre les mêmes types de délits, sans doute en raison d'une même information. Or à partir de faits élucidés, cette information pouvait être utilisée en retour par la police de manière à remonter des filières de délinquance. D'autres chercheurs ont précisé ces données : ils ont montré, par exemple, que les cambrioleurs se déplacent plus loin que les violeurs et que les meurtriers (Pyle, 1976) et que les délinquants de plus de vingt ans bougent deux fois plus que les autres, les femmes plus que les hommes, les cambrioleurs blancs trois fois plus que les cambrioleurs noirs (Nichols, 1980 ; Philipps, 1980). Mais il convient de relativiser ces informations recueillies auprès des individus arrêtés (Rhodes, 1981).

L'étude des lieux sensibles

La recherche micro appelée aussi criminologie environnementale ou encore prévention situationnelle désagrège le voisinage en petites unités — pâtés de maisons et lieux de

délinquance (Sherman et *al.*, 1989 ; Felson et Cohen, 1980) de manière à établir de fines corrélations entre espace et population par rapport à la variation des taux de délinquance. Le thème des zones sensibles (*hot spots*) permet d'accoler marqueurs spatiaux (entrées de métro, bars, grands ensembles) et délinquance (Block, 1997). La taille de ces zones varie depuis l'emplacement à proximité d'une caisse automatique de banque jusqu'aux entrées et sorties d'un centre commercial.

On peut distinguer les lieux (*places*), où se produisent des *faits divers* (*aux arrêts d'autobus et aux coins des rues*) et les zones (*spaces*) qui intègrent à la fois les lieux et les faits divers (unités de recensement, circonscription de police, etc). Une relation réciproque et interactive se produit entre les lieux et les zones adjacentes selon la manière dont évolue la pauvreté d'un quartier, selon qu'il est isolé ou inséré dans un plus vaste ensemble de quartiers pauvres (Jargowsky, 1996), selon que les services de base (pompiers, police, centres de traitement de la toxicomanie) sont ou non absents. Sherman et *al.* (1989) ont analysé 323 980 appels police-secours sur une année et ont établi qu'ils correspondaient à 3,3 % des adresses et des coins de rue à Minneapolis. Tous les vols étaient concentrés sur 2,2 % des lieux, les vols de voiture sur 2,7 % et les viols, 1,2 %, mais des variations existaient au sein de ces lieux. Pour confirmer ces informations, une recherche sur les lieux non sensibles (*cold spots*) s'imposerait.

Y a-t-il d'avantage de délinquance dans les logements publics, comme le laisse entendre le discours commun ? Les raids opérés par la police, la publicité donnée à quelques faits divers tendent à accréditer ces stéréotypes. À une ou deux exceptions près (Huttman et *al.*, 1991), il n'existe pratiquement pas de recherches sur le crime et la violence dans les grands ensembles aux États-Unis (Fagan et Davies, 1998 : 2). Or les logements sociaux sont loin d'être uniformes, comme le montrent les statistiques données plus haut. Les taux de délinquance varient en conséquence (Williams et Kornblum, 1985). De plus, ces villages urbains ne sont pas statiques, ils évoluent et la délinquance suit ces mutations. En dix ans à Harlem, dans un seul grand ensemble sur les quatre étudiés par Kornblum on a enregistré des taux consistants de criminalité. Enfin, alors que le nombre de plaintes et d'arrestations donne l'impression que le taux de criminalité est élevé, rapporté au nombre de locataires officiels, il l'est souvent moins que dans les zones adjacentes. Or la question de la contagion ou de la proximité de zones dangereuses sur l'espace du logement social est mal connue.

Pour Jeff Fagan, directeur du centre d'étude de la violence et de la prévention à Columbia University, l'étude qu'il a menée avec son équipe sur le logement social du Bronx tend à montrer que la diffusion des actes violents (meurtres, viols, vols avec armes) se fait à partir de certains ensembles de logements sociaux sur les zones adjacentes, à l'exception des attaques à main armée dont les effets opèrent dans les deux sens (Fagan et Davies, 1998 : 3).

Pourquoi certains « ghettos verticaux » sont-ils plus dangereux que d'autres ? Les caractéristiques de leur population et la dynamique des interactions avec les zones adjacentes fournissent-elles la clé de l'explication ? Rien n'est moins évident. Les études sur les « zones interstitielles » autour des logements sociaux sont difficiles à mener. Mais de manière générale, les logements sociaux sont localisés dans des zones de détresse économique et sociale qui, dans l'optique américaine, n'ont pas eu assez de ressources politiques ou de pouvoir de sanction pour s'opposer à la construction de grands ensembles susceptibles d'attirer les ménages les plus pauvres de la ville (Body-Gendrot, 2000 ; 2001). Cette attitude témoigne d'une mentalité « bien américaine » : les quartiers sont en compétition. Les plus forts parviennent à se passer des dispositifs indésirables — logements sociaux — que les plus

faibles sont bien obligés d'accueillir. Il en est de même sur le plan social : la malchance des plus pauvres veut qu'ils aient à habiter à proximité des individus les plus délinquants qui exercent sur eux des actions prédatrices. Par exemple, dans certains de ces grands ensembles du Bronx, rappelle J. Fagan, le jour où les chèques de l'aide sociale arrivent, (appelé dérisoirement « la fête des mères »), les ambulances sont là aussi. Les individus paupérisés se victimisent les uns les autres ou alors quittent le quartier dès qu'ils le peuvent. On peut d'ailleurs faire ici l'observation qu'alors que nos politiques de la ville territorialisent les mesures et travaillent sur les « quartiers sensibles », les programmes américains aident à la mobilité des populations qui « votent avec leurs pieds » pour échapper aux problèmes urbains dès qu'elles en ont l'occasion. Le ghetto historique de Chicago a perdu la moitié de sa population depuis les années 1970. La raison en est simple : les appartements des plus pauvres sont plus fréquemment cambriolés, ils sont moins bien protégés et plus commodes d'accès que les appartements dans les quartiers aisés qui bénéficient par ailleurs de technologies de surveillance privées. Cependant les zones sont loin d'être uniformes et les processus que l'on peut y observer peuvent être diamétralement opposés.

À Chicago, Richard Block (1997) explique qu'il existe des points dangereux dans des zones non sensibles et que l'inverse est vrai aussi. Par exemple, une taverne à proximité d'un métro ou d'un parking constitue un lieu dangereux. Les consommateurs s'enivrent, ils ont de l'argent, c'est la nuit, ils peuvent être attaqués et les assaillants s'enfuient par le métro le plus proche ou par le parking. Dans la 26^{ème} circonscription de la police, par exemple, 43 000 vols se sont produits en deux ans. Ce district, plus vulnérable que d'autres, ne compte pas moins de 80 magasins de vins et spiritueux dans lesquels il est possible de consommer. Ils se trouvent tout au long de la ligne de métro aérien de Chicago. Les stations les plus propices à la délinquance sont celles dans lesquelles se croisent deux lignes de métro. Les vols se produisent fréquemment entre minuit et deux heures du matin, quand les clients sont ivres, à la fermeture des magasins de vin, ce qui montre le caractère encore très prégnant des études de Clifford Shaw menées dans les années 1930. Les stations faisant la jonction entre la ville et les lignes de banlieue, soit entre des lieux où la consommation d'alcool est interdite dans les lieux publics depuis la Prohibition et les quartiers pauvres de la ville, sont prisées par les délinquants, le métro leur permettant de s'enfuir rapidement, une fois leurs délits accomplis.

L'utilisation de l'informatique

Si les délits ne se font pas au hasard, s'ils tendent à se produire dans des lieux probables, des modèles mathématiques peuvent alors être élaborés entre lieux de résidence des délinquants, lieux de délits (*hot spots*) et zones-tampon intermédiaires. Le *Criminal Geographic Targeting* (CGT) remplit cette fonction. À partir des informations tirées d'une demi-douzaine de délits, le CGT peut réduire une zone d'investigation pour la police de 90 %, lui faire gagner du temps et rendre plus efficaces ses ressources, grâce aux analyses fournies par les GIS (*Geographic Information Systems*) dont toutes les grandes villes américaines sont pourvues.

Cet appareillage hautement technologique interpelle les chercheurs : ne lui accorde-t-on pas trop d'importance dans une optique de prévention situationnelle de la délinquance ? L'information peut-elle efficacement entraver les desseins des délinquants ? Ne réagissent-ils pas en retour aux innovations informatiques de la police en s'adaptant continuellement ? La présence accrue de la police dans les lieux de forte délinquance ne les incite-t-elle pas à se déplacer vers d'autres quartiers ? Certaines études indiquent que la corrélation est négligeable et inexistante pour les délits violents mais il est certain que d'autres recherches s'avèrent nécessaires pour cerner le phénomène.



Bibliographie

- AKERS Roger (1997) *Criminological Theories : Introducing and Evaluation*, Roxbury Publishing Company, Los Angeles.
- BLOCK RICHARD (1997) Risky Places in Chicago and The Bronx. Robbery in the Environs of Rapid Transit Stations, *Working paper*.
- BLOCK Carolyn and BLOCK Richard (1984) Crime Definition, Crime Measurement, and Victim Surveys, *Journal of social Issues* 40 (1), pp. 137-160.
- BODY-GENDROT Sophie (1998) *Les villes face à l'insécurité*, Bayard Editions, Paris.
- BODY-GENDROT Sophie (2000) *The social control of cities ? A Comparative Perspective*, Blackwell, Oxford.
- BODY-GENDROT Sophie (2001) *Villes : la fin de la violence ?* Presses de Sciences Po, Paris.
- COSTANZO C., HALPERIN W. and GALE N. (1986) Criminal Mobility and the Directional Component in Journeys to Crime in Figlio R., Hakim S. and Rengert G. eds, *Metropolitan Crime Patterns*, Criminal Justice Press, Monsey, NY.
- COULON Alain (1992) *L'école de Chicago*, Paris, PUF.
- ECK J. and WEISBURG D. (1995) Crime Places in Crime Theory in J. Eck and D. Weisburg eds., *Crime and Place*, Criminal Justice Press, Monsey, NY.
- FAGAN Jeff and DAVIS Garth (1998) « The social context and Functions of Adolescent Violence » in D. Elliott and B. Hamburg eds., *Violence in American Schools*, Cambridge University Press, Cambridge.
- FAGAN Jeff (1997) The Comparative Advantage of Juvenile Versus Criminal Court Sanctions on Recidivism among Adolescent Felony Offenders, *Law and Policy*, 18, 1-2, Jan-April 1996, pp. 77-114.
- FELSON M. and COHEN L. (1980) « Human Ecology and Crime : A Routine Activity Approach », *Human Ecology*, 8 (4) pp. 389-406.
- GOTTFREDSON Michael and HIRSHI Travis (1990) *A General Theory of Crime*, Stanford Univ. press, Standford.
- GREENBERG Stanley and RHOE William (1984) « Neighborhood Design and Crime : A Test of Two Perspectives », *Journal of the American Planning Association*, 50, pp. 48-61.
- HARRIES K. (1996) « Cities and Crime », *Criminology*, 14 (3), pp. 369-386.
- HUTTMAN Elizabeth ed. (1991) *Urban Housing. Segregation of Urban Minorities in Western Europe and in the United States*, Duke University Press, Durham.
- JACOBS Jane (1961) *The Life and Death of American Cities*, Penguin, Hardmons Worth, London.
- JARGOWSKY Paul (1996) *Poverty and Place : Ghettoes, Barrios, and the American City*, Russell Sage Foundation, New York

- JOHNSTONE James (1978) « Social Class, Social Areas and Delinquency », *Sociology and Social Research*, 63, pp. 49-72.
- KATZMAN M. (1981) The Supply of Criminals : A Geo-Economic Examination, in S. Hakim and G. Rengert eds., *Crime Spillover*, Sage Publication, Beverley Hills.
- KORNHAUSER Ruth (1978) *Social Sources of Delinquency*, Univ, of Chicago Press, Chicago.
- NEWMAN Oscar (1972) *Defensible Space, Crime Prevention Through Urban Design*, Macmillan, New York.
- NICHOLS William (1980) « Mental Maps, Social Characteristics and Criminal Mobility », in D. Georges-Abayie and K. Harries eds., *Crime : A Spatial Perspective*, Columbia University Press, New York.
- PARK Robert, BURGESS Ernest and McKENZIE Robert (1925) *The City*, Univ, of Chicago Press, Chicago, reprint. 1967.
- PERKINS D., WANDERSMAN A., RICH R. and TAYLOR, R. (1993), « The Physical Environment of Street Crime : Defensible Space, Territoriality and Incivilities », *Journal of Environmental Psychology*, 13, pp. 29-49.
- PHILIPPS P. (1980) Characteristics and Typology of the Journey to Crime, in D. Georges-Abayie and K. Harries eds., *op.cit.*
- PYLE George (1976) « Spatial and Temporal Aspects of Crime in Cleveland, Ohio », *American Behavioral Scientist*, 20 (2), pp. 175-198.
- RAND A. (1986) Mobility Triangles, in R. Figlio, S. Hakim and G. Rengert eds., *Metropolitan Crime Patterns*. Criminal Justice Press, Monsey, NY.
- RHODES R.A. (1981) *Control and Power in Central-Local relations*, Gower, Farnborough.
- RONCEK, D., BELL, R. and FRANCIK J. (1981) Housing Projects and Crime : Testing a Proximity Hypothesis, *Social Problems*, 29 (2), pp. 151-166.
- SAMPSON Robert, RAUDENBUSH Stephen and FELTON Earls (1997) « Neighborhoods and Violent Crime : A Multilevel Study of Collective Efficacy », *Science* 277, August, 9, pp. 18-924
- SAMPSON Robert and GROVES W. Byron (1989) « Community Structure and Crime : Testing Social Disorganization Theory », *American Journal of Sociology*, 94, pp. 774-802.
- SHAW Clifford (1930) *The Jack-Roller. A Delinquent boy's own story*, The University of Chicago Press, Chicago.
- SHAW Clifford and McKAY Henry (1942) *Juvenile Delinquency and Urban Areas*. University of Chicago Press, Chicago.
- SHAW Clifford, ZORBAUGH Frederic, McKAY Henry and COTTRELL Leonard (1929) *Delinquency Areas : a Study of Geographical Distribution of Schools Truants, Juvenile Delinquents and Adult Offenders in Chicago*, University of Chicago Press, Chicago.
- SHERMAN Lawrence, GARTIN P. and BUERGER M. (1989) « Hot spots of Predatory Crime : Routine Activities and the Criminology of Place », *Criminology*, 27 (1), pp. 27-55.
- WEISBURD D., MAHER L. and SHERMAN Lawrence (1992) Contrasting Crime General Crime Specific Theory : The Case of Hot Spots of Crime, in F. Adler and W. Laufer eds., *Advances in Criminological Theory*, vol. 4, Transaction Publishers, New Brunswick, NJ.

WILLIAMS Terry and KORNBLUM William (1985) *Growing Up Poor*, Lexington Books, Lexington, Ma.

WHYTE William (1943) *Street Corner Society. The social structure of an Italian Slum*, University of Chicago Press, Chicago.



 **Pour faire référence à cet article**

Body-Gendrot Sophie (2002). "*Les recherches sur les « lieux sensibles » aux États-Unis*". *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 18, Numéro 3.

Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document2647.html>

imprimer 

signaler par mail 

[Accueil](#) > [Sommaires](#) > [Volume 18](#) > [Numéro 3](#) > [Notes de recherche](#) > [Article](#)

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752
MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers
Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68
<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)


[imprimer](#) 
[signaler par mail](#) 
[Sommaires](#)
[En texte intégral](#)
[Comité de direction,
de rédaction et
de correspondants](#)
[Abonnement et vente
à l'unité](#)
[Vente collection
complète](#)
[Note aux auteurs](#)
[Mentions légales](#)
[Index par auteurs](#)
[Index par mots-clés](#)
[Index géographique](#)
[Texte intégral sur
Persée](#)
[Numéros 1-1 \(1985\) à
17-3 \(2001\)](#)


La REMI adhère à



Article

Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui

 par [Ruth Horowitz](#) | publié en ligne le 9 juin 2006

Ruth Horowitz : Professeur de sociologie, New York University.

Mots-clés : [Recherche](#) , [Sociologie](#)

👉 Sommaire

[Inégalité et pauvreté](#)
[Dialogue public et possibilité de reconstruction sociale](#)
[Conclusion](#)

👉 Texte intégral

Les plus importants programmes de recherche des interactionnistes et des pragmatistes de l'École de Chicago des années 1920-1930 se préoccupaient des questions d'inégalité urbaine, de pouvoir et de démocratie. Certaines études, telles que le *Jackroller* de Shaw (1930), mettaient l'accent sur les phénomènes d'immigration récente, de pauvreté, de conflits culturels et de désorganisation collective. Un livre comme *The Gold Coast and the Slum* de Zorbaugh (1929) analysait finement les relations entre milieux sociaux différents. Il montrait comment les classes supérieures construisent des barrières pour tenir à distance les autres groupes du même voisinage.

Dans ces enquêtes, la structure est toujours en acte, elle apparaît dans les relations entre milieux sociaux où l'un des groupes a le pouvoir de tenir les autres à distance, le pouvoir de transformer un changement de position en course d'obstacles ou d'engendrer des événements qui forcent les inférieurs à faire ce que les puissants désirent. Le pouvoir se manifeste et est ressenti dans les interactions quotidiennes, dans les injonctions à devenir membre d'un groupe aussi bien que dans les rapports avec ceux qui sont étrangers à ce milieu.

Si les premiers interactionnistes montrèrent leur implication dans le traitement de l'inégalité et l'analyse du pouvoir, on accusa les sociologues de Chicago plus récents de ne pas se préoccuper des propriétés structurelles de la vie en collectivité.

Conscients des inégalités et des différences visibles dans les villes américaines, les pragmatistes se sentaient concernés par la façon dont divers milieux forgeaient un discours public susceptible de faire naître, dans le respect de la démocratie, une volonté de reconstruction sociale. Pour G.H. Mead (1918), la démocratie américaine constituait un outil privilégié pour faire naître un dialogue public et transformer la société. G. H. Mead, préoccupé par l'ampleur du fossé séparant l'idéal démocratique et la réalité sociale, avait conscience des obstacles empêchant le développement d'une communauté de citoyens bien informés qui pourraient modeler le destin de la nation, préoccupés qu'ils seraient par les questions civiques.

Pour que les gens s'engagent dans le processus de reconstruction sociale, il lui semblait urgent de faire tomber des barrières et de combattre les intérêts particuliers, en développant le sens d'une appartenance commune. Mais ces préoccupations ne sont pas celles de nombreux interactionnistes, aujourd'hui. D'où cet article concerné au premier chef par les questions structurelles présentes dans la vision fluide des processus de la vie collective qui était celle des travaux de l'École de Chicago des années 1920-1930.

Je montrerai qu'il existe chez les interactionnistes un corpus considérable de recherches ayant pour objet l'inégalité, la pauvreté et le pouvoir, en contradiction avec le diagnostic général de Shalin : « Les interactionnistes manquèrent de s'attaquer au système politique américain comme l'avaient fait les pragmatistes des années 1920-1930. Ils ne tentèrent jamais de lier les mondes symboliques locaux et les souffrances ressenties par leurs membres avec des institutions plus globales : politiques, économiques ou sociales » (1987).

Il existe aussi une tradition distincte de celle des chercheurs interactionnistes étudiant différentes communautés. Ceux-ci suivent les traces des pragmatistes et mettent l'accent sur les barrières et les ponts permettant le développement d'intérêts communs et de solutions aux oppositions sociales, menant ainsi à une plus grande participation au débat politique et aux affaires de la cité.

Même si dans le livre de Fine Gary (1995) traitant de la seconde École de Chicago, il n'y a aucun chapitre traitant de l'inégalité, du pouvoir ou de la démocratie, quelques sociologues contemporains s'inspirent des travaux menés dans les années 1920-1930, et renouent avec la tradition d'alors. Ce courant d'intérêts est le fait d'auteurs comme Janowitz (1952), Suttles (1968), Kornblum (1974), Duneier (1992), Guterbock (1980) et Horowitz (1983).

Dans cette orientation de recherche, les questions de pouvoir et de démocratie sont primordiales et les structures jouent un rôle important dans la production et la reproduction des espaces propres à chaque existence. Mais si ces ethnographes ont les mêmes préoccupations que celles de l'École de Chicago des années 1920-1930, ils constatent que le monde actuel est encore plus fragmenté et que les fossés entre les groupes se sont élargis rendant encore plus difficile le dialogue public.

Inégalité et pauvreté

Dans les années 1920-1930 le destin de la pauvreté était lié au statut de l'immigrant, perçu comme un état temporaire, sans lien direct avec des modèles de conduite ou des rapports sociaux. Les nouveaux immigrants, des ruraux découvrant la ville et aux revenus très bas, perdaient souvent le contrôle de leurs enfants. Les relations primaires, celles qui les liaient au

village d'origine se déliaient progressivement et les relations secondaires étaient absentes ou faibles ; il s'ensuivait une désorganisation sociale. La situation était analysée comme conduisant à une « culture du crime » que les plus jeunes enfants expérimentaient. Ces derniers, pour entrer dans des bandes ou des groupes de pairs étaient quasiment contraints à participer à des activités délinquantes.

Pour la génération suivante, la désorganisation sociale et la délinquance diminuaient au fur et à mesure que les jeunes gens acquéraient une éducation, atteignaient un niveau économique supérieur à celui de leurs parents et déménageaient dans des quartiers où l'ordre régnait davantage.

Le procès d'assimilation auquel contribuaient les centres sociaux créés dans cette perspective ne pouvait que réduire les inégalités entre les groupes ethniques.

Cependant la société n'était ni ouverte ni fluide et cette vision optimiste de l'avenir des enfants de pauvres n'a pas érodé les barrières entre groupes sociaux. C'est ce que montre Zorbaugh (1929) quand il découvre que l'élite dressait des barrières pour tenir les « autres » à distance et qu'ils devaient sauter s'ils voulaient entrer dans la « bonne société ». Et même si les propriétaires leur louaient des dépendances dans *Gold Coast*, ils n'entraient pas en contact avec leurs locataires et peu nombreux furent ceux qui améliorèrent leur situation grâce à cette proximité physique.

Alors que les hommes pouvaient toujours retourner dans leur communauté de départ, s'y marier et travailler, la situation était considérablement plus difficile pour les femmes exclues du marché matrimonial ou du marché du travail. Elles n'avaient que peu de chances de réintégrer leur région d'origine, subissant le rejet des parents quand elles avaient fait le choix de partir sans leur accord.

Les études empiriques concernant les personnes qui aujourd'hui disposent de faibles ressources mettent en évidence le poids des barrières sociales et économiques qui limitent les possibilités de choix et le développement de stratégies de transformation de leur situation. Les différents travaux menés sur la pauvreté ont montré que la capacité individuelle à se forger une place dans la société ne donnait que des explications faibles. D'où des interprétations tirant vers la macrosociologie, minimisant la façon dont l'acteur crée son propre espace social. Ces recherches ont conduit à mettre l'accent sur le rôle des institutions et des communautés analysées en termes de contraintes et d'orientation des choix. C'est ainsi que Fine Gary (1995) rend compte des travaux d'Horowitz (1983), Bosk (1979), Anderson (1976, 1990) et Burawoy (1979) comme relevant de la macrosociologie. Mais même si ces auteurs analysent prioritairement la façon dont les institutions et les plus puissants limitent l'univers professionnel des démunis, les acteurs sont aussi étudiés dans leur environnement quotidien.

Cependant dans le cadre des études sur la pauvreté, on est conduit à s'interroger, non pas sur la capacité des groupes à transformer leur existence, mais sur les raisons de leur immobilité sociale, de l'augmentation de la distance sociale et enfin sur les conflits qui les séparent.

La plupart des sociologues contemporains n'utilisent plus la notion de désorganisation appliquée à certaines zones urbaines. Au lieu de penser en termes de perte des liens primaires de sociabilité provoquée par l'immigration et l'urbanisation, l'accent est maintenant mis sur les relations qu'entretiennent les communautés avec ceux qui détiennent le pouvoir. Suttles

(1968) a ainsi montré comment l'ordre social impose sa définition de ce que doit être le résident d'une communauté pauvre, tout comme les conséquences de ce processus.

Dans *Social order and the Slum*, il tente d'articuler les notions de pouvoir, d'inégalité, de communauté et de relations inter-ethniques. Son ethnographie explore les conséquences de « ce que c'est qu'être pauvre » dans une société riche, laquelle contrôle les ressources et impose ses significations aux résidents d'une communauté, tout en les considérant comme indignes de confiance. Avoir une telle vision de son voisin conduit les groupes ethniques à la séparation et à l'absence de dialogue.

Chaque groupe vit sur son propre territoire, se segmentant par âge et par genre, organisant des « milices » pour protéger ses frontières et éloigner les intrus. Mais la capacité des groupes ethniques à maintenir une segmentation organisée dépend de leur position dans la société. Suttles ne se contente pas d'étudier la distance sociale à un ordre collectif dans les seules rencontres entre groupes dans la rue, il explore plutôt la capacité de ces groupes à maintenir cette convention grâce à leur relation avec la société dans son ensemble. Les dispositions qui résultent des inégalités et de l'absence de pouvoir renforcent les séparations et réduisent les communications. Son travail est donc caractérisé par une attention portée à la création d'une organisation collective et aux relations que chaque groupe entretient avec les institutions de la société.

L'auteur a pu démontrer que la faible position occupée par les Noirs de *Taylor Street* les empêche de développer un ordre social stable. De façon évidente, les sociologues de l'École de Chicago des années 1920-1930 ne pouvaient pas prévoir la relation actuelle entre race et pauvreté. Park cependant présentait l'existence de deux mondes parallèles, où les races seraient séparées si les Noirs restaient exclus des grandes institutions : « Quand une race a atteint le caractère d'une "nation", elle peut encore faire preuve de loyauté envers l'État. Mais elle le fera à condition que l'État intègre dans son organisation les intérêts, les aspirations et les idéaux de cette nationalité » (1968 : 131-132). Selon lui la séparation existe parce qu'il « y a une profonde différence entre les nationalités noires et européennes : la séparation des noirs et leur conscience de race qui en est la conséquence leur ont été imposées par leur exclusion et leur isolement forcés de la société blanche » (1968 : 130). Il prévoyait deux hiérarchies de classe séparées, une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs.

On peut considérer que Park était plus optimiste sur l'intégration des Blancs et des Noirs que les chercheurs actuels. Cependant peu d'interactionnistes ont continué aujourd'hui les recherches sur les relations entre ethnicité et pauvreté, à l'exception entre autres d'Anderson (1976) et Duneier (1992)¹.

Dans *A Place on the Corner* (1976), Anderson explore, à un niveau microsociologique, les relations entre race et pauvreté. Il le fait en étudiant les hommes qui s'attablent au *Jelly's bar*, hommes rejetés à la fois de la société blanche et de la meilleure société noire. Il ne conclut pas de ses observations que la hiérarchie mouvante du bar s'explique en réaction à leur position structurelle dans la société. Ce qui s'y passe ressemble trop à ce que vivent d'autres personnes dans la société, dotées de davantage de ressources : les gens s'apprécient et passent alliance avec ceux qui leur ressemblent.

Le *Jelly's bar* connaît une stricte hiérarchie de statut : les consommateurs doivent négocier leur place tout en s'inscrivant dans les activités des autres habitués et ils ne sont pas libres de dévier de ce que leur groupe primaire attend d'eux, fussent-ils de classe moyenne ou riche.

Les « habitués » qui sont au sommet de la hiérarchie ont besoin de signes visibles de conformité ainsi que de démonstrations de bienséances de la part des nouveaux arrivants. « L'ordre social n'existe que parce que chacun reste à sa place et il le fait parce que les autres l'y aident » (Anderson, 1976 : 209). Toute variation par rapport aux habitudes doit être négociée sur le champ afin de conserver sa place et de continuer à être accepté. « Les personnes qui deviennent trop familières avec des groupes de statut différent du leur et jouent leur jeu d'après les règles des autres groupes sont jugées déplacées » (idem : 194).

Il apparaît donc que les interactions au niveau micro-social structurent les actions des personnes et de leur entourage : elles ne sont pas libres de faire ce qui leur plait mais peuvent devenir créatives, elles peuvent prendre la mesure de la frontière de leur groupe, y introduire des changements et même des renversements de hiérarchie. Dans *Street Wise* (1990), sensible à la vie de la rue qu'il avait observée pendant plusieurs années, Anderson décrit comment ceux qui sont au bas de l'échelle sociale peuvent contrôler les interactions des gens plus aisés. Même si ce contrôle est celui d'un instant et d'une situation et même s'il ne peut pas être transféré dans d'autres sphères de l'existence, les jeunes Noirs par exemple peuvent contrôler un trottoir, obligeant ainsi les Blancs pusillanimes à marcher de l'autre côté de la rue, renversant ainsi, un court moment, la hiérarchie sociale.

Ce courant qui s'intéresse au pouvoir et aux inégalités avait déjà conduit Janowitz (1952) à analyser les institutions. Alors que les centres d'œuvres sociales étaient les principales institutions qui aidaient les pauvres dans les années 1920-1930, dans les années 1960 le système d'assistance s'était diversifié et complexifié. Son effet était évident notamment sur ceux qui restaient en dehors de tout secours comme de ceux qui trouvaient difficile l'accès aux prestations ainsi que sur des bénéficiaires qui voyaient dans les prestations un dû.

L'argument de Janowitz est que les services sociaux et leurs subsides représenteraient l'effort d'une société pour se contrôler elle-même en éliminant de soi la misère humaine, pour diminuer le recours à la coercition et pour accroître la capacité des groupes à s'autoréguler. Dans un État qui assiste les citoyens, ceux-ci se portent mieux. Ils disposent de ressources fournies par le marché et de moyens reçus du gouvernement.

Les actions gouvernementales sont conçues pour permettre à chaque groupe de s'organiser en accord avec des normes dont le respect permet la réduction du contrôle coercitif, l'élimination de la « misère humaine » et l'engagement dans des procédures « qui augmentent le rôle de la rationalité » (Janowitz 1952 : 30).

L'étude des expériences que les gens font dans leurs relations avec les institutions de contrôle social ne révèle pas seulement comment ces structures affectent la vie des gens, mais aussi jusqu'à quel point l'articulation des systèmes est lâche : les politiques sociales ne sauraient prévoir dans quel sens les agents des services les appliquent.

G.H. Mead (1963) nous donne quelques moyens de comprendre comment, au plan de l'expérience vécue, le contrôle qui s'exerce à un micro-niveau peut favoriser l'authenticité et une certaine liberté de choix. La condition nécessaire pour qu'un groupe arrive à s'autoréguler en élargissant son horizon est d'accroître son autonomie, c'est-à-dire agrandir l'« autrui généralisé »² avec lequel il est en interaction et par là avoir davantage d'options et faciliter la prise de décisions.

Quand les gens participent à plusieurs groupes dans des situations différentes, non seulement

ils sont susceptibles de mieux comprendre la façon dont les autres voient le monde social, mais ils sont plus à même de transcender l'ordre social (Shalin, 1988). Ils sont alors susceptibles de développer un esprit critique.

Dans *Teen Mothers : Citizens or Dependents ? (Mères mineures : citoyennes ou dépendantes ?)* j'ai analysé les logiques de l'inégalité, du pouvoir et de la participation en observant comment les services sociaux agissaient face aux mères mineures³. Pour le participant, le programme était volontaire, mais certains des membres de l'administration usaient de leur position administrative et sociale dans leur relation avec les jeunes femmes. Ces administrateurs prenaient des distances vis-à-vis des jeunes mères tout en leur expliquant ce qu'elles auraient dû faire. Ils leur faisaient sentir que leur vie était indigne, qu'elles seraient toujours dépendantes du bon vouloir et de la charité de leurs supérieurs. Ils leur signifiaient aussi qu'elles n'obtiendraient jamais les mêmes droits et responsabilités que les « vrais » citoyens, ceux qui sont capables de trouver du travail et de participer à la vie politique. Du point de vue de ces mères adolescentes les administrateurs mettaient en doute leur dignité et leur respect.

Ainsi ce qui était un programme justement destiné à ceux qui se trouvaient dans une position difficile, pour les aider à augmenter l'éventail de leurs options et de leurs choix, redoublait en fait les inégalités déjà présentes et éloignaient les jeunes mères du système économique et social.

Ici, comme dans le travail d'Anderson, ce qui se produit au plan macro-sociologique ne détermine pas directement le contenu des interactions quotidiennes. En d'autres termes, les puissantes structures du niveau sociétal peuvent cadrer la vie ordinaire de ceux qui manquent de capacité d'action mais ne déterminent pas le détail de ce qui existe.

Dialogue public et possibilité de reconstruction sociale

L'analyse qu'a faite Suttles de la planification de Chicago dans *Man Made City* (1990) le conduit à avoir une vue moins optimiste que celle de Mead de nombreuses années plus tôt, à propos des capacités de groupes différents à entrer dans des relations raisonnables grâce à un dialogue public. Tous les groupes en charge de la planification affirmaient que leur but était de servir l'intérêt général alors que des divisions existaient, bien que jamais énoncées publiquement.

Pour G. H. Mead, la reconstruction sociale était possible et les valeurs communes repérables. « On peut toujours trouver des intérêts sociétaux communs grâce auxquels on aplanit les différents sociaux » écrit-il en 1917 dans *Democracy's Issues in the World War*. « L'avancée de la démocratie prend toujours la forme de l'abaissement des barrières sociales et la réduction des privilèges acquis ; barrières et privilèges qui ont toujours empêché que les hommes trouvent des dénominateurs communs à leurs intérêts opposés, lesquels les conduisaient à l'affrontement faute de trouver une mesure commune » (cité in D. Shalin 1987 : 276). La question reste ouverte : peut-on vraiment abaisser ces barrières ? Dans une société aussi inégalitaire que les États-Unis aujourd'hui peut-on être plus pessimiste que Mead ? L'effort même des résidents de *Taylor Street* pour créer un monde organisé dans lequel ils ont un sentiment de sécurité accru, creuse en fait un fossé entre les quatre communautés qui y vivent et interdit que se développent des intérêts ou un langage commun.

Dans son analyse de l'engagement dans des politiques de planification urbaines, Suttles s'inquiète des possibilités et des obstacles à une reconstruction sociale à Chicago. Le déclin significatif des activités économiques, ainsi que le manque de confiance du public dans la gestion de leur ville, sont une partie du problème. L'autre partie est le manque de cohésion des groupes civiques ; défaut qui discrédite ce qui pourrait être considéré comme sûr ou digne de foi et qui accroît le retrait du débat public à propos de la planification urbaine. Les citoyens de Chicago se sont donné beaucoup de mal pour éviter le déclin de leur ville et s'adressaient confidentiellement au sociologue pour lui narrer ce qu'ils supposaient « se passer réellement ». De plus on ne trouvait pas de mobilisation forte pour une politique de réforme, sauf de la part des opposants politiques au maire.

Personne ne voulait aborder les difficiles problèmes d'une ville au marché du travail déclinant, dont les classes moyennes fuyaient vers les banlieues et qui connaissait une forte division raciale. Les plans pour changer la ville échouaient régulièrement et l'on ne trouvait pas d'arguments qui contribuent à définir ce que pourrait être un projet possible et souhaitable. De même il n'existait pas de statistique régionale qui permette une évaluation et construisent des limites raisonnables au discours public. À la place, on ne disposait que d'une rhétorique expliquant que les projets étaient faits « dans l'intérêt du public » et dans un langage acceptable par chacun mais très vulnérable à une attitude cynique. Cette rhétorique tendait à brouiller les antinomies entre les propositions orientées vers le développement économique, essayant d'attirer de nouveaux ménages, et celles dont le but était d'améliorer les services publics de la ville.

Si Suttles n'est pas optimiste sur la possibilité que se développe un dialogue public qui ouvre la voie à des réformes sociales c'est qu'aujourd'hui la méfiance est trop grande et ce qui tient lieu de tolérance à l'autre est l'évitement ou les transactions marchandes.

Les limites du dialogue et de la reconstruction sociale étaient déjà évidentes il y a vingt ans dans l'étude de Guterbock (1980) sur le système politique de Chicago. Cet auteur admet que la machine politique de cette ville y est plus démocratique que l'image qu'en donnent certains de ses critiques, mais il demeure pessimiste sur la capacité de cette machine à se réformer. Il s'interroge sur les raisons conduisant la population à soutenir ce que la plupart considère comme une institution corrompue, où les chances d'obtenir une faveur dépendent des liens personnels avec l'administration. Les différentes théories sur la façon dont fonctionne la politique locale vont des privilèges matériels concédés à des votants potentiels à la prise en compte des liens affectifs qui induisent des comportements de loyauté. Guterbock propose lui un modèle de l'engagement. Des avantages matériels sont toujours distribués aux habitants de la ville, mais trop d'institutions le font à la fois pour que cette explication permette de comprendre la fidélité à un système corrompu. Quant aux liens affectifs qui liaient le parti démocrate aux communautés ethniques et qui étaient le fondement de la seconde explication, ils ont largement disparu même si la politique envers les communautés joue toujours un rôle. Si les gens continuent à voter démocrate c'est qu'ils pensent en majorité que c'est le parti du petit peuple. Cependant les politiciens locaux se donnent du mal pour discuter publiquement des seuls sujets qui puissent trouver l'approbation de leurs électeurs tout en masquant les sujets épineux dont ceux concernant la « reconstruction sociale ».

Les obstacles à la tenue d'un dialogue public à propos de réformes sociales sont importants et tout spécialement quand des problèmes traités sont ceux liés à la race. Anderson indique certaines des raisons pour lesquelles la véritable communication nécessaire aux réformes

politiques est si difficile à établir dans des villes où existent de multiples différences de race et de classe. Si l'on étudie les relations entre groupes dotés de pouvoirs asymétriques et de statuts inégaux, on comprend mieux la rareté du dialogue et le degré élevé d'incompréhension. Anderson montre dans *Street Wise* comment des gens de statut et de revenu différents ont à la fois des difficultés à communiquer et manquent de liens sociaux. Et il en va ainsi entre des personnes de race différente vivant dans le même voisinage. Anderson explore la vie publique et l'ordre social de deux communautés, dont l'une est de même origine ethnique mais diffère par le revenu et l'autre est plus homogène puisque uniformément noire et pauvre. Les membres de la communauté noire et pauvre avaient été sévèrement affectés par la perte d'emplois dans l'industrie. L'augmentation du chômage et l'élévation des taux de criminalité et de consommation de drogues incitèrent les résidents qui le purent à s'installer ailleurs. Ceux qui restèrent dont des gens âgés ressentaient le manque de sécurité et l'absence d'ordre. La confiance et la cohésion furent dégradées. Les jeunes étendirent progressivement leur activité dans les quartiers de classes moyennes voisins ce qui eut rapidement un impact sur le confort et la valeur immobilière des biens des membres de la classe moyenne. Les petits bourgeois blancs se mirent alors à éviter tout contact avec les Noirs en général omettant de faire la part des choses entre ceux qui pouvaient être dangereux et les autres. Faute de s'engager dans un dialogue qui permette de combattre la peur, les Blancs se mirent à construire des stratégies destinées à les préserver. Les écoles sans problèmes des banlieues résidentielles commencèrent à attirer les habitants des classes moyennes qui préférèrent partir plutôt que de discuter.

Kornblum (1974), dans son étude sur l'action politique dans une communauté ouvrière, montre comment les fossés qui existent dans les localités étaient comblés sur les lieux de travail. Les relations politiques locales opposaient les statuts plus que les classes, statuts ancrés dans les familles et les sentiments d'appartenance ethnique. Mais dans l'action syndicale, les provenances ethniques s'effacent devant les solidarités de travail : les Mexicains, les plus récemment arrivés, ont pris des positions politiques à la fois dans le syndicalisme et sur des questions de voisinage. Seuls les Noirs continuaient à être exclus. Kornblum était confiant dans le fait que l'implication continue des groupes ethniques, à la fois dans le syndicalisme et la vie locale, allait permettre à la longue de mieux les inclure. Il montre comment et quand des ponts se bâtissent entre des groupes culturels différents, ce qui permet de faire émerger un discours public et de mener des actions politiques communes.

Si le dialogue entre nationalités a souvent rencontré, dans la sphère publique, des limites, Duneier (1992), dans son étude sur la cafétéria Valois et sur la Table d'Hôtes de Slim, illustre des lieux où le dialogue existe entre Blancs et Noirs, membres de la classe moyenne et ouvriers. Dans ces endroits où l'ordre social suppose le respect, de la décence et des comportements conformes, les transgressions sont remarquées. Mais dans ce contexte des opportunités de rapprochement s'ouvrent entre les personnes blanches ou noires, responsables ou ouvriers.

Pour que la participation à la société civile existe non seulement les groupes doivent entrer dans le débat public mais les individus doivent aussi développer des capacités d'action et des ressources dans ce but. Certains des travailleurs sociaux que j'ai étudiés essayaient avec acharnement d'élargir l'horizon des mères adolescentes : leur inculquer la relation symétrique qui existe entre prise de responsabilité et droit de participer à la cité. D'autres parmi leurs collègues, surtout préoccupés de prendre de la distance vis-à-vis d'elles, construisaient des relations hiérarchiques dans lesquelles les jeunes mères étaient surtout invitées à devenir des clientes régulières des services sociaux, alors que d'autres enfin cherchaient à construire avec

elles une communauté de femmes où elles travaillaient ensemble à égalité. Dans ce contexte, les mineures, grâce à l'information qui leur était fournie, étaient encouragées à dépasser les limites de leur communauté locale et à participer plus assurément au monde social. Le fait de fournir à la fois de l'aide et des informations démontre qu'éduquer et aider en même temps augmentent les capacités d'autorégulation et motivent à davantage de participation à la vie commune.

Grâce aux services qui leur furent fournis, ces jeunes femmes développèrent des savoir-faire leur permettant d'accroître leur autonomie et de participer à la vie politique, économique et sociale, au-delà de leur appartenance à une famille ou à une communauté. Cependant pour que tout ceci fut possible il fallut qu'elles acquièrent le sens de l'action, qu'elles puissent voir le monde comme malléable et ouvert au changement et qu'elles donnent un sens à leur existence, qu'elles puissent enfin prendre conscience de l'utilité des médiations institutionnelles, comme des citoyens d'une nation et pas seulement comme des pupilles (Janowitz 1983).

Pour ces mères adolescentes — un groupe avec de faibles ressources et ayant une expérience limitée en dehors de leur propre communauté — devenir capables de maîtriser leur vie dans un environnement élargi et créer leur place à l'intérieur et à l'extérieur de leur communauté n'était pas sans difficulté. Une démonstration de plus de ce que le capital culturel, permettant de déchiffrer et de manipuler les mondes sociaux, est inégalement réparti. D'où l'interrogation sur l'« équipement » dont les médiateurs disposent pour aider ces jeunes femmes à décoder le monde qui les entoure, une fois franchies les limites de leur communauté d'origine, et les aider à rejoindre le monde du travail. Le monde social extérieur à la communauté locale demande des capacités d'interprétation qui sont parfois radicalement différentes de celles que la communauté de naissance encourage. Le problème qui se pose alors est de savoir dans quelle mesure nous devons encourager quelqu'un à prendre une attitude critique vis-à-vis de sa communauté ?

Les médiateurs voulaient exalter à la fois le fait de faire des choix, de travailler dans le sens de ses rêves, l'esprit communautaire, la prise de décision, la prise en compte des perspectives d'autrui, le contrôle de ses émotions et le fait de tracer son propre chemin dans le monde social. Ils cherchaient à démontrer aux jeunes femmes qu'il était possible de changer le monde dans lequel elles se trouvaient et de jouer un rôle actif dans des mondes nouveaux. Ils affirmaient aux mères adolescentes qu'il leur était possible de changer la perception des travailleurs sociaux en restant maîtres de la situation et en gardant leur maison propre. Ils montrèrent aussi aux jeunes mères qu'il était en leur pouvoir de se faire respecter par leurs compagnons. De cette façon, les participantes à ce programme se voyaient incitées à s'engager dans des actions qui concernent la personne qu'elles voudraient être dans le futur.

Cependant rares étaient les occasions, en dehors de quelques instants de discussion entre le groupe et les médiateurs, où pouvait s'exprimer la naissance chez elles d'un esprit critique et une volonté de changer leur monde social ou d'entrer dans d'autres. Les médiateurs encourageaient les mères adolescentes à prendre l'initiative des discussions, à exprimer leurs propres pensées et sentiments. Ils tenaient compte des doutes et des peurs des jeunes femmes et décodaient facilement les autocritiques cachées sous les commentaires qu'elles faisaient des activités d'autrui. Les médiateurs questionnaient à la fois les actions et leur signification, sans mettre en cause quiconque. Ils essayaient de leur montrer comment d'autres personnes pouvaient interpréter autrement leurs actions, afin qu'elles comprennent que dans certains cas elles devaient soit changer de manière d'agir soit argumenter ce

« qu'elles voulaient vraiment faire ». Les jeunes mères estimaient que les techniques et priorités des médiateurs étaient raisonnables, pleines de bon sens, en correspondance avec leurs sentiments secrets et surtout attentifs à leurs besoins de compréhension et de respect de soi. Les médiateurs offraient aux mères adolescentes une nouvelle version des politiques de bien-être, en présentant leur allocation comme l'équivalent d'une bourse d'étudiant de première année. Cette version donnait le droit aux mères adolescentes de recevoir légitimement des aides alors qu'elles travaillaient pour accroître leur savoir-faire.

Conclusion

Les mondes urbains, étudiés par les sociologues que nous avons présentés, existent comme lieux où se nouent des relations sociales significatives et une vie collective. Il ne s'agit pas de l'univers d'habitants post-modernes où les sociabilités de quartiers sont détruites et où les gens ne cessent de bouger. Ce n'est pas non plus le monde dépeint par l'École de Chicago dans les années 1920-1930 où les liens premiers étaient ethniques. Ce sont des mondes sociaux où les résidents souvent se craignent les uns les autres et n'ont pas toujours confiance dans ce que font leurs voisins, cependant ils restent sur place (souvent parce qu'ils ne peuvent pas financer une autre solution) et s'efforcent de donner sens à leur environnement et d'y créer de l'organisation.

Des voisinages restreints, une certaine stabilité et des relations sociales continuent à avoir de l'importance. Cependant cet effort en vue de créer un monde sûr dans lequel on puisse se sentir bien, être « quelqu'un de respectable » et exprimer sa vraie personnalité, à cause de la diversité et quelquefois du danger de l'environnement urbain, suppose que l'on élève des barrières, donc que l'on rende plus difficile l'existence d'un large autrui généralisé. Or sans cet élargissement, seul un dialogue superficiel peut exister avec autrui. Cette fragmentation, ainsi que le besoin ressenti, le désir de bâtir des murs autour de notre propre groupe, rendent difficile la discussion ouverte si nécessaire pour le fonctionnement de la démocratie.

Les barrières sociales ou économiques ne sont pas souvent renversées et le dialogue, qui encourage — selon Mead — la reconstruction sociale, n'a pas lieu.

Les travaux de Kornblum, ceux de Duneier ou d'Horowitz montrent bien cependant que certains groupes peuvent dépasser les limites de leurs quartiers pour aborder des débats publics plus larges. Les ouvriers métallurgistes utilisent le syndicalisme pour surmonter les oppositions ethniques entre quartiers ; certains, parmi les travailleurs sociaux réussissent à aider les mères adolescentes à leur trouver une voie possible dans l'existence. Les consommateurs de chez Slim découvrirent Valois et aidèrent à créer et entretenir un lieu où les frontières entre groupes étaient abolies.

Certes, les structures sont toujours là : routines, anticipations, modèles et régularités de la vie quotidienne. Les groupes qui ne veulent pas de nous sont là aussi. Mais le structurel fait partie de processus dynamiques et la création est aussi une action.

Notes

1 Voir Wacker (1995).

2 « On peut appeler la communauté organisée ou le groupe social qui donnent à l'individu l'unité du soi « l'autrui-généralisé ». L'attitude de l'autre-généralisé est celle de toute la communauté. Ainsi, dans le cas d'un groupe social comme l'équipe, c'est l'équipe qui est l'autre-généralisé, dans la mesure où elle entre (comme processus organisé ou activité sociale) dans l'expérience de l'un quelconque de ces membres » (p. 131).

3 Ce programme faisait partie d'une initiative du gouvernement fédéral pour aider des travailleurs défavorisés. Il s'agissait de jeunes décrochés de l'école de moins de 19 ans qui voulaient accéder au GED (niveau de fin d'études secondaires).



Bibliographie

ANDERSON Elijah (1976) *A Place on the Corner*, Chicago, University of Chicago Press.

ANDERSON Elijah (1990) *Street Wise, Race, Class and Change in an Urban Community*, Chicago, University of Chicago Press.

BOSK C. (1979) *Forgive and Remember*, Chicago, University of Chicago Press.

BURAWOY Michael (1979) *Manufacturing Consent*, Chicago, University of Chicago Press.

DUNEIER Mitchell (1992) *Slim's Table. Race, Respectability, and Masculinity*, Chicago, University of Chicago Press.

FINE GARY A. (1995) *A Second Chicago School ? The Development of a Postwar American Sociology*, Chicago, University of Chicago Press.

GUTERBOCK Thomas (1980) *Machine Politics in Transition : Party and Community in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press.

HOROWITZ Ruth (1983) *Teen Mothers – Citizens or Dependents*, Chicago, University of Chicago Press.

JANOWITZ Morris (1952) *The Community Press in an urban Setting*, Chicago, University of Chicago Press.

JANOWITZ Morris (1983) Préface à SUTTLES (1968) dans la réédition 1983.

KORNBLUM William (1974) *Blue Collar Community*, Chicago, University of Chicago Press.

MEAD George Herbert (1917) Democracy's Issues in the World War in *Chicago Herald*, 4 Août.

MEAD George Herbert (1963) *L'Esprit, le Soi, la Société*, trad F., Paris, PUF.

SHALIN Dimitri N. (1987) Socialism, Democracy and Reform, a letter and an article by George Herbert Mead, *Symbolic Interaction*, 10, 267-278.

SHALIN Dimitri N. (1988) George Herbert Mead, Socialism and the Progressive Agenda, *American Journal of Sociology*, 92, 913-935.

SHAW Clifford R. (1930) *The Jack-Roller. A Delinquent Boy's Own Story*, Chicago, The University of Chicago Press.

SUTTLES Gerald (1968) *Social Order and the Slum : Ethnicity and Territory in the inner city*,

Chicago, University of Chicago Press.

SUTTLES Gerald (1990) *Man Made City*, Chicago, The University of Chicago Press.

WACKER Fred R. (1995) The Sociology of Race and Ethnicity in the Second Chicago School, in Gary Alan Fine (1995).

ZORBAUGH Harvey W. (1929) *The Gold Coast and The Slum. A Sociological Study of Chicago's Near North Side*, Chicago, The University of Chicago Press.



Pour faire référence à cet article

Horowitz Ruth (2002). "*Inégalités, démocraties et travail de terrain : l'école de Chicago d'hier et d'aujourd'hui*". Revue Européenne des Migrations Internationales , Volume 18 , Numéro 3 .

Accessible en ligne à l'URL : <http://remi.revues.org/document2648.html>

imprimer 

signaler par mail 

[Accueil](#) > [Sommaires](#) > [Volume 18](#) > [Numéro 3](#) > [Notes de recherche](#) > Article

REMI - Revue Européenne des Migrations Internationales - ISSN 0765-0752
MSHS - 99, avenue du Recteur Pineau - F-86000 Poitiers
Tél : (33) - (0)5 49 45 46 56 - Fax : (33) - (0)5 49 45 46 68
<http://remi.revues.org> - remi@mshs.univ-poitiers.fr

PAGE GÉNÉRÉE PAR **LODEL**

[Administration du site](#) (accès réservé) - [A propos](#)